

TU ES MON ANGE

Pascal Kulcsar

Prologue :

*Il est des rencontres qui bouleversent le cours des siècles.
Il est des amours si purs qu'ils défient la mort elle-même.*

Quand Thomas de La Lys ouvrit les yeux ce soir-là, il ne sut s'il revenait d'un rêve ou d'un supplice. Le monde, autour de lui, lui paraissait étranger : les lumières, les voix, les rues d'une ville qu'il n'avait jamais connue. Pourtant, au plus profond de son être, il sentit l'appel d'un mystère plus grand que lui.

On dit que Dieu offre parfois une seconde chance aux âmes perdues. Mais cette grâce n'est jamais gratuite : elle exige un acte de foi. Thomas, ancien chevalier, portait encore sur sa chair la trace de ses crimes passés. Mais dans son cœur, une autre empreinte commençait à naître : celle d'un amour qu'il n'avait jamais osé imaginer.

Car au milieu des ombres de la ville moderne, une jeune femme l'attendait. Fragile et marginalisé, blessée mais lumineuse, elle allait devenir son épreuve et son salut. Elle serait l'ange qui lui montrerait que la rédemption ne s'arrache pas par l'épée, mais se reçoit dans le don De soi.

Et ainsi commence l'histoire d'un amour impossible, entre un homme revenu du passé et une femme à qui il restait tout l'avenir.

Chapitre I : La route des retours

En l'an 2060 sur la route National 5 de Uccle en direction de Waterloo en Belgique. Une berline noire roulait lentement sur l'asphalte saturé, prisonnier d'un flot incessant de véhicules. Les files s'étiraient à perte de vue, sous un ciel bas qui n'annonçait que pluie et grisaille. Les essuie-glaces rythmaient la lenteur de cette procession mécanique, comme une respiration fatiguée d'une ville incapable de retrouver son souffle.

Derrière le volant, Chang Lée, cinquante-cinq ans, dissimulait ses rides avec un maquillage soigné. Son allure svelte, son chignon impeccable, son tailleur ajusté disaient la rigueur d'une femme qui ne laissait rien au hasard. Pourtant, ses mains crispées sur le volant trahissaient une tension sourde. Sur son cou pâle, du côté droit, une petite tache en forme de goutte d'eau brillait discrètement, comme la signature indélébile d'un destin qu'elle-même ignorait encore.

La radio diffusait un bulletin météo monotone, annonçant de nouvelles averses. Chang soupira en secouant la tête.

— Encore une journée de pluie... Et dire que l'on parle depuis des années de réchauffement climatique, murmura-t-elle d'un ton acide.

Son regard, dur et concentré, restait fixé sur la route. À chaque arrêt brusque du trafic, elle frappait ses paumes l'une contre l'autre, geste nerveux qui ponctuait son agacement.

— Foutue circulation ! Toujours la même chose... bouchée dès le matin, pestait-elle, comme pour se convaincre que ses paroles percerait la carapace de voitures autour d'elle.

Elle inspira profondément, cherchant à se calmer. Mais soudain, son smartphone vibra et s'illumina, fixé au tableau de bord. La sonnerie fendit l'habitacle, intrusive. Chang fronça les sourcils, jeta un regard méfiant à l'écran, puis pressa le bouton intégré au volant.

— Bonjour Murielle ! Lâcha-t-elle d'une voix où l'exaspération se mêlait à la fatigue. Désolée... toujours la même rengaine sur la route. Je serai en retard ce matin. Ne m'attendez pas. Commencez les préparatifs et que l'hôtel soit impeccable pour l'arrivée des clients.

La voix de son assistante, douce et posée, résonna dans l'habitacle.

— Bien, madame la directrice. Je ferai le nécessaire et accueillerai les clients en votre absence. Mais, je vous en prie, ne soyez pas imprudente sur la route.

Un soupir échappa à Chang. Elle pinça les lèvres, puis esquissa un sourire amer.

— Rassurez-vous, Murielle. Je roule à peine à dix kilomètres à l'heure, alors le danger est ailleurs... Merci tout de même.

Elle coupa la communication d'une pression du pouce. Le silence revint aussitôt, oppressant, seulement brisé par les essuie-glaces et le ronronnement des moteurs englués dans leur lenteur. Ses mains serrèrent de nouveau le volant. Ses yeux, d'un noir profond, se perdirent un instant dans la masse grise du ciel.

Une journée ordinaire semblait commencer. Pourtant, rien ne le serait.

Chang inspira profondément, comme pour reprendre contenance. La pluie frappait la carrosserie de la berline, l'accompagnant comme un battement de tambour sourd. Elle tenta de se distraire par des pensées plus douces, se raccrochant aux instants heureux.

— Il faut absolument que je n'oublie pas d'appeler les enfants en fin de matinée, pensa-t-elle à voix haute, comme si la voiture elle-même devait lui servir de témoin. Qu'ils viennent dîner ce dimanche... Xia va éclater de rire quand son grand frère Ming lui annoncera qu'elle sera, pour la deuxième fois, tante d'une petite fille.

Un sourire illumina son visage, effaçant pour un instant les rides et la fatigue. Ses yeux s'agrandirent, remplis de fierté.

— Qui l'aurait cru ! Moi, Chang Lée, et mon mari Jaw-Long... grands-parents pour la deuxième fois.

La certitude d'une vie accomplie la réchauffa, comme une flamme intérieure. Elle jeta un regard attendri vers les phares contraires qui filaient dans l'autre sens, traçant des lignes de lumière sous la pluie.

Mais soudain, une douleur aiguë la traversa, brutale, implacable. Chang porta sa main droite à sa poitrine, ses doigts crispés contre son cœur. Son visage se contracta dans une grimace de souffrance.

— Mais... que... que se passe-t-il ? Balbutia-t-elle, haletante. Non... pas maintenant !

La berline noire fit brusquement un écart. Elle quitta sa file, heurtant le rail de sécurité du bas-côté. Les klaxons fusèrent, stridents, indignés, mais la voiture s'immobilisa finalement, moteur encore en marche, clignotants figés comme deux yeux affolés dans la pluie battante.

À l'intérieur, Chang s'était effondrée à moitié sur le siège passager. Sa respiration devenait courte, douloureuse, chaque inspiration un combat contre l'air. Ses yeux embués cherchèrent un repère. Alors, elle le vit : le porte-clés, suspendu, oscillant légèrement au rythme de son agonie. Un pendentif y brillait, minuscule mais chargé d'un poids immense : une empreinte digitale, marquée dans le métal par une goutte de sang ancien.

Ses lèvres tremblèrent. Dans un souffle brisé, elle prononça ce seul nom :

— Thomas...

Les larmes roulèrent sur ses joues. Sa vision se troubla, le monde devint flou. Elle ferma les yeux, sa respiration ralentissant inexorablement. L'ombre l'enveloppait.

Et soudain, tout bascula.

Début du flashback.

Chapitre II : La rencontre

Belgique. Commune d'Uccle. Lundi 3 novembre 2025.

Le tintement d'une radio légère emplissait l'air, contrastant avec le clapotis régulier de la pluie derrière les vitres. Dans le petit magasin d'alimentation, une jeune fille s'activait.

Chang Lée avait vingt ans. Ses traits délicats, presque enfantins encore, s'étaient durcis par les heures de labeur. Élancée, mince, d'une taille moyenne, elle dégageait pourtant une grâce naturelle. Ses cheveux noirs, tirés en un chignon parfait, mettaient en valeur la tache de naissance en forme de goutte d'eau qui ornait son cou du côté droit, marque discrète, mystérieuse, presque symbolique.

Elle hissait avec peine une lourde caisse de boîtes de lait. Ses bras fins tremblaient légèrement sous l'effort, mais elle parvint à la soulever jusqu'au sommet d'un rayon métallique. Elle inspira un grand coup, redescendit prudemment de l'escabeille, puis pressa le pas vers la caisse. Deux clients attendaient déjà, visiblement impatients.

Le premier, Marcel Poinpont, petit homme nerveux au crâne rasé, claqua bruyamment une bouteille de whisky sur le tapis roulant. Son visage barbu, taillé de rides amères, affichait l'aigreur des vies usées trop tôt. Son regard se posa sur Chang avec une lueur de mépris à peine voilée.

La journée venait à peine de commencer, et déjà, un parfum de tension s'insinuait dans l'air du magasin.

— Il était temps ! Grogna Marcel en claquant la langue, j'allais filer ailleurs m'en payer avec mon pote.

Son ton sec fit lever quelques regards dans la file. Chang baissa les yeux, se concentrant sur les touches de sa caisse pour ne pas croiser celui de l'homme. Marcel Poinpont n'avait rien de rassurant : trapu, le visage barré d'une barbe hirsute, le crâne rasé luisant sous les néons. Dans son regard se lisait cette colère permanente des hommes qui se sentent floués par le monde entier.

À ses côtés, Jean Van Stell formait un contraste étrange. Plus grand, le visage soigneusement rasé, ses cheveux châtais coupés court selon la mode du moment. Son allure aurait pu être celle d'un homme soigné, presque élégant, si ses bottines militaires aux lacets défaits ne trahissaient pas une désinvolture inquiétante. Il avait ce calme glacial des hommes sûrs d'eux, cette manière de regarder qui s'imposait sans hausser la voix.

Jean posa une main sur l'épaule de Marcel, comme pour le retenir.

— Allons, Marcel, patience... dit-il d'un ton posé, presque paternel. Regarde plutôt comme nous sommes chanceux. Cette petite chinoise va nous servir.

Le mot « petite chinoise » claqua comme une gifle. Chang sentit ses joues s'empourprer, mais n'osa pas relever les yeux. Elle se concentra sur son travail, enregistra la bouteille de whisky

d'une main tremblante, puis souffla doucement. Sa voix s'éleva à peine, fragile :
— Cela fera vingt-neuf euros, s'il vous plaît.

Marcel leva les yeux au ciel avec un rire méprisant. Il plongea la main dans sa poche et en sortit un billet de cinquante euros, chiffonné, taché aux coins. D'un geste brusque, il le lança sur le tapis roulant comme on jette un os à un chien.

— Tu as vu ça, Jean ? Vingt-neuf euros pour une bouteille de whisky ! C'est pire que du vol.

Chang ramassa le billet, le lissa soigneusement entre ses doigts, comme pour effacer le mépris dont il était chargé. Elle l'inséra dans la caisse avec précision, puis prépara la monnaie. Sa main s'avança timidement vers Marcel, les pièces et billets posés sur sa paume ouverte.

Mais Jean, qui n'avait pas quitté Chang des yeux, repoussa doucement sa main du bout des doigts. Son geste, faussement courtois, se chargeait d'une condescendance glacée.

— Garde la monnaie, fillette, lança-t-il d'un ton à la fois doux et tranchant.

Puis, se tournant vers Marcel, il ajouta dans un sourire complice :

— Tu es d'accord avec moi, mon ami ?

Un instant, Marcel resta interdit, la bouche entrouverte. Puis il éclata d'un petit rire gras et acquiesça.

— Si tu le dis !

Le rire des deux hommes résonna étrangement dans l'allée du magasin, mêlant complicité et menace implicite.

Chang, mal à l'aise, glissa la monnaie dans la poche de son tablier, sans savoir si ce geste serait mal interprété. Elle releva un regard hésitant vers Jean, comme pour chercher une lueur d'humanité dans ses yeux clairs.

— M... merci, murmura-t-elle, d'une voix presque inaudible.

Mais dans son ventre, la peur commençait à serrer ses entrailles.

Marcel éclata de rire, son rire grave résonnant comme un écho malsain dans l'air saturé de néons. Sans plus se soucier de l'endroit ni des regards, il dévissa brutalement le bouchon de la bouteille de whisky. L'odeur âcre de l'alcool se répandit aussitôt. Il porta le goulot à ses lèvres et avala une longue gorgée. Le liquide brûlant lui arracha un rictus d'extase.

— Jean ! Ricana-t-il en s'essuyant la bouche du revers de la main. On dirait que tu lui as tapé dans l'œil, à la petite.

Jean, resté en retrait, esquissa un sourire froid. Son regard, calculateur, glissa une dernière fois vers la caisse où Chang rangeait nerveusement les billets. Ses yeux brillaient d'une lueur que Marcel prit pour de la complicité, mais qui cachait quelque chose de plus sournois, presque inquiétant.

— Calme-toi, Marcel, répondit-il, la voix basse mais ferme. Allons-nous-en. Les autres nous attendent au café. On va trinquer, s'éclater... et cette soirée sera mémorable.

Il posa une main autoritaire sur l'épaule de son acolyte et l'entraîna vers la sortie. Leur démarche lourde, assurée, résonnait sur le carrelage du magasin comme une menace sourde. En quelques instants, ils disparurent dans la nuit, laissant derrière eux un parfum d'alcool et d'hostilité.

Chang resta figée quelques secondes, ses mains crispées sur le tiroir-caisse. Elle inspira profondément, cherchant à reprendre contenance, puis referma la caisse d'un geste sec. Son cœur battait encore trop vite.

C'est alors que Luc, son patron, surgit de l'arrière-boutique. Cinquantaine robuste, moustache grisonnante, il s'essuya les mains sur un torchon taché avant de s'adresser à elle.

— Tu peux rentrer chez toi, Chang. Je fermerai le magasin. Mais attention, demain matin sois là à sept heures précises pour m'aider à décharger le camion.

Chang releva la tête, essuya ses mains moites sur son tablier, et acquiesça poliment.

— Demain, je serai là sans faute, monsieur Luc. Comptez sur moi.

Un mince sourire se dessina sur le visage de l'homme, puis il tourna les talons. Chang, de son côté, prit son sac et s'apprêta à affronter la nuit.

Chapitre III : La nuit brisée

Dehors, la nuit était claire et froide. Le ciel, débarrassé de ses nuages, dévoilait une voûte constellée d'étoiles. La rue Rouge longeait le parc de Wolvendael, vaste étendue d'arbres sombres qui se dressaient comme des silhouettes fantomatiques.

Fatiguée, Chang pédalait sur son vieux vélo. Le phare faiblard éclairait à peine quelques mètres devant elle, mais elle s'en moquait. Dans ses oreilles, les notes d'une vieille chanson emplissaient son cœur.

Laisse-moi t'aimer, toute une nuit...

Elle chantait à pleine voix, portée par la voix chaude de Mike Brant. Ses lèvres souriaient, ses yeux s'illuminait. L'air glacé mordait ses joues, mais elle n'en sentait rien. Dans cet instant suspendu, Chang se sentait légère, vivante, amoureuse d'un rêve qu'elle n'osait encore nommer.

Un éclair de phares jaillit soudain derrière elle. Une voiture surgit, son grondement puissant emplissant la route. Elle dépassa brutalement le vélo, projetant un souffle d'air qui fit vaciller Chang.

Une hirondelle fait mon printemps, quand je te vois mon ciel devient plus grand...

Elle continua de chanter, plus fort encore, comme pour défier la nuit. Mais à nouveau, des phares éblouissants la happèrent par l'arrière. Cette fois, il n'y eut pas d'échappatoire.

Le choc fut brutal.

Un fracas métallique déchira le silence, son vélo projeté sur l'asphalte dans un grincement effroyable. Chang, arrachée de sa selle, roula violemment sur la chaussée, son baladeur se brisant, les oreillettes arrachées. Son corps frêle resta inerte, étendu sur le sol glacé.

La voiture freina dans un crissement de pneus, s'arrêtant à hauteur de la jeune femme. La portière s'ouvrit avec fracas. Marcel surgit, visage rougi par l'alcool, ses yeux brillants d'une excitation malsaine. Il se précipita vers Chang, la saisit par les bras et la tira sans ménagement. Sa tête ballotta, ses cheveux noirs se défaisaient en mèches désordonnées.

— Vite ! Lança-t-il d'une voix étranglée par l'urgence.

Il la jeta à l'arrière du véhicule, comme un fardeau. Ses yeux brûlaient d'un mélange de peur et d'exaltation.

À l'avant, la voix de Jean, glaciale, résonna dans la nuit.

— Marcel ! Monte, dépêche-toi !

— Bordel ! Grouille-toi, merde ! Hurla Jean, la voix fendant la nuit.

Marcel claqua violemment la portière côté passager, le visage empourpré, les mains tremblantes encore collées à la bouteille de whisky. La voiture bondit en avant, les pneus crissant sur l'asphalte humide. Elle avala la route sur deux cents mètres avant de tourner brusquement et de s'enfoncer dans la pénombre oppressante du parc de Wolvendael.

Les phares s'éteignirent, engloutissant le véhicule dans l'obscurité. Le silence du parc se referma autour d'eux, seulement troublé par le froissement du vent dans les branches et le craquement des feuilles mortes sous leurs pas.

Un peu plus loin, à l'orée d'un petit bois, la berline s'immobilisa. La lune blafarde découpaît les arbres en silhouettes menaçantes. Jean sortit le premier, ses bottines s'enfonçant dans l'herbe humide. Il ouvrit la portière arrière et tira Chang par les bras avec une brutalité glaciale. Le corps frêle de la jeune femme glissa hors du siège, balloté comme une poupée de chiffon.

Essoufflé, Jean la traîna sur quelques mètres avant de la laisser retomber lourdement sur la pelouse. Son souffle se fit rauque, mais ses yeux brillaient d'un éclat malade. Il se redressa et lança d'un ton sec :

— Merde ! Dépêche-toi, Marcel. Et n'oublie pas l'essence !

Le silence du parc, percé par quelques hululements d'oiseaux nocturnes, accentuait la gravité de ses mots. L'odeur d'humus, lourde, semblait annoncer l'inéluctable.

Jean se retourna vers Chang. Elle commençait à reprendre conscience. Ses gémissements se firent plus audibles, son souffle haletant résonnant dans l'air froid.

— Je... je vous en supplie, balbutia-t-elle d'une voix étranglée. J'ai mal... aidez-moi.

Ses yeux imploraient, embués de larmes. Mais Jean ne voyait en elle qu'un jouet brisé. Son sourire se fit carnassier. Lentement, presque théâtralement, il passa sa langue sur ses lèvres, savourant à l'avance sa domination.

— On va s'amuser, dit-il d'un ton bas et vicieux. Tu vas sentir ma grosse queue, ma belle. Et crois-moi, tu en redemanderas.

Chang, tordue par la douleur, fronça les sourcils dans un mélange d'incompréhension et d'effroi.

— Qu... qu'est-ce que vous racontez ? Souffla-t-elle.

Marcel surgit alors, trébuchant presque, un jerrican d'essence à la main. Le métal heurta l'herbe avec un bruit sourd. Son regard, trouble et fiévreux, se fixa sur Chang. Ses pupilles dilatées trahissaient une excitation malsaine. Il avala une nouvelle gorgée de whisky, l'alcool lui dégoulinant sur le menton.

— Je t'avais bien dit, Jean, cracha-t-il dans un sourire tordu. Elle est parfaite, cette connasse d'Asiatique !

De sa voix éraillée, Chang cria encore, faible et désespérée, son souffle se brisant dans la nuit :

— S'il vous plaît... aidez-moi !

Jean arracha la bouteille des mains de son complice, but à son tour une longue gorgée et se mit à rire, d'un rire arrogant et caverneux. Il donna une tape virile mais brutale sur l'épaule de Marcel.

— Elle va comprendre maintenant !

Autour d'eux, le parc paraissait retenir son souffle. L'air vibrait d'une menace sourde, comme si la nature elle-même pressentait qu'un drame allait se jouer sous ses arbres millénaires.

Jean et Marcel échangèrent un regard complice, puis leurs ricanements sournois éclatèrent dans la nuit. L'un comme l'autre semblait savourer l'instant, comme deux prédateurs s'accordant sur la manière de déchirer leur proie.

Jean se redressa, son visage déformé par une haine jubilatoire. Il inspira profondément, comme un fauve prêt à bondir.

— Au travail ! Lâcha-t-il, d'une voix glaciale.

Ses yeux flamboyaient d'une folie meurtrière. À ses pieds, une pierre massive, sombre et rugueuse, semblait l'attendre. Il la ramassa, sentant son poids brutal dans sa paume. D'un geste sec, il s'agenouilla près de Chang. Sa main gauche se saisit de ses cheveux, tirant violemment sa tête en arrière. Puis la pierre s'abattit.

Un premier coup. Son visage éclata en douleur, un cri perçant la nuit.

Un second coup. Ses bras, qu'elle tentait de lever en protection, craquèrent sous la violence. Puis d'autres encore, rythmés par son souffle haletant et ses râles de fureur.

Les longs cheveux noirs de la jeune femme se défirent, collés à son visage tuméfié par le sang. Chaque coup retentissait comme un glas lugubre, résonnant dans la nuit et contre les troncs du bois.

Quand il s'arrêta enfin, Jean rejeta la pierre ensanglantée au loin. Elle roula dans l'herbe, marquée des éclats de chair.

Il se pencha sur elle, la voix suintante de perversité :

— Boucle-la, salope ! Maintenant que tu m'es toute offerte... je vais te baiser.

Marcel, galvanisé, se jeta à son tour dans l'ignominie. Il arracha brutalement pantalon et sous-vêtements de Chang. La toile craqua entre ses mains avides. Il porta le tissu à son visage, inspira avec délectation, et un sourire de transe se dessina sur ses lèvres.

— Une fois qu'il en aura terminé avec toi, souffla-t-il, le ton glacé, ce sera à moi. Tu vas déguster, crois-moi... Et ensuite, on te cramera avec l'essence.

Jean, ivre de rage et de whisky, abaissa son propre pantalon jusqu'aux genoux. Il s'installa entre les jambes brisées de sa victime, le souffle lourd, le regard halluciné.

Au-dessus d'eux, le ciel immense s'ouvrait comme un théâtre silencieux. Les étoiles scintillaient, innombrables, indifférentes aux drames humains. Mais soudain, l'une d'elles

vibra. Elle devint plus lumineuse que toutes les autres, puis grossit à une vitesse surnaturelle. Sa clarté, d'abord subtile, devint un éclat fulgurant.

Jean, pris dans son ivresse, ne s'en aperçut pas. Il avança encore, prêt à profaner l'ultime barrière de Chang.

Puis la lumière explosa.

Un flash violent embrasa le bois, illuminant chaque tronc, chaque feuille, chaque recoin de cette scène de cauchemar. Le monde entier sembla se figer dans un éclat blanc.

— Putain ! Hurla Marcel, la voix étranglée. Que... que se passe-t-il ?!

Il cligna des yeux, aveuglé, les larmes jaillissant de ses paupières forcées. Quand il réussit enfin à entrevoir autour de lui, il resta pétrifié.

Jean gisait à quelques mètres de là. Son corps avait été projeté comme un pantin désarticulé. Une branche massive l'avait transpercé de part en part, empalé brutalement comme une offrande grotesque. Ses yeux morts fixaient le ciel, figés dans un rictus d'horreur.

Marcel recula d'un pas, les mains tremblantes, le souffle coupé. Son regard chercha désespérément un repère. À l'orée du bois, une silhouette se dessinait, surgie de l'ombre.

Un homme, entièrement nu, se redressait lentement. Grand, athlétique, ses muscles semblaient forgés par le feu et le sang dont son torse restait marqué par les batailles du passé. Son visage restait dissimulé sous les ombres des branches, mais tout en lui imposait une puissance irréelle.

La peur envahit Marcel, ses genoux tremblants menaçant de céder.

— Mais... mais tu es qui, bordel ?! Hurla-t-il d'une voix brisée.

Dans le silence revenu, seul le vent caressait les feuilles, comme pour annoncer qu'un autre destin venait d'entrer en scène.

C'était Thomas De La Lys.

Chapitre IV : L'ange et le sang

Thomas s'érigea dans la pénombre, son torse nu scarifier sous les reflets lunaires. Ses lèvres s'ouvrirent sur un cri guttural, presque une prière :

— Pour Dieu !

La voix résonna comme un tonnerre au cœur du bois.

Marcel, figé, recula d'un pas. Ses yeux s'écarquillèrent, incapable de soutenir l'éclat surnaturel de cet homme sorti de la nuit. Son souffle s'emballa. Puis, cédant à la panique, il fit volte-face et s'élança. Ses jambes martelaient le sol, ses pas résonnant comme ceux d'un gibier traqué. Il bondit dans la voiture, fit claquer la portière et, sans un regard en arrière, lança le moteur.

Les phares restaient éteints. L'ombre avala la berline qui s'élança vers la sortie du parc.

Thomas baissa les yeux. Ses doigts s'emparèrent de la pierre ensanglantée, lourde relique des sévices infligés. Ses muscles se bandèrent. Puis, dans un geste fulgurant, il propulsa le projectile.

La pierre fendit l'air avec une violence surnaturelle. Elle brisa la vitre arrière de la voiture dans une détonation de verre, traversa l'habitacle et éclata le pare-brise avant. Le véhicule s'immobilisa brutalement après quelques mètres, moteur ronflant encore comme une bête blessée.

De nouveau, Thomas leva la voix :

— Pour Dieu !

Ses pieds nus foulèrent l'herbe humide. À chaque pas, ses cheveux mi-longs ondulés se soulevaient au gré du vent, révélant peu à peu son visage. La beauté de ses traits contrastait avec la force implacable de son geste.

Thomas s'arrêta, son regard se posa sur Chang étendue au sol. Son corps se contracta de douleur, ses gémissements lacéraient la nuit.

Le jeune homme détourna le regard, reprit sa marche. Les râles s'intensifièrent, déchirant l'air comme une supplique. Thomas s'arrêta de nouveau. Cette fois, il se retourna vers elle. Ses yeux s'emplirent d'une pitié farouche, comme si Dieu lui-même commandait son geste.

L'orée du bois

Il s'agenouilla près de Chang. Elle gisait dans son sang, le visage marqué par la pierre, les membres brisés, ses lèvres tremblantes murmurant un souffle qui ressemblait à une prière.

Thomas inspira profondément, les yeux grands ouverts. Puis il se pencha. Leurs lèvres s'effleurèrent à peine, lorsqu'une lueur dense et dorée s'échappa de sa bouche. Elle glissa dans celle de Chang comme une flamme vivante, chaude et lumineuse.

Alors, tout s'arrêta.

Le souffle douloureux de la jeune femme s'apaisa. Ses cris cessèrent. Le craquement d'os se fit entendre, sinistre et miraculeux à la fois, tandis que ses membres se ressoudaient, que sa peau meurtrie se refermait. Sous la caresse invisible de la lumière, son corps reprenait forme, son âme reprenait souffle.

Thomas, impassible, se redressa, les traits figés dans une expression d'étrange sérénité. Devant lui, Chang ouvrit lentement les yeux, ses pupilles dilatées par l'éblouissement d'un miracle qu'elle n'osait croire.

Le regard de Thomas se détourna. Là-bas, le corps de Jean, empalé, pendait encore comme une sinistre offrande aux ténèbres. Un souffle de satisfaction passa sur ses lèvres. Puis il se remit en marche, déterminé, comme un soldat revenu du tombeau.

À l'entrée du parc

Un instant plus tard, il apparaissait à l'entrée, vêtu désormais d'un uniforme militaire, bottines aux lacets lâchers, les habits de son ennemi, comme pris à même son cadavre. Dans ses bras, Chang reposait, rhabillée à la hâte, les yeux mi-clos.

D'une main tremblante, elle leva son index vers l'horizon. Sa voix faible, presque inaudible, franchit ses lèvres :

— S'il vous plaît... conduisez-moi à mon appartement. Là-bas... Rue de la Fauvette... au 272...

Son souffle se brisa, ses paupières retombèrent. Elle s'endormit, épuisée, mais vivante.

Thomas serra son corps contre lui. Son pas lourd résonna sur le sol, décidé, implacable. Sans détourner les yeux, il se dirigea vers l'adresse qu'elle avait murmurée, portant dans ses bras la jeune femme sauvée, telle une offrande d'amour au milieu de la nuit.

Chapitre V : La rencontre des âmes

Les bottines sales de Thomas claquaient sur le trottoir, lourdes de terre et de sang séché. Arrivé au pied du numéro 272, il s'arrêta, le souffle calme. Dans ses bras, Chang s'agitait légèrement. Il la secoua avec une douceur maladroite, comme on réveille un enfant épuisé.

— Eh ! Mademoiselle... nous sommes arrivés, murmura-t-il.

Ses paupières s'ouvrirent avec lenteur, dévoilant ses yeux encore voilés par la fatigue et l'épreuve. Chang se redressa, maladroite, et se détacha de ses bras. Debout, elle réajusta ses vêtements froissés, puis fouilla nerveusement dans sa poche pour en sortir un trousseau de clefs.

Titubante, elle se dirigea vers la porte d'entrée. Sa main trembla légèrement lorsqu'elle introduisit la clef. Un déclic sonore accompagna son geste. Elle franchit le seuil, puis s'immobilisa, comme saisie d'un doute.

Elle tourna la tête. Ses yeux se posèrent sur Thomas, encore debout dans l'ombre, silhouette massive et pourtant empreinte d'une étrange sérénité.

— Je... je ne sais pas qui vous êtes, dit-elle d'une voix timide, mais... si vous le désirez, vous pouvez entrer. Venez dans mon appartement. Je... je voudrais vous remercier. C'est grâce à vous que je suis encore vivante, et je vous en suis infiniment reconnaissante.

Ses mots tremblaient, mais un éclat de sincérité les soutenait. Elle baissa légèrement la tête, comme pour cacher la rougeur de ses joues. Puis, sans attendre sa réponse, elle franchit le pas et disparut dans le hall.

Thomas suivit sans un mot. La porte se referma derrière eux dans un claquement sourd, scellant leur entrée dans un nouvel univers.

*

Le petit logement s'ouvrait sur une salle à manger d'une sobriété presque austère. Sur les murs, quelques décos traditionnelles chinoises rappelaient ses origines. En bout de pièce, une petite statue de Bouddha reposait dans la pénombre, veillant silencieusement sur les lieux.

Autour de la table, deux tasses de porcelaine laissaient échapper une vapeur parfumée. Chang et Thomas s'assirent face à face. Le contraste était saisissant : elle, menue, fragile, les épaules encore tremblantes ; lui, massif, le regard fixe, empreint d'une intensité presque surnaturelle.

Au dehors, le vacarme des voisins résonnait à travers les murs : éclats de voix, disputes, éclats de rire. À l'intérieur, pourtant, un silence pesant les enveloppait, fragile et solennel.

Thomas posa sa tasse après une gorgée. Ses yeux, sombres et profonds, ne quittaient pas Chang. Elle leva timidement les siens, puis, gênée par cette intensité, détourna le regard en frictionnant ses cheveux d'un geste nerveux.

— Encore... encore un immense merci, balbutia-t-elle. Vous m'avez sauvé de ces deux salauds. Je... je ne comprends pas par quel miracle vous étiez là, mais je suis vivante grâce à vous.

Sa voix se brisa. Elle inspira profondément, reprit, les larmes affleurant à ses paupières.

— Vous ne pouvez pas imaginer... comme j'ai souffert sous leurs coups. Et puis, soudain... une chaleur, un bien-être étrange m'a envahie. La douleur s'est éteinte. Comment... comment est-ce possible ?

Elle s'interrompit, avala une gorgée de thé brûlant. Puis, posant sa tasse, elle redressa légèrement le menton, cherchant à se donner contenance.

— Je m'appelle Chang Lée, dit-elle d'une voix plus assurée. Je suis belgo-chinoise. Mes parents sont repartis en Chine il y a trois ans, alors je vis seule... ici, dans cet appartement social. Je travaille dans un magasin d'alimentation, faute de mieux.

Son ton retomba, timide. Ses mains se crispèrent autour de sa tasse. Ses yeux, grands et sombres, s'emplirent de curiosité et d'appréhension.

— Mais vous... vous, qui êtes-vous ? Que s'est-il passé, là-bas, dans ce parc ? Par quelle magie suis-je encore vivante ?

Thomas se redressa lentement. Ses épaules larges se dressèrent, son torse se gonfla. Son regard, fixe et incandescent, plongea dans celui de Chang. Chaque mot qu'il s'apprêtait à prononcer semblait porter le poids d'un secret millénaire.

Thomas détourna un instant les yeux. Son visage se crispa, marqué par une gêne profonde.

— Je suis désolé que vous ayez souffert, dit-il d'une voix basse. Mais moi-même... je ne comprends pas pourquoi. Ni comment j'ai pu vous sauver... ni comment vos plaies se sont refermées sous mes mains.

Ses doigts tremblaient légèrement. Il secoua la tête de gauche à droite, comme si un brouillard opaque l'enveloppait.

— Je suis... perdu, murmura-t-il. Perdu dans ce monde.

Chang, interpellée par l'intensité de sa voix, leva brusquement la tête. Ses sourcils se froncèrent. Elle planta ses yeux noirs dans les siens, avec une pointe de défiance.

— Mais... qui êtes-vous ? Demanda-t-elle, la gorge serrée.

Alors Thomas se redressa. Sa stature imposante emplit soudain l'espace confiné de la pièce. Son torse se souleva dans une profonde inspiration, et sa voix se fit grave, solennelle, presque liturgique.

— Je suis Thomas De La Lys. Chevalier croisé, âgé de dix-neuf ans, qui servait sous les ordres de son seigneur et commandant, Godefroy de Bouillon, duc de Basse-Lotharingie, sur les terres de France.

Il marqua une pause, ses yeux fixant un point invisible, comme s'il contemplait encore une bannière flottant dans la poussière d'une bataille ancienne.

— Et je suis mort... en l'an de grâce 1099, à Jérusalem, lors du siège sanglant contre les musulmans.

Ses mots résonnèrent dans l'appartement exigu comme un coup de tonnerre.

Chang resta figée, bouche entrouverte. Son souffle se bloqua, sa poitrine se souleva convulsivement. Puis, d'un geste instinctif, elle leva ses mains vers le plafond, comme pour repousser l'idée elle-même.

— Vous êtes fou ! Balbutia-t-elle. Je rêve, ce n'est pas possible !

Ses yeux se brouillèrent de larmes, son corps tremblait. Elle fit un pas en arrière, prête à s'enfuir.

Thomas, surpris par sa réaction, leva les mains en signe d'apaisement. Ses traits se radoucirent, cherchant à calmer sa peur.

— Il faut me croire, supplia-t-il. Je vous dis la vérité.

Mais Chang, envahie par la panique, se leva brusquement. Ses doigts s'entrelacèrent, crispés comme dans une prière désespérée. Sa voix jaillit, aiguë, traversée d'angoisse.

— Vous êtes un détraqué ! Vous êtes sûrement évadé d'un asile ! Je vous en supplie, partez ! Ne me faites pas de mal... Cette soirée est déjà un enfer, je n'en peux plus !

Elle tremblait de tout son corps.

Thomas serra les poings, la mâchoire contractée, luttant contre une colère qu'il savait destructrice. Il inspira profondément, et ses mots, chargés d'une solennité poignante, retentirent dans la pièce.

— Chang... je ne vous ferai jamais de mal. Croyez-moi. Je cherche seulement à comprendre... pourquoi Dieu m'a renvoyé sur cette Terre.

Le silence qui suivit pesa comme une chape. Le vacarme des voisins derrière les murs semblait soudain lointain, dérisoire, face à l'aveu colossal qu'il venait de prononcer.

Chang, malgré sa peur, le scrutait toujours. Ses yeux luisaient d'un éclat trouble, partagé entre la méfiance et une fascination qu'elle n'osait admettre. Ses lèvres tremblaient. Un sourire nerveux se dessina, fragile, forcé.

— Alors dites-moi... où étiez-vous avant de surgir dans ce parc ?

La question résonna comme un défi.

Thomas baissa les paupières. Ses traits se crispèrent, son visage se déforma dans une grimace douloureuse. Ses mains vinrent se plaquer violemment contre ses tempes, comme pour contenir une mémoire insoutenable. Sa voix, brisée, se fit rauque.

— J'errais... comme un damné... dans les abîmes de l'enfer, aux portes du purgatoire.

Ses épaules tombèrent lourdement. Il secoua la tête de gauche à droite, lentement, comme écrasé par le poids des siècles. Ses mots se hachèrent.

— Dieu... celui à qui j'avais donné ma vie... m'a laissé en souffrance permanente.

Il releva soudain la tête. Son regard flamboya d'une étrange conviction, illuminé par une lueur presque fanatique.

— Mais j'ai compris ! Dieu me demande de reprendre le combat. De lever l'épée, une nouvelle fois, dans une croisade contre Ses ennemis. Alors, peut-être, Il me libérera. Alors seulement... j'accéderai au paradis.

Sa voix, plus basse, se brisa de nouveau. Il baissa les yeux, courbant l'échine.

— Sinon... Il me laissera en enfer. Et cette fois... pour l'éternité.

Le silence qui suivit fut glacé.

Chang, pétrifiée, secoua la tête avec énergie. Elle recula d'un pas, son visage fermé par un mélange de peur et d'incompréhension.

— Tout cela me dépasse, lâcha-t-elle d'un ton tranchant. J'ai besoin de repos.

Elle fit volte-face, les mains crispées en signe de refus, et marcha rapidement vers sa chambre. Arrivée devant la porte, elle se retourna, ses yeux noirs fixant Thomas, une dernière fois.

— Écoutez-moi bien, dit-elle, sa voix tremblante mais ferme. Je ne sais pas pourquoi... mais une petite voix en moi me dit de ne pas vous chasser. Sans doute parce que vous m'avez sauvé. Alors, monsieur Thomas De La Lys... vous pouvez dormir sur le canapé, juste pour cette nuit. Demain... vous partirez. Compris ?

Ses mots claquèrent dans l'air comme une sentence.

Thomas ne répondit pas. Son visage demeura impassible, mais ses poings se serrèrent, trahissant une lutte intérieure.

Chang, le visage crispé, tourna la clef dans la serrure. La porte se referma avec un bruit sec. Le cliquetis métallique du verrou résonna dans l'appartement silencieux, comme un coup de marteau sur une enclume.

Thomas resta seul dans la salle à manger, face au Bouddha immobile, songeur, perdu entre deux mondes.

Chapitre VI : Les ombres du parc

Parc de Wolvendael

Les gyrophares bleus et rouges balayaient la nuit, donnant au parc des allures de champs de bataille. Trois camionnettes de la police fédérale encerclaient l'orée du bois. Autour, des silhouettes de policiers s'agitaient, rubans jaunes tendus, flashes crépitants, appareils photos captant chaque fragment de la scène. Le bruissement des radios se mêlait au murmure grave des enquêteurs.

Au centre de ce ballet macabre, Louis Diallo. La soixantaine, grand manteau beige jeté sur ses épaules, l'inspecteur de la police judiciaire fédérale tirait nerveusement sur une cigarette. Sa silhouette imposante, son port fatigué, son visage marqué par les ans et par des nuits blanches répétées imposaient le respect autant que la crainte.

D'un geste sec, il se tourna vers sa jeune collègue.

— Clara ! Lança-t-il, accent bruxellois prononcé, sa voix râpeuse déchirant le vacarme. Vite, faites-moi un topo. Des photos, des faits, avant que le légiste et le coroner ne rappliquent et viennent saloper la scène. Allez, en vitesse !

Clara accourut, smartphone en main. Jeune femme d'une trentaine d'années, cheveux blonds tirés en arrière, regard déterminé mais encore empreint d'un certain idéalisme, elle se posta devant lui.

— Inspecteur Diallo, dit-elle d'une voix ferme mais un peu haletante, nous avons retrouvé un vieux vélo complètement amoché à deux cents mètres, sur la rue Rouge, juste à la lisière du parc. À côté, un baladeur MP3 hors d'usage.

Diallo expira lentement une bouffée de fumée, plissant les yeux. Son regard glissa vers sa collègue, avec un mélange de lassitude et d'ironie. Il haussa les épaules, grimace désabusée aux lèvres.

— Si loin que ça... Vérifiez si le vélo a un nom ou un numéro gravé. Normalement, c'est enregistré à la commune d'Uccle, comme il se doit. Pour le baladeur... eh bien, faites votre mieux.

Clara hocha la tête, mais son regard dériva vers la scène du crime. Ses lèvres tremblèrent.

— Inspecteur... murmura-t-elle, c'est vraiment étrange. Vous avez vu la voiture ? La tête du

type à l'intérieur... On peut quasiment regarder au travers... comme si elle avait été pulvérisée.

Diallo s'avança de quelques pas, ses chaussures s'enfonçant légèrement dans l'herbe humide. Il écrasa sa cigarette du talon, gonfla ses joues, puis expira lourdement. Son regard d'aigle balaya les cadavres.

— Ouais, marmonna-t-il. Il a fallu une force colossale pour obtenir ça. Pas le genre de chose qu'on voit tous les jours.

Il désigna du menton la silhouette dénudée transpercée par une énorme branche, figée dans une posture grotesque. Son sourire, amer, fendit son visage.

— Et l'autre, là... à poil, empalé comme un vulgaire morceau de gibier. Comme dirait certain : « *qui croyait prendre s'est vu prendre* ».

Son ton mêlait cynisme et humour noir, mais son regard brillait d'une inquiétude sincère.

Clara se tourna vivement vers lui, les yeux écarquillés. Son souffle se suspendit, comme si, soudain, elle comprenait que cette enquête ne ressemblait à aucune autre.

Clara fronça les sourcils, sa voix vibrante d'une curiosité inquiète.

— Pourquoi vous dites ça, inspecteur ?

Louis Diallo eut un mince sourire, chargé de vanité, comme un professeur lassé d'expliquer une évidence à son élève. Il souffla sa réponse avec une ironie amère.

— L'expérience, chère Clara. Regarde autour de toi : c'est clair comme de l'eau de roche. Ces deux abrutis voulaient se payer du bon temps, violer une femme sans défense. Et ce jerricane, posé là comme une preuve d'idiotie, montre bien leurs intentions : la brûler vive, histoire d'effacer toute trace.

Il marqua une pause, ses sourcils se fronçant. Son dos se voûta sous le poids de ce constat, ses épaules s'affaissèrent comme s'il portait le fardeau d'une vérité trop souvent répétée.

— Mais voilà... quelque chose, ou quelqu'un, est venu gâcher leur petite fête.

Ses mots restèrent suspendus dans l'air froid du parc.

Clara acquiesça lentement, un frisson lui traversant la nuque. Elle désigna le sol d'un doigt hésitant.

— On a effectivement trouvé pas mal de sang... et cette petite culotte féminine, juste là.

Diallo releva la tête, hochant gravement du menton. Son corps se redressa avec l'effort d'un homme qui refuse de plier sous la fatigue. Ses traits, creusés par des nuits blanches, se durcirent davantage.

— Clara, faites immédiatement une recherche ADN, ordonna-t-il d'une voix grave.

Puis, brusquement, sa voix se fit plus lasse.

— Moi, je rentre. Jeanne m'attend, et si je continue à rentrer à des heures impossibles, je finirai accusé d'adultère par omission... ou pire : d'être l'auteur de mon propre divorce.

Clara, touchée par cette confession mi-amère, mi-ironique, rangea son smartphone dans la poche arrière de son pantalon.

— Je vous souhaite une bonne nuit, inspecteur Diallo, dit-elle avec un sourire timide.

Il s'éloigna déjà, silhouette massive sous son manteau beige. D'un pas lent mais déterminé, il se dirigea vers la sortie du parc. Sans se retourner, il lança d'une voix ferme, comme une promesse faite à lui-même autant qu'à sa collègue :

— Merci, Clara. Mais demain matin, je veux ce dossier complet sur mon bureau. Pas question de laisser filer cette affaire. Je jure que je vais le retrouver. Ce criminel ne m'échappera pas.

La jeune femme resta figée, stupéfaite par cette détermination inflexible. Autour d'elle, le parc obscur se refermait, ses ombres semblant garder jalousement le secret de cette nuit sanglante.

Chapitre VII : L'aube des croyances

Le salon baignait encore dans la pénombre. Les rideaux n'avaient laissé filtrer qu'un filet de lumière grise, vestige de la nuit qui s'effaçait.

Thomas se redressa lentement du canapé où il avait passé la nuit. Ses cheveux hirsutes, son torse nu marqué par la guerre, ses traits tirés donnaient à son visage un air plus jeune, presque fragile. Chemise à la main, il traversa la pièce, ses pas lourds résonnant doucement sur le parquet.

Dans la salle à manger, un tableau inattendu l'arrêta.

Chang, vêtue d'un simple training noir, était agenouillée face à une petite statue de Bouddha posée sur une table basse. Ses cheveux relevés en un chignon strict laissaient dégager la nuque. Ses yeux clos, ses mains jointes, ses lèvres à peine mouvantes... elle priait. Un halo d'apaisement semblait l'envelopper, comme si le tumulte de la veille s'était dilué dans cette méditation silencieuse.

Thomas, debout derrière elle, passa une main fatiguée sur son visage. Mais bientôt, son regard se fixa intensément sur la statuette dorée. Une ride de méfiance creusa son front.

— Vous faites quoi ? Demanda-t-il sèchement, presque à contre-cœur.

Chang ouvrit lentement les yeux. Surprise, elle croisa son regard perçant, et un léger trouble colora ses joues.

— Heu... pourriez-vous mettre votre chemise, s'il vous plaît ?

Thomas baissa les yeux, soudain conscient de sa nudité. Pris au dépourvu, il se hâta d'enfiler sa chemise, l'air gêné.

— Désolé, murmura-t-il.

Il s'assit à la table, cherchant à dissiper le malaise.

— Vous êtes bien matinale, observa-t-il, comme pour détourner la conversation.

Chang se releva souplement, reprenant contenance. Son visage retrouva de la sérénité. Elle se dirigea d'un pas léger vers la cuisine.

— Voulez-vous un café ? Demanda-t-elle d'une voix douce, presque professionnelle, comme pour effacer l'étrangeté du moment.

Thomas la suivit du regard, mais son ton demeura grave, empreint de suspicion.

— Non, merci. Ce que je veux... c'est savoir ce que vous faisiez devant cette statue.

Ses yeux, sombres et ardents, restèrent fixés sur Bouddha, comme si ce simple objet concentrait toute la méfiance d'un croisé arraché à son temps.

Chang revint de la cuisine, une tasse fumante entre les mains. Elle s'installa face à Thomas, ses doigts serrés autour de la porcelaine comme pour se donner du courage. Ses yeux se posèrent timidement sur lui, mais une lueur de défi s'y glissait déjà.

— Je pratiquais ma religion, dit-elle d'une voix claire. Le bouddhisme. Celle qui vise à atteindre l'illumination... et la fin du malheur.

Elle le fixa plus intensément, ses traits se durcissant soudain. Un rictus sarcastique étira ses lèvres.

— Mais vous ne devez certainement pas connaître. Vous étiez bien trop occupé à découper des musulmans et des juifs à Jérusalem, en l'an 1099.

Ses mots tombèrent comme une gifle.

Thomas fronça les sourcils, mais un léger sourire vint tempérer son visage, à mi-chemin entre l'amusement et la douleur.

— Vous semblez bien connaître cette époque... Et pourtant, vous refusez encore d'accepter que je viens d'un autre temps.

Chang écarquilla les yeux. Elle baissa la tête, troublée, et entreprit de faire tournoyer lentement sa cuillère dans sa tasse. Le petit bruit métallique emplissait le silence, comme une échappatoire.

— En effet, répondit-elle enfin. J'ai fait mes devoirs avant que vous ne vous leviez. Internet est une arme redoutable, vous savez. Et puis... votre façon de parler est étrange. Pas très crédible.

Elle releva la tête, ses yeux brillants d'une ironie assumée.

— J'aurais plutôt cru vous entendre dire : « *gente demoiselle, voulez-vous, à brûle-pourpoint, manger à ma gamelle* ».

Thomas cligna des yeux, interloqué, avant de laisser échapper un rire bref, surpris.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

Chang redressa le menton, ses grands yeux toujours braqués sur lui.

— Votre langage médiéval, voilà ce que j'imaginais.

Thomas soupira et laissa sa tête pencher légèrement en avant, comme accablé par une vérité qu'il peinait lui-même à saisir.

— Étrangement... non. Je ne sais plus m'exprimer de cette manière. Mes mots ont changé. Désormais, je parle comme vous... comme si ce monde m'avait déjà adopté.

Il marqua une pause, son regard s'assombrissant.

— Et le plus troublant, c'est que je sens en moi vos coutumes, votre culture, comme si elles m'avaient toujours appartenu.

Ses paroles résonnèrent dans la pièce, graves et mystérieuses. Chang, malgré sa volonté de rester sceptique, sentit un frisson la parcourir.

Thomas redressa la tête. Son regard, sombre et pénétrant, se planta dans celui de Chang.

— Je sais que tout cela vous trouble... mais c'est Dieu qui l'a voulu, j'en suis certain, murmura-t-il avec ferveur. Il est infiniment puissant. Mon devoir est clair : je dois retrouver mes frères d'armes et repartir en croisade, avant qu'il ne soit trop tard.

Un silence tomba, aussitôt brisé par un rire bref et théâtral. Chang leva les mains dans un geste dramatique.

— Et pan ! Voilà le karma, lâcha-t-elle d'une voix moqueuse.

Thomas, pris de court, fronça les sourcils.

— Le... karma ?

Chang redevint sérieuse. Elle baissa légèrement la tête, sa voix se fit plus posée, plus didactique.

— Oui. Dans le bouddhisme, la loi du karma enseigne que chaque acte entraîne une conséquence. La cause mène à l'effet. Vous récoltez ce que vous semez. Ni punition, ni pardon divin... seulement la chaîne inévitable des actions.

Thomas l'écouta, les lèvres pincées. Puis un sourire amer étira sa bouche. Ses doigts, nerveux, se mirent à pianoter sur la table, rythme obstiné d'un doute grandissant.

— Je vois... vous n'êtes pas décidée à me croire.

Chang leva timidement les yeux vers lui. Son regard hésita, mais ses mots restèrent francs.

— Pas encore, dit-elle doucement. Vous comprenez ? Vos paroles sont belles, mais elles ressemblent à des fables. Si vous voulez que je croie en votre histoire... j'ai besoin de preuves.

Elle marqua une pause, son regard se durcissant un instant.

— Et puis... pour que vous le sachiez, nous sommes en l'an de grâce deux mille vingt-cinq.

Thomas eut un sursaut. Ses yeux s'écarquillèrent, son doigt suspendu dans son pianotement.

— Deux... mille vingt-cinq ? Répéta-t-il, comme s'il goûtait chaque syllabe, incrédule.

Il reprit plus bas, presque pour lui-même :

— J'ai dit tout à l'heure que je croyais connaître votre monde... mais l'entendre ainsi, c'est comme un coup de glaive en plein cœur.

Il releva lentement la tête, sa voix reprenant force.

— Que voulez-vous savoir ? Demandez-moi ce que vous voudrez.

Chang prit une petite gorgée de son café, cherchant ses mots. Elle reposa la tasse avec précaution, puis fixa Thomas, ses yeux hésitant entre défi et curiosité.

Thomas s'absorbe dans sa confession comme on déroule une bannière usée, chaque mot étirant le passé dans la pièce. Il parle avec la langue rude des hommes forgés par la terre et le fer, et pourtant il y a dans sa voix une douceur surprenante, comme si le poids des siècles l'avait poli.

— Je m'appelle Thomas De La Lys, dit-il enfin, la poitrine serrée. Je suis né en 1080, à Bouillon, en Terre Franc. Mon père était fermier; la ferme s'ouvrait sur des étangs où, chaque été, les lys dressaient leurs corolles blanches. C'est là que j'ai appris à tenir un cheval, à connaître le goût de la boue et le chant des grenouilles. Quand je fus en âge d'être façonné, on m'envoya sous les ordres de Godefroy de Bouillon, descendant de Charlemagne, qui me forma au maniement des armes. Le jour de mon sacre il m'offrit mon armure et mon destrier. Ensuite... la croisade vers Jérusalem. J'y suis mort, en 1099, au milieu du fracas et du sang.

Chang reste pétrifiée quelques secondes, comme si une image ancienne avait soudain jailli en plein milieu de son salon moderne : un manoir de boue, des armures, des bannières, l'odeur du thym brûlé sur des terres étrangères. Le récit de Thomas, de prime abord incroyable, a la précision des souvenirs qui n'appartiennent pas à un menteur ; il est fait de détails qu'on ne fabrique pas à la légère. Mais l'irrationnel est une bête difficile à apprivoiser : un bruit sec à la porte les tire de leur suspend.

Chang tressaillit, se redresse, et va ouvrir. Une silhouette frêle se découpe dans l'encadrement : Alice. Ses cheveux, en bigoudis mal ajustés, et sa démarche voûtée trahissent une vie de rumeurs et de journées longues. Elle est l'archétype de la voisine curieuse, à la fois tendre et acide, une femme au dossier fourni d'histoires qui ne demandent qu'à être ruminées.

— Bonjour, Alice, dit Chang avec un sourire qui voudrait masquer sa gêne. Comment allez-vous ?

Alice incline la tête, plisse les yeux d'un geste protecteur, et laisse transparaître une malice toute maternelle.

— Bonjour, ma fille. Je vois que tu as un invité... C'est si rare chez toi.

Chang, rougissante, improvise une excuse.

— Alice, pourrais-tu prévenir Luc que je ne viendrai pas travailler aujourd'hui ? Dis-lui que j'ai attrapé une vilaine grippe.

Alice la regarde, un peu sceptique, puis scrute la pièce d'un œil de critique bienveillant. Elle pose une main sur son buste comme pour sentir l'air de la maison.

— D'accord, Chang. Mais il a l'air d'être un beau jeune homme, souffle-t-elle, en lorgnant Thomas d'un air qui mélange approbation et curiosité.

Chang se poste instinctivement entre Alice et Thomas, comme pour protéger une confidence fragile.

— Merci, Alice. Je te remercierai ça. Quand j'aurai assez d'argent, je m'achèterai un smartphone, promis et je serai enfin autonome. Mais maintenant, je dois y aller.

Alice hoche la tête, satisfaite d'une promesse qui peut bien attendre. Elle ne presse pas davantage ; les petits arrangements de la vie quotidienne ont chez elle la priorité sur les grandes révélations. Avant de partir, elle jette un dernier coup d'œil à Thomas, comme pour enregistrer la nouvelle présence dans leur microcosme de voisins.

Thomas lève la main en salutation, un sourire timide et reconnaissant aux lèvres. Il est tout à la fois chevalier déchu et jeune homme égaré, la contradiction le rend plus humain encore. Alice quitte la porte et s'éloigne en traînant des bribes de commérages qui s'évanouiront bientôt dans le couloir.

Chang referma aussitôt la porte, coupant court aux remarques indiscrettes d'Alice. Elle rejoignit Thomas dans la salle à manger. Ses gestes trahissaient sa nervosité : ses doigts s'emmêlaient dans ses cheveux, qu'elle frictionnait compulsivement. Elle osa pourtant lever les yeux vers lui.

— C'était Alice, ma voisine, dit-elle en forçant un sourire. La gazette de l'immeuble. Elle est très âgée, mais je m'entends super bien avec elle.

Elle inspira, cherchant son courage.

— J'ai vraiment besoin de sortir et de marcher un peu. Vous m'accompagnez ?

Thomas, surpris, arqua les sourcils.

— Je pensais que vous vouliez que je parte...

Chang baissa légèrement la tête, ses mains serrées l'une contre l'autre comme une prière muette. Sa voix se fit douce, presque tremblante.

— Vous m'avez sauvé. Et pratiquer le bouddhisme, c'est aussi cela : faire preuve de compassion, de compréhension... et d'acceptation d'autrui.

Elle releva le regard, l'air encore hésitant, et ajouta dans un souffle :

— Même si je vous trouve... vraiment très bizarre.

Un éclat passa dans les yeux de Thomas, intense, brûlant.

— D'accord, concéda-t-il. Un peu d'air frais ne pourra que nous faire du bien.

Chapitre XIII : Rudy

Dans le couloir de l'immeuble

Quelques minutes plus tard, leurs pas résonnaient sur le carrelage froid du couloir. Chang marchait d'un pas pressé, presque soulagée d'échapper à la lourdeur de son appartement. À ses côtés, Thomas, droit et attentif, observait chaque détail comme s'il découvrait un monde neuf.

Soudain, une silhouette imposante surgit à l'autre bout : Rudy Malfroid, la trentaine lourde, épaules épaisses, ventre proéminent, le visage marqué par la grossièreté. Il passa près d'eux et heurta volontairement Chang de l'épaule. Elle chancela, surprise. Rudy ne ralentit pas.

Arrivé quelques pas plus loin, il s'arrêta net. Lentement, il se retourna, leva ses mains graisseuses et tira ses paupières en biais pour déformer ses yeux. Son sourire était une grimace de haine.

— Sale Chinoise ! Crut-il bon de cracher. Mangeuse de nouilles pourries !

La phrase résonna comme un coup de fouet.

Chang, tétanisée, baissa immédiatement la tête. Son corps se recroquevilla, ses pas s'accélérèrent, comme si elle n'aspirait qu'à disparaître derrière la porte de sortie. Mais avant qu'elle ne puisse fuir, Thomas posa fermement sa main sur son bras, l'arrêtant dans son élan.

Il plongea ses yeux dans les siens. Sa voix résonna grave, chargée d'indignation et d'une sincérité brute.

— Pourquoi baisses-tu la tête ? Pourquoi as-tu peur des paroles d'un homme aussi lâche ?

Chang, le souffle court, regarda autour d'elle comme une proie traquée. Ses mains s'agitèrent en un geste d'apaisement. Elle secoua la tête, suppliant presque.

— Non ! S'écria Chang en tirant nerveusement sur son bras. Ne fais pas attention. Sortons vite d'ici.

Mais Thomas s'était déjà figé. Sa mâchoire se crispa, ses muscles se tendirent. Il la regarda, les sourcils froncés, comme s'il n'entendait pas ses supplications.

— Quoi ? Gronda-t-il, le souffle court.

Chang insista, désespérée. Elle agrippa son bras, chercha à l'entraîner de force vers la sortie.

— C'est Rudy... Il est alcoolique, bagarreur. Tout le monde le connaît ici. Il vit dans l'appartement D, et tout le monde redoute ses colères. Il peut être... très violent.

Mais ces mots, loin d'apaiser Thomas, semblaient mettre le feu à sa colère. Il approcha son visage tout près de celui de Chang, ses yeux flamboyants d'une fureur retenue.

— Tu veux fuir ? Fuir cet homme par peur ? Par soumission ?

Chang, tremblante, ne sut que répondre. Elle sentit la chaleur de sa rage, comme une braise sur sa peau.

Thomas se dégagea d'un geste brusque, les veines gonflées à ses tempes. Sa voix claquait comme un ordre militaire :

— Ça suffit !

Il fit volte-face et, d'un pas ferme, marcha droit vers Rudy.

— Hé, toi ! Rugit-il. J'ai deux mots à te dire.

Rudy, qui s'était redressé avec un sourire narquois, accueillit son adversaire comme un défi. Sa corpulence imposante et son assurance d'ivrogne le rendaient téméraire. Mais il n'avait pas encore croisé un homme comme Thomas.

En un éclair, le chevalier fondit sur lui. Ses poings s'abattirent avec la brutalité d'un marteau sur une enclume. Un premier coup fit éclater sa lèvre. Un second, plus sec, résonna dans ses côtes. Puis un troisième le projeta contre le mur du couloir. Rudy chancela, son visage rougi par le sang.

Le temps semblait s'être suspendu : la violence ancienne, celle des champs de bataille, avait traversé les siècles pour exploser dans ce corridor étroit. Rudy, abasourdi, tenta de lever un bras en protection, mais Thomas frappait encore, implacable, jusqu'à ce que l'homme, groggy, tombe à genoux, la bouche dégoulinante d'un sang épais.

Alors seulement, Rudy leva ses mains en signe de reddition, ses yeux agrandis par la peur.

— Assez ! Souffla-t-il d'une voix brisée.

— Thomas ! Hurla Chang. Arrête ! Je t'en supplie !

Elle s'interposa, ses mains agrippant désespérément ses bras pour retenir sa fureur. Son cri résonna comme une imploration maternelle.

Le chevalier s'immobilisa aussitôt. Sa poitrine se soulevait à un rythme effréné, mais ses yeux, durs et noirs, restaient fixés sur Rudy.

— La prochaine fois que tu t'adresses à Chang, gronda-t-il d'une voix sourde, parle avec respect. Sinon... je te jure que tu ne te relèveras plus jamais.

Ses mots tombèrent comme un serment.

Puis, tournant le dos à son adversaire, Thomas attrapa la main tremblante de Chang. Ensemble, ils se dirigèrent vers la sortie, laissant derrière eux le silence tendu du couloir.

Rudy, le visage tuméfié, se redressa tant bien que mal. Chaque mouvement lui arrachait une grimace. D'un geste rageur, il essuya le sang qui coulait de sa bouche, mais dans son regard brillait déjà une lueur de rancune.

Chapitre IX : Le limier

Commissariat de la police judiciaire fédérale – Bruxelles

La lumière blafarde du matin filtrait à travers les stores poussiéreux du bureau de l'inspecteur Louis Diallo. Les murs, jaunis par des années de tabac et d'affaires classées, semblaient porter les stigmates de son opiniâtreté. Assis derrière son bureau encombré de dossiers, les lunettes glissées sur l'arête de son nez large, Diallo scrutait minutieusement les clichés étalés devant lui.

Les photos de la scène de crime s'alignaient comme autant de témoins muets : le pare-brise éclaté d'une voiture, une carcasse métallique encore fumante, et plus loin, l'image grotesque d'un corps empalé, figé dans une posture insoutenable.

Diallo fronça les sourcils. Sa voix grave résonna dans le silence pesant.

— Cette petite frappe de Marcel Poinpont... Il ne devait pas s'attendre à finir ainsi.

Il souleva un autre cliché, le tenant du bout des doigts comme une pièce de puzzle souillée.

— Quant à son complice, Jean Van Stell, ce violeur récidiviste... la surprise a dû être totale. Empalé sur une branche... quel destin.

L'inspecteur se renversa dans son fauteuil, saisit son briquet cabossé, et alluma une cigarette. Une longue bouffée embruma ses poumons. Il recracha la fumée en fines volutes, fixant l'image d'un crâne transpercé.

— Mais qui... qui serait capable d'une telle chose ? Souffla-t-il. Il faudrait une force herculéenne pour lancer une pierre pareille à travers le véhicule... et transpercer la tête de Marcel.

Il passa à une autre photo. Ses yeux, fatigués mais vifs, s'agrandirent soudain. Il se pencha, presque collant son front à l'image.

— Voilà... murmura-t-il. Les traces.

On y distinguait nettement des empreintes de bottines militaires enfoncées dans l'herbe humide, traçant un chemin qui menait vers la sortie du parc. Diallo pinça les lèvres.

— Celui ou celle, qui a commis ça, portait la victime dans ses bras. Puis il est parti calmement. Mais... avant le crime...

Il fit rouler sa cigarette entre ses doigts.

— ...il était nu. Pieds nus, et nu comme au premier jour.

Diallo souffla une nouvelle bouffée, son regard dur s'assombrissant.

— Après quoi il s'est servi dans la garde-robe du cadavre. Il a pris les bottines, les vêtements de ce salopard de Van Stell... le laissant totalement à poil, exposé comme une bête.

L'inspecteur s'arracha à ses pensées. Il ôta ses lunettes, se massa l'arête du nez, inspira profondément et recracha un long nuage de fumée. Son visage, marqué par des cernes violacés, s'illumina d'un éclat de détermination.

Puis, d'une voix forte, il tonna :

— Clara !

Quelques coups frappés à la porte, puis la silhouette élancée de Clara apparut. Ses cheveux, attachés en une queue stricte, contrastaient avec l'éclat nerveux de ses yeux. Elle portait à la main un sac plastique transparent, qu'elle déposa avec précaution sur le bureau encombré de Diallo. À l'intérieur, on distinguait un petit baladeur mp3, griffé et poussiéreux, trace fragile d'une vérité enfouie.

— Rien sur le cadre du vélo, dit-elle d'une voix claire mais contenue. Ni signalement à la commune. Quant au baladeur... voyez vous-même.

Elle leva les yeux, cherchant l'approbation de son supérieur.

Diallo la fixa longuement, puis la reprit sèchement.

— Inspecteur Diallo !

Clara fronça les sourcils, surprise.

— Pardon ?

Il écrasa sa cigarette dans un cendrier débordant et se pencha, son regard noir chargé d'une ironie glaciale.

— Moi, c'est inspecteur Diallo. Compris ? On n'a pas fait l'école ensemble.

Le rouge monta aussitôt aux joues de la jeune femme. Elle mordilla sa lèvre inférieure, baissa la tête.

— Désolé, inspecteur Diallo.

Un rictus satisfait étira les lèvres de l'homme. Il se détourna aussitôt, reportant son attention sur les clichés de la scène du crime. Son index tapotait le papier glacé.

— Bon... Clara, cherchez dans les hôpitaux du coin. Vérifiez si quelqu'un est venu se faire soigner hier soir après un accident de vélo.

Il aspira une bouffée de fumée, qu'il recracha lentement, comme s'il goûtait chaque mot.

— Et pendant que vous y êtes, filez donc au *Manneken Pis*. Vous connaissez ? Un petit café du quartier. Belle réputation en ce moment. Allez-y, tendez l'oreille. Vous y apprendrez peut-être deux ou trois choses intéressantes sur nos deux voyous : Poinpont et Van Stell.

Clara hocha la tête, les traits tirés par la fatigue autant que par l’humiliation.

— Bien, inspecteur.

Sans un mot de plus, elle quitta le bureau. La porte claqua doucement derrière elle, laissant Diallo seul dans un nuage de fumée.

Il tira le sac plastique vers lui, en sortit le baladeur avec des gestes presque délicats. L’objet paraissait anodin, mais son silence trahissait un secret. Diallo pressa plusieurs touches, espérant en tirer une note, un souffle de voix. Rien. Il fronça les sourcils, porta l’appareil à hauteur de ses yeux.

Son index vint tapoter le coin de sa bouche, réflexe de ses réflexions profondes. Puis, brusquement, il claqua des doigts.

— Mon coupe-papier, vite !

Le vieux limier se pencha déjà, prêt à forcer l’enveloppe de plastique et à ouvrir les entrailles du petit appareil, convaincu qu’il recelait plus qu’un simple fichier musical.

Louis Diallo, la cigarette collée au coin des lèvres, s’acharnait avec son coupe-papier contre la coque du petit baladeur. Ses gestes avaient quelque chose de fébrile, presque rageur. Enfin, dans un petit déclik, l’écran s’alluma. Des caractères lumineux s’y affichèrent aussitôt.

— Tiens donc... fit-il en relevant les sourcils. *Chang*.

Un sourire de satisfaction passa sur son visage fatigué.

— Voilà qui est déjà une piste... un nom, ou plutôt un prénom. Certainement asiatique. Pas mal pour commencer.

Il extirpa du tiroir une paire d’oreillettes entortillées. Elles portaient encore les traces grasses des doigts qui les avaient manipulées. Diallo les considéra un instant avec dégoût, fronça le nez et les essuya vigoureusement avec un vieux mouchoir froissé. Puis il les enfonça dans ses oreilles, l’air résigné.

Une mélodie surgit aussitôt, claire et désuète. Mike Brant chantait à pleins poumons *Laisse-moi t’aimer*. Diallo grimaça, plissa les paupières, et sauta nerveusement à la plage suivante. Une autre voix s’éleva alors : Michel Sardou, grave et vibrante, entonnait *Je vais t’aimer*.

Le policier ôta aussitôt les oreillettes avec un juron, les jetant sur le bureau comme s’il venait de toucher un objet brûlant.

— Merde ! Grommela-t-il. C’est la chanson préférée de Jeanne...

Un nuage de fumée s’échappa de sa bouche alors qu’il rallumait presque machinalement une nouvelle cigarette. Il laissa un rire bref et moqueur s’échapper.

— En tout cas, cette Chang... c’est une femme, et une femme en mal d’amour, à en juger par ces rengaines.

Il leva les yeux vers le plafond, son sourire se fit carnassier.

— Mais qui peut encore écouter ces trucs des années 70... à part ma femme, évidemment ?

Puis il reprit son sérieux d'un coup, ses doigts tapotant nerveusement la table.
— Quoi qu'il en soit... il faut retrouver cette Chang.

Il écrasa rageusement sa cigarette dans le cendrier, ajoutant une nouvelle cendre à la pile de mégots consumés. Ses yeux revinrent aux photos macabres posées devant lui.

— Deux cadavres sur les bras, marmonna-t-il. Et le juge d'instruction qui ne va pas tarder à réclamer des comptes...

Le silence lourd du bureau retomba, rythmé par le tic-tac obstiné de l'horloge murale.

Chapitre X : Les pas incertains

Quartier d'Uccle – fin de matinée

Dans les rues d'Uccle baignées par une lumière pâle, Chang et Thomas marchaient côte à côte sur le trottoir. Leurs ombres s'allongeaient sur le bitume, mais leurs regards restaient fuyants.

Chang avait le visage marqué, fatigué par la veille et par ses propres angoisses. Ses yeux, sombres et inquiets, se levaient parfois pour chercher une réponse dans le silence de son compagnon. Puis ses épaules retombaient aussitôt, comme si tout courage l'abandonnait.

À ses côtés, Thomas gardait le menton légèrement baissé. Ses traits fermés et son regard absent trahissaient un embarras profond, une lutte intérieure qu'il n'avouait pas.

Chang se décida enfin à briser le silence. Sa voix était douce, mais tremblait légèrement.

— Thomas...

— Vous... vous êtes toujours obligé d'être aussi violent ? Demanda Chang d'une voix lasse, presque suppliante.

Thomas releva lentement les yeux vers le ciel gris, comme si les nuages pouvaient lui offrir une réponse. Ses traits se durcirent, mais ses mots, eux, portaient la marque d'une confession.
— J'ai encore en mémoire les images cruelles d'un autre temps, dit-il, la voix grave. Ces tueries de masse perpétrées par moi-même et mes frères d'armes, les croisés... On ne pouvait survivre ni avancer sans une foi inébranlable. Il fallait être violent, impitoyable, convaincu d'être le bras armé de Dieu pour délivrer les Lieux saints.

Il marqua une pause, un frisson passa sur son visage.

— Je suppose... que cette brutalité est restée gravée en moi.

Chang s'arrêta net, stupéfaite. Elle planta ses yeux noirs dans ceux de Thomas, incrédule.

— Merde... Vous êtes sérieux ? Vous croyez vraiment que c'est Dieu lui-même qui vous a ordonné d'exécuter cette barbarie, durant la croisade ?

Thomas se tourna vers elle, le dos droit, le regard fier. Sa voix résonna comme un serment.

— Oui. Et j'ai agi aussi au nom du christianisme, auquel j'ai prêté allégeance. Tu en ferais de même, si ton Dieu te le demandait.

Les mains de Chang s'agitèrent vivement, comme pour repousser cette idée.

— Alors là, j'en doute ! Ma religion ne cherche pas à tuer. Elle vise à atteindre l'illumination et à mettre fin à la souffrance. Pas à l'entretenir, encore moins à la glorifier.

Ses mots claquaient dans l'air.

Thomas se figea, puis inclina doucement la tête. Son regard perdit sa dureté.

— Excuse-moi, Chang, murmura-t-il avec sincérité. Je n'aurais pas dû te mépriser ainsi.

Ils reprisent leur marche en silence, leurs pas résonnant sur le trottoir humide. Leurs ombres s'allongeaient à mesure qu'ils approchaient d'une petite roulotte à hot-dogs, plantée sur le coin de la rue. Une odeur chaude et épicee flottait dans l'air, contraste rassurant avec le poids de leur échange.

Chang fouilla dans son sac, sortit son porte-monnaie. Ses gestes trahissaient une timidité maladroite, mais ses yeux, eux, cherchaient un apaisement.

— J'aimerais faire la paix, dit-elle doucement, en t'invitant à partager un hot-dog avec moi.

Un sourire gêné passa sur son visage. Elle secoua la tête, presque désespérée par ses propres paroles.

— Mais qu'est-ce que je raconte... Évidemment que tu connais ce genre de nourriture !

Thomas ouvrit grand les yeux, et un sourire fin étira ses lèvres.

— Cette nourriture ne m'est pas étrangère, dit-il avec une politesse désuète. Je n'en ai jamais goûté... mais elle me paraît familière. Comme ce monde qui m'entoure : étrange, déroutant, et pourtant... il ne m'est pas indifférent.

Chang le regarda, saisie, avant de hausser les épaules dans un petit rire nerveux.

— Alors allons fêter ça.

Devant la roulotte à hot-dogs

La fumée grasse des grillades flottait dans l'air, se mêlant aux effluves de moutarde et d'oignons caramélisés. Le vendeur, affairé derrière sa petite vitrine, tendit les pains fumants garnis de saucisses. Chang et Thomas, debout côte à côte, croquèrent dans leur repas.

Thomas mâchait avec application, ses traits d'abord perplexes, puis illuminés d'une satisfaction inattendue.

— Drôle de texture, avoua-t-il en déglutissant, mais bon en bouche. Quant à cette moutarde qui me pique le nez... j'ai connu pire durant la croisade !

Chang ouvrit de grands yeux, écarquillés par l'étrangeté de la comparaison.

— Je... je n'en doute pas, souffla-t-elle, mi-amusée, mi-gênée.

Thomas engloutit son repas avec un appétit vigoureux. Lorsqu'il eut terminé, il essuya sa bouche d'un geste assuré, son regard se posant sur Chang avec une intensité singulière.

— J'aimerais qu'à partir de maintenant, tu me tutoies, dit-il soudain. Cela rendra nos échanges plus conviviaux.

Un léger silence s'installa. Puis il reprit, plus doux :

— Tu es donc Chinoise... Raconte-moi ton pays. Car je ne le connais pas.

Chang, plus délicate, termina son hot-dog avec élégance. Elle prit ensuite une gorgée de sa boisson, puis releva ses cheveux en un chignon rapide. Le geste découvrit la nuque fine où brillait une tache de naissance en forme de goutte de sang.

— Donc, tu t'intéresses à mon pays maintenant ? Lança-t-elle avec une ironie légère.

Thomas baissa la tête, comme s'il s'excusait.

— Désolé... nous ne parlons que de moi depuis hier. Je ne voudrais pas manquer de respect à celle qui m'a offert sa confiance.

Mais son regard, lui, s'était arrêté ailleurs. Fixe, intense, il s'était accroché à cette marque sombre dessinée sur la peau claire de Chang.

— Tiens, souffla Thomas en plissant les yeux. Tu as une tache... une tache de sang, là, dans le cou.

Chang porta aussitôt la main à sa nuque. Son malaise se lisait dans ses yeux.

— Oui, murmura-t-elle. C'est de naissance. J'ai vu le jour en Chine, sur les rives du Yangtsé. Mes parents disaient que cette marque était unique, et qu'elle se transmettrait à mes descendants.

Elle haussa les épaules, le sourire amer.

— Mais je n'ai jamais vu ces descendants, évidemment. Peu après ma naissance, nous avons quitté la Chine pour la Belgique.

Un silence. Thomas, les yeux plissés, la contempla longuement avant de sourire, presque attendri.

— Je crois que tes parents avaient raison. Cela te rend... unique.

Chang détourna le regard, gênée. Elle se mordilla la lèvre, puis rabattit son col sur sa nuque pour cacher la marque.

— Pour faire court, reprit-elle d'un ton plus assuré, la Chine est immense. Le quatrième pays le plus vaste au monde. Quatorze frontières partagées, des montagnes vertigineuses, des déserts de sable, des forêts denses comme la nuit... C'est un pays de contrastes, splendide et rude.

Thomas écoutait, son regard toujours fixé sur elle.

— Il doit y avoir foule, là-bas...

Un sourire complice éclaira le visage de Chang.

— Tu n'as pas idée ! Mais comme je l'ai déjà dit, je n'ai aucune envie d'y retourner. Peut-être un jour, en vacances... Mais la Belgique est mon pays d'adoption. C'est ici que je veux construire ma vie. Quoi qu'en disent mes parents.

Ses mots sonnaient avec force, presque comme une déclaration d'indépendance.

Mais Thomas fronça brusquement les sourcils. Ses yeux s'étaient détournés : deux femmes musulmanes passaient devant eux, chacune poussant une poussette où somnolait un enfant.

Un éclat dur traversa son regard. Sa voix claqua, imprégnée d'un lointain fanatisme.

— Nous avons été envahis par les musulmans !

Chang sursauta, puis se redressa, son visage soudain grave. Elle fit un pas en avant, s'interposant entre Thomas et les passantes, comme pour lui barrer la vue et couper court à son élan.

— Thomas, ça suffit ! Lança-t-elle d'une voix ferme.

Chang leva la main, son regard flamboyant d'indignation.

— Pas question que tu leur fasses du mal ! Lança-t-elle. Les temps ont changé, preux chevalier croisé... si tant est que tu sois vraiment ce que tu dis. Aujourd'hui, c'est le multiculturalisme qui prévaut. On vit ensemble, en harmonie, dans ce pays. Je suis chinoise, Thomas ! Tu sembles l'oublier.

Sa voix se brisa soudain. Elle se prit la tête entre les mains, les yeux perdus.

— Mais qu'est-ce que je raconte... Je deviens folle, ou quoi ?

Thomas fit un pas vers elle, ses mains levées en signe d'apaisement.

— Je suis désolé, Chang. Désolé de t'imposer de croire à mon histoire. Mais je t'assure... c'est la vérité. Et je ne comptais pas attaquer ces deux femmes.

Chang le fixa, ses sourcils froncés, son regard dur comme une lame.

— Thomas, réveille-toi ! Le royaume de Jérusalem n'existe plus ! Aujourd'hui, les Juifs ont leur État, Israël. Ils ont une armée, des chars, des avions, des soldats surentraînés. Que pourrais-tu faire contre eux ?

Thomas serra ses poings, ses traits se durcirent.

— Si je suis revenu dans le monde des vivants... c'est pour me battre en Son nom. Pour Dieu.

Chang tendit l'index vers lui, sa voix vibrante d'un mélange de colère et d'effroi.

— Et tu es sûr de ce que tu avances ?

Le chevalier leva lentement le visage vers le ciel gris, comme pour y chercher une réponse invisible.

— Sinon, pourquoi serais-je ici ? Souffla-t-il.

Le silence pesa lourd, coupé seulement par le bruit lointain d'une voiture qui passait. Chang recula d'un pas, les lèvres tremblantes, partagées entre la peur et un inexplicable attachement.

Chapitre XI : Le corbeau blessé

Commissariat de la police locale

Sous la lumière crue des néons, Rudy Malfroid patientait devant le guichet. Son visage tuméfié, gonflé de bleus et zébré de coupures, témoignait d'une correction brutale. Ses yeux injectés de sang fixaient la vitre avec une impatience fébrile.

Enfin, un policier en uniforme, le pas traînant, se présenta nonchalamment derrière la vitre. Son badge pendait de travers, sa chemise déboutonnée au col trahissait la chaleur de l'endroit.

— Bonjour, c'est pourquoi ? Demanda le policier, la voix traînante.

— Je viens porter plainte ! Lança Rudy, les mâchoires serrées.

— D'accord... laissez-moi au moins m'installer, vous voulez bien ? Répondit l'agent en ajustant son fauteuil derrière le guichet.

Rudy se rapprocha brusquement de la vitre et abattit ses poings sur le présentoir, le plexiglas vibrant sous l'impact. Ses yeux enragés fixaient l'agent, comme s'il cherchait à l'entraîner dans sa colère.

Le policier, surpris, fronça aussitôt les sourcils. Son ton se fit plus sec.

— Calmez-vous, monsieur !

Rudy, haletant, porta la main à son visage tuméfié, désigna ses ecchymoses comme une preuve irréfutable.

— Bordel ! Je viens de me faire casser la gueule par le mec d'une de mes voisines ! Elle s'appelle Chang... une vraie connasse d'Asiatique !

Un silence glacé. Le policier s'avança vers le carreau, son regard soudain sérieux.

— Monsieur, si vous ne restez pas correct, votre plainte s'arrêtera ici. Pas d'invectives, pas de racisme. Vous m'avez compris ?

Ces mots frappèrent Rudy de plein fouet. Interloqué, il recula d'un pas, puis baissa les yeux, mâchoires serrées.

— Ok... ok. Mais je veux qu'elle paye mes soins médicaux ! Et que son type, là... celui habillé comme un militaire, soit arrêté pour coups et blessures.

Le policier soupira longuement, s'adossa dans son fauteuil et fit pivoter son écran d'ordinateur. Ses doigts se posèrent sur le clavier avec lenteur.

— C'est un préjudice grave, en effet, concéda-t-il. Bon. Maintenant, je vous écoute.

Racontez-moi ce qui s'est passé. Je tape votre déposition. On commence par votre nom et prénom, je vous en prie.

Rudy redressa la tête. Ses poings se crispèrent, ses épaules se haussèrent comme s'il voulait paraître plus imposant qu'il ne l'était. Ses yeux flamboyaient d'un mélange de rancune et d'orgueil blessé.

— Rudy Malfroid, déclara-t-il d'une voix sèche.

Rudy prit une inspiration qui sentait la colère et l'alcool, cherchant ses mots comme on tâtonne une blessure.

— Je m'appelle Rudy Malfroid, se répéta-t-il d'une voix râpeuse. Je rentrais tranquillement chez moi ce matin quand... quand cet asiatique, non, cet « asiatique », avec son mec, m'a pris en tenaille et, je vous jure que...

Sa phrase se brisa, empêtrée dans la honte et l'agressivité. Le policier, derrière la vitre, leva les yeux et souffla, las. Il aimait que les choses aient un début, un milieu et une fin, surtout quand elles passaient par son clavier.

— D'abord, votre adresse, s'il vous plaît, dit-il, le ton administratif coupant court à la plainte comme on pose un pansement sur une plaie ouverte.

Rudy balbutia quelques chiffres, chercha une rue dans sa mémoire trouée et finit par donner ce qui, à ses yeux, devait servir de preuve qu'il existait encore dans ce monde de mots et de formulaires. Le guichet reprit sa respiration mécanique : la déposition prend forme, les noms s'égrainent, les blessures se transforment en lignes droites sur l'écran. Rudy parlait avec la verve de celui qui veut exister par la plainte; le policier notait avec la froideur de celui qui sait que la vérité est sous le fatras des récits.

Appartement de Chang

La soirée encore fraîche filtrait par la fenêtre tandis que, dans le petit appartement, la radio murmurait une chanson contemporaine. Chang et Thomas étaient assis l'un en face de l'autre, deux silhouettes que séparait une tasse de thé fumante et mille années de mystère. Chang, la voix basse, débarrassée d'artifice, osa d'abord :

— Thomas, je voulais te dire que... même si tout cela semble fou, je commence à croire, peu à peu, à ton histoire. Tu as l'air sincère.

Thomas fit tourner sa cuillère dans la céramique comme on cherche un sens dans le fond d'une tasse. Une gratitude tranquille passa sur son visage ; il répondit avec la gravité d'un homme qui porte un poids ancien.

— Merci, Chang. Je te jure que c'est la vérité. J'ai le sentiment que Dieu m'a renvoyé ici pour accomplir quelque chose, pour tenir une responsabilité dont je ne comprends pas encore tout l'étendue.

Elle haussa les épaules, inquiète et pragmatique :

— Que ferais-tu, seul, contre un peuple armé jusqu'aux dents ? Demanda-t-elle. Comment affronte-t-on des siècles d'armement, de machines et de logique moderne quand on a connu l'épée et la foi ?

Thomas baissa les yeux. Sa voix se fit plus dure, traversée d'images qui l'avaient hanté.
— J'ai la foi, dit-il, et j'espère qu'elle me permettra de me racheter. J'ai cru, là-bas, que la force et la justice tenaient dans le fer et le cri. Mais au purgatoire... là où j'ai erré, j'ai appris autrement.

Il prit une pause, prit appui sur la douleur comme on prend appui sur une vérité qui fait trembler. Ses doigts se serrèrent, comme pour retenir un souvenir trop vif.
— Au seuil du purgatoire, souffla-t-il, mon âme était comprimée par une douleur sans nom. J'y errais, non pas en victime, mais en bourreau qui voyait les visages des innocents et devait, encore et toujours, les délivrer de leur malheur, absorber leurs peines jusqu'à ne plus sentir que la brûlure.

Chang écoutait, les yeux brillants, partagée entre l'effroi et une compassion qui la dépassait. Sa main trembla légèrement sur la tasse. La pièce contenait, pour un instant, l'étroite frontière entre l'humain et le divin, et l'on aurait dit que, dehors, la pluie retenait son souffle.

Thomas se tut un instant, comme s'il cherchait ses mots dans une langue trop pauvre pour traduire l'indicible. Son visage se creusa, ses traits se tendirent, et sa voix, lorsqu'elle s'éleva, portait la gravité d'un jugement.

— Meurtrie par le mal qu'on leur avait infligé, dit-il, injustement, par la main de l'homme ou celle plus implacable encore de la maladie, l'âme tremblait à la frontière. Et mon acte était de la libérer de ce supplice... de cette souffrance.

Chang, saisie par la solennité de ses paroles, leva lentement ses mains ouvertes vers lui, comme pour l'arrêter ou l'implorer.

— Ton acte ? Répéta-t-elle, d'une voix tremblante.

Thomas ferma les yeux et porta violemment ses mains à sa tête, comme si le souvenir de ces instants déchirait encore ses tempes.

— Comme tous les condamnés à travers les siècles, murmura-t-il, j'étais voué à extraire et à porter le mal des âmes innocentes. Hommes, femmes, enfants... sans distinction d'âge ni d'origine. J'absorbais leurs tourments pour qu'ils puissent enfin s'élever vers la lumière, rejoindre le royaume éternel.

Les mots tombèrent entre eux, lourds, impitoyables. Chang fronça les sourcils, se pencha vers lui, avide de comprendre, mais le regard chargé d'angoisse.

— Mais comment... comment peux-tu extraire le mal de ces âmes ?

Thomas rouvrit les yeux. Sa voix s'étrangla, rauque et basse.

— En absorbant leurs malheurs à l'instant même où ils rendent leur dernier souffle. Je prends sur moi le poids de leurs souffrances, comme un fardeau qui m'arrache la chair et consume mon esprit. Ainsi, je les délivre de leur vie terrestre.

Le silence dura une seconde, épaisse comme du plomb. Chang cligna des yeux, acquiesçant lentement, ses pensées prisonnières d'un vertige.

— Et toi... que ressens-tu, lors de ce passage ?

Thomas la fixa, les traits ravagés. Sa voix s'éleva avec une intensité presque insoutenable.

— Je ressens tout, Chang. Absolument tout. Leurs souffrances effroyables me traversent, du

premier gémissement jusqu'au dernier souffle. C'est une douleur abominable, infinie, qui lacère mon âme sans jamais faiblir. Un supplice continu, comme si je brûlais pour eux à chaque fois.

Chang baissa la tête, troublée, ses lèvres tremblant légèrement.

— Ce que tu décris... murmura-t-elle, c'est moins une mission qu'une pénitence.

Thomas se redressa lentement. Ses sourcils se haussèrent, et son visage, meurtri, se tourna vers le plafond comme s'il cherchait un signe dans l'invisible. Ses lèvres s'entrouvrirent, mais ce fut son regard, levé vers le ciel, qui parla d'abord : une supplique silencieuse, un cri muet adressé à un Dieu qui ne répondait pas.

Thomas, toujours tourné vers le ciel invisible, laissa éclater sa voix, rugueuse de douleur et de colère contenue.

— Mais pourquoi ? Pourquoi Dieu m'infligerait-il une telle contrition ? Je n'ai fait que répondre à Ses vœux, que marcher au côté de mes compagnons d'armes pour défendre le christianisme contre toutes les autres autorités religieuses. J'ai combattu pour Lui, au prix de mon sang !

Chang releva lentement la tête. Son regard s'était durci, une intensité nouvelle y brûlait.

— C'est peut-être justement cela, le problème, dit-elle d'une voix claire, presque tranchante.

Un silence s'abattit, aussi lourd qu'une enclume. Le poing de Thomas s'abattit soudainement sur la table dans un claquement sec.

— Que dis-tu ! Gronda-t-il, les yeux flamboyants.

Chang se leva aussitôt, mais son geste ne fut pas brutal. Elle agita doucement les mains, comme pour apaiser une bête blessée. Sa voix reprit une douceur calculée.

— D'accord... calme-toi, Thomas. Il vaut mieux ne pas en parler davantage, pas ce soir. Certaines plaies doivent rester couvertes, au moins le temps de cicatriser.

Thomas porta ses mains contre ses tempes, les pressant avec désespoir, comme pour empêcher ses souvenirs de jaillir à nouveau. Ses yeux rougis semblaient se perdre dans le vide.

Chang détourna alors le regard, cherchant à rompre la tension. Son sourire apparut comme un rayon fragile au milieu des ombres.

— Tu n'aurais pas un petit creux ? Lança-t-elle, la voix volontairement légère.

Thomas releva lentement les yeux vers elle. Le contraste de ce simple mot, « faim », après tant de douleurs évoquées, eut l'effet d'un apaisement. Il inspira profondément, acceptant l'offre comme on accepte une main tendue dans la tempête.

Chapitre XII : La baraque à frites

La soirée s'était bien installée, tiède et humide, lorsque Chang et Thomas prirent place dans une petite baraque à frites illuminée de néons tremblotants. L'odeur de graisse chaude, de pommes de terre dorées et de sauces sucrées emplissait l'air, rassurante et triviale. Assis côte à côte à une table métallique, ils dégustaient avec gourmandise leurs cornets fumants.

Thomas mâchait avec un calme presque enfantin, comme si ces simples frites étaient une découverte aussi mystérieuse que le monde nouveau qui l'entourait.

La porte s'ouvrit brusquement, grinçant sur ses gonds, et trois hommes d'origines diverses entrèrent, leurs voix portées par une insolence tapageuse. L'un d'eux, grand et maigre, promena un regard critique sur tout l'établissement, puis le planta sur Chang. Ses yeux brillèrent d'un mépris ricanant. Il se retourna vers ses deux compagnons et, d'un geste de la main, les invita à partager sa moquerie. Tous trois éclatèrent de rire, leurs éclats rauques résonnant dans le petit espace saturé d'odeurs de friture.

Thomas releva calmement la tête. Ses yeux se posèrent sur les trois hommes, puis sur Chang. Son expression resta paisible, comme si rien n'avait le pouvoir de troubler l'instant présent.
— Les hommes sont tous ainsi quand ils s'apprêtent à manger, dit-il en reprenant une bouchée. Ils rient pour oublier leur faim.

Chang, cependant, avait déjà senti la brûlure de leurs regards. Elle baissa aussitôt la tête, dissimulant son visage derrière son cornet. Ses doigts tremblaient légèrement.
— Ne fais pas attention, Thomas, murmura-t-elle. Ces types... ils n'ont pas toutes leurs frites dans leurs sachets.

Un sourire timide, presque forcé, effleura ses lèvres, mais ses yeux restaient voilés par la crainte.

— Hein ? Fit Thomas, fronçant les sourcils. Que veux-tu dire par là ?

Chang poussa un soupir et força un sourire fragile.

— Rien de plus que ceci : ils n'ont pas toutes leurs idées en place. Ils croient devoir montrer leur virilité en se faisant remarquer. Ignore-les, ce ne sont que des coqs de basse-cour.
Puis, changeant brusquement de sujet, elle leva son cornet de frites.
— Alors ? Tu aimes les frites belges ?

Mais les trois hommes n'en restèrent pas là. À voix haute, moqueuse, ils entonnèrent une imitation grossière et méprisante de chants asiatiques, tournant la tête vers Chang à chaque note, leurs ricanements empuantissant l'air saturé de graisse.

Thomas, interpellé, posa son cornet de frites sur la table. Son regard se fit sombre.

— Je me souviens, dit-il d'une voix basse, que de mon temps, les hommes qui criaient sans cesse leur joie n'étaient en général que des excités sans valeur... de la paille dans le vent.

Chang releva brusquement la tête, saisie.

— Qu'est-ce que tu veux dire, Thomas ?

Mais il n'écoutait déjà plus. Ses traits se déformèrent comme traversés par une colère ancestrale. Dans un mouvement brusque, il se leva, sa chaise entre les mains, et s'élança vers les trois provocateurs.

Le premier coup éclata dans la baraque comme un coup de tonnerre. La chaise s'abattit sur la table des hommes, renversant verres et barquettes de frites, puis Thomas frappa, encore et encore, ses gestes nourris d'une rage ancienne, d'une brutalité que mille ans de guerre n'avaient pas éteinte. Les hommes, surpris, tentaient de se protéger, reculant sous ses assauts.

— NON, Thomas ! Arrête ! Cria Chang en se précipitant vers lui, la voix brisée par la panique.

Mais Thomas ne l'entendait pas. Dans une frénésie incontrôlable, il faisait voler les chaises, fracassait les tables, cognait sans relâche jusqu'à ce que les trois hommes, terrorisés, finissent par détaler hors de la friterie, les bras au-dessus de la tête.

Le silence retomba, lourd et désastreux. Les néons clignotaient au-dessus des tables renversées, le sol était jonché de papiers gras et de frites écrasées. Thomas, haletant, tenait toujours la chaise en main, le regard fou, comme un guerrier qui refuse de quitter le champ de bataille.

— Quoi ? C'est déjà fini ? Lança-t-il d'une voix rauque. Bande d'abrutis !

Chang, les yeux pleins de larmes, le saisit brusquement par le bras, le secouant avec désespoir.

— Décidément, Thomas, tu n'apprends rien de tes erreurs ! Tu ne fais que répéter ce qui t'a condamné autrefois !

Thomas, le souffle court, se tourna vers elle. La chaise brandie comme une arme, son regard se durcit.

— Je ne resterai pas comme toi à baisser la tête et à me cacher, lança-t-il d'un ton implacable. Je refuse la soumission, Chang. Jamais je ne vivrai dans la peur.

Un silence s'installa, terrible, comme si les murs eux-mêmes retenaient leur souffle.

Chang recula d'un pas, ses mains levées comme pour repousser la violence invisible qui émanait encore de Thomas. Son visage était crispé par la peur et la colère mêlées.

— Je ne suis pas une bête, moi ! Lança-t-elle d'une voix tremblante, mais ferme.

Thomas dressa son index devant elle, le geste brusque et accusateur.

— Non, tu n'es pas une bête, Chang. Mais prends garde : à force de baisser l'échine, tu resteras l'opprimée de tous.

Les mots claquèrent comme un verdict. Chang, ébranlée, sentit les larmes monter malgré elle. Ses yeux se brouillèrent, sa gorge se serra, et d'un geste sec, elle lâcha le bras de Thomas. Puis, sans un mot de plus, elle tourna les talons et quitta précipitamment la friterie.

Thomas resta seul au milieu du désastre, la chaise encore dans ses mains, son souffle haletant. Autour de lui, les clients choqués murmuraient, certains déjà sortis pour éviter tout scandale. Mais lui ne vit rien de cela : son regard demeura fixé sur la porte que Chang avait franchie, comme s'il réalisait trop tard l'ampleur de ce qu'il venait de briser.

Chapitre XIII : La place Royale

Le matin suivant, la lumière pâle d'un soleil hésitant baignait la place Royale de Bruxelles. Les pavés humides reflétaient l'architecture imposante, donnant à l'endroit une majesté solennelle.

Chang et Thomas marchaient côté à côté, mais une distance les séparait, un espace froid où s'accumulait le non-dit. Tous deux faisaient la moue, prisonniers de leur orgueil blessé et de leur colère encore sourde.

Soudain, Thomas ralentit. Il se tourna vers Chang, posa sa main droite sur son cœur, et baissa légèrement la tête en signe d'humilité.

— Je suis désolé de m'être emporté hier soir, dit-il d'une voix adoucie. Je n'ai jamais voulu te blesser par mes paroles.

Chang continua de marcher quelques secondes, comme si elle hésitait à répondre. Puis, elle s'arrêta, leva les yeux vers lui.

— Je pense que tu as raison, admit-elle à contre-cœur. Mais c'est ta manière, Thomas, qui ne me plaît pas. Tu crois toujours qu'il faut frapper avant de parler.

Thomas soutint son regard, son expression grave et convaincue.

— Tu devras, tôt ou tard, leur faire face. Sinon, ils te briseront encore et encore.

Chang détourna les yeux, mais il vit la fêlure dans sa détermination. Elle inspira, puis osa lui répondre avec une timidité mêlée de fierté.

— Facile à dire pour toi... Tu as un physique avantageux, une carrure qui impose. Et en plus, tu es un chevalier croisé, formé au combat depuis ton enfance. Moi... moi je n'ai rien de tout ça.

Thomas s'approcha légèrement, son regard perçant mais pas menaçant, presque protecteur.

— Alors laisse-moi t'enseigner, proposa-t-il avec insistance. Je peux t'apprendre quelques techniques, de quoi te défendre, au moins assez pour qu'aucun lâche n'ose plus lever la main sur toi.

Chang fronça les sourcils, ses mains se levèrent vers le ciel comme pour conjurer une évidence qu'elle refusait d'accepter.

— Thomas...

Sa voix s'interrompit, hésitante, suspendue entre le refus et le désir de croire qu'un apprentissage pourrait changer sa vie.

Chang secoua la tête, le visage tendu. Sa voix vibrait d'un mélange de colère et de lassitude.

— Tu n'as décidément rien compris à mon état d'âme, Thomas. Je viens de te dire que ce n'est pas ton idée qui me dérange, mais ta manière ! Alors non... merci pour ton attention chevaleresque, mais je n'en veux pas.

Thomas grimaça, comme touché dans son orgueil, puis son expression se détendit. Il esquissa un sourire complice, presque taquin.

— D'accord, Chang ! Comme tu veux. Mais sache-le : si un jour tu en as besoin, je serai là. Et... Il la scruta un instant, son sourire se fit plus large — tu n'es pas mal foutue toi non plus !

Chang, interloquée, le regarda d'un air à la fois saisi et outré.

— Merci pour ta délicatesse, répondit-elle en grimaçant. Ça vaut ce que ça vaut, évidemment...

Elle tenta de détourner le regard, mais Thomas s'approcha. Sans brutalité, il se serra contre elle, posant ses bras autour de ses épaules. Il n'y avait ni conquête ni domination dans ce geste, mais une tendresse sincère, presque maladroite. Chang, surprise, sentit son cœur s'ouvrir malgré elle. Sous l'émotion, elle céda, se blottissant contre lui. Ensemble, ils reprirent leur marche à travers la place, leurs pas résonnant sur les pavés.

Puis, soudain, Thomas s'arrêta net. Son visage se contracta, traversé d'une émotion indescriptible. Ses yeux s'embuèrent, et deux larmes roulèrent sur ses joues sans qu'il cherche à les contenir.

— Incroyable... murmura-t-il d'une voix étranglée.

Chang, étonnée, fit un pas en arrière. Mais Thomas, comme saisi par une force supérieure, s'écarta d'elle, chancela et s'écroula à genoux face à la statue équestre de Godefroy de Bouillon. Ses mains jointes tremblaient d'intensité. Il se signa avec une lenteur solennelle, chaque geste marqué d'une conviction séculaire.

— Pour Dieu ! Souffla-t-il avec ferveur.

Chang, restée debout, observa la scène. Son visage s'éclaira d'une lueur discrète de satisfaction.

— Voilà pourquoi je voulais venir ici avec toi, dit-elle doucement. Je tenais absolument à ce que tu le voies de tes propres yeux.

Thomas leva vers elle un regard chargé de reconnaissance.

— Merci, Chang ! Je me réjouis que mon commandant ait trouvé la mort ici.

Mais Chang écarquilla les yeux, secouant la tête avec vigueur.

— Non, Thomas... tu te trompes. Malheureusement, ce n'est pas ainsi que l'histoire s'est achevée. Viens, regarde plutôt la plaque commémorative : tu sauras enfin ce qui s'est réellement passé.

Intrigué, Thomas se releva. Il marcha d'un pas lent vers la plaque de bronze fixée sur le socle. Il la parcourut du regard, ses lèvres bougeant en silence au fil des mots. Puis, brusquement, son visage s'illumina. Un rire éclata de sa gorge, franc, vibrant, presque joyeux, résonna.

Le chevalier fixa de nouveau la statue, ses yeux brillant d'une étrange exaltation, comme s'il retrouvait dans ce bronze figé une part de son passé glorieux.

Chang, saisie, le fixa avec inquiétude. Son rire, éclatant et déplacé, résonnait sous le ciel gris de Bruxelles comme un écho venu d'un autre temps.

— Pourquoi ris-tu ainsi, Thomas ? Demanda-t-elle, la voix tremblante, presque irritée.

Thomas fit deux pas en arrière, ses yeux brillants de fierté.

— Parce que... avec mes compagnons croisés, nous avons réussi à libérer Jérusalem ! Nous

avons arraché la cité sainte de l'oppression musulmane et Godefroy a pu y être inhumé dans l'église du Saint-Sépulcre. Le christianisme avait vaincu, Chang ! C'était la victoire de Dieu !

Un silence pesant s'installa. Chang, immobile, détourna légèrement le regard. Sa voix, lorsqu'elle reprit, se fit plus douce, mais également tranchante comme une lame.

— Thomas... je voulais simplement te dire que, depuis la tienne, sept autres croisades ont suivi.

Les mots frappèrent Thomas comme une tempête. Sa bouche resta entrouverte, ses yeux s'écarquillèrent. Il se tourna vers Chang, l'air hébété.

— Quoi ? Sept autres ?... Mais... j'ai l'impression de connaître ce monde, et pourtant il m'échappe. Comme si je n'étais plus qu'un étranger au milieu d'une histoire qui a continué sans moi.

Chang s'avança, ses mains fines levées, et se mit à compter lentement sur ses doigts, presque comme une maîtresse d'école face à un élève récalcitrant.

— Oui. Avec la tienne, cela fait huit croisades en tout. Huit, Thomas ! Et tu n'es pas revenu pour les vivre.

Le chevalier chancela. Ses yeux se perdirent dans le vide, comme s'il cherchait une réponse dans le ciel plombé.

— Alors... Dieu m'envoie à nouveau délivrer Jérusalem, murmura-t-il, la voix basse mais fervente. Oui, c'est cela ! Reprendre la Terre sainte, encore une fois !

— Non ! Protesta Chang vivement.

Elle s'approcha d'un pas brusque, ses doigts attrapèrent la main calleuse de Thomas. Elle la serra, puis l'attira vers elle avec une force surprenante. Ensemble, ils commencèrent à marcher à travers la place. Ses pas étaient rapides, comme si elle voulait fuir ses paroles, ses illusions.

— Thomas, écoute-moi bien, dit-elle d'une voix ferme, presque implorante. Aujourd'hui, Jérusalem est en paix. Tu comprends ? La guerre dont tu parles appartient à un autre âge. Tu ne peux pas y retourner, pas recommencer.

Elle secoua la tête énergiquement, ses cheveux sombres volant autour de son visage.

— Ne pense plus à cela ! Tu vas te détruire si tu restes prisonnier de cette idée. Promenons-nous. Regarde autour de toi, profite de cette ville, de ce moment. Ça nous changera les idées.

Thomas, encore troublé, garda le silence. Ses yeux se posèrent sur Chang. Il grimaça, partagé entre sa foi brûlante et la réalité que cette femme courageuse voulait lui imposer. Dans son regard, il y avait une lutte silencieuse : entre le soldat du passé et l'homme qu'il devait devenir.

Chapitre XIV : Entre frites et palais

Thomas lança un regard malicieux à Chang, tentant de dissiper le poids des révélations qui pesaient encore dans l'air.

— Tu vas encore me faire manger des frites, n'est-ce pas ?

Chang esquissa un sourire complice.

— Qui sait ! Répondit-elle d'une voix enjouée. Mais avant, je voulais te dire... Nous avons une monarchie, ici en Belgique. Et le Palais Royal se trouve à deux pas d'ici.

Thomas se redressa d'un coup, comme frappé d'étonnement. Ses yeux parcoururent les façades imposantes, les places pavées, les statues, comme s'il cherchait un repère dans ce monde trop moderne.

— Incroyable ! Souffla-t-il. Tant d'évolution... et tout cela depuis ma mort.

Chang, amusée par son émerveillement, secoua doucement la tête.

— Et encore, tu n'as rien vu ! Reprit-elle. Je ne te parle même pas des athlètes, des sportifs, des chanteurs, des acteurs, des producteurs, des sculpteurs, des dessinateurs... Bref, de tous ces artistes qui font vibrer le pays et le représentent aux yeux du monde.

Thomas la fixa un instant, abasourdi, avant de laisser échapper un rire nerveux.

— Je vais me contenter des frites, finalement. Sinon, il me faudrait bien plus qu'une journée pour comprendre ce monde !

Chang sourit, rassurée de le voir retrouver un peu de légèreté. Ils reprirent leur marche côte à côte, perdus dans le flux de la ville, entre passé et présent, entre mémoire et découverte.

Chapitre XV : Le fumeur de vérité

Au commissariat de la police judiciaire fédérale, l'air sentait le tabac froid et la poussière des vieux dossiers. L'inspecteur Louis Diallo, costume froissé, tenait entre ses doigts jaunis une cigarette qui pendait mollement au coin de sa bouche. Ses yeux fatigués parcouraient pour la énième fois les feuillets d'un dossier qui refusait obstinément de livrer ses secrets.

Il attrapa le combiné noir de son téléphone et appuya sur une touche. Après un silence impatient, une voix familière répondit.

— Clara, c'est Diallo. Oui, l'inspecteur Diallo.

Son ton était ferme, mais derrière ses mots vibrait une lassitude profonde.

— J'aimerais savoir si vous avez enquêté dans les hôpitaux du coin, et au café... le *Manneken Pis*, comme je vous l'avais recommandé hier.

Il tira une bouffée de cigarette, l'inspiration longue, le rejet de fumée brutal.

— Comment ça, personne ne les a vus là-bas ? Et rien dans les hôpitaux non plus ?

Son regard se perdit un instant dans le vide, puis il écrasa nerveusement sa cigarette dans le cendrier déjà saturé.

— Décidément, on patauge...

Un silence, puis sa voix reprit, grave.

— À part ce fichu prénom, Chang, qui s'affichait sur l'écran du baladeur, et le fait qu'elle est certainement d'origine asiatique, on n'a rien. Rien à se mettre sous la dent.

Il marqua une pause, plus longue cette fois, comme s'il espérait une révélation soudaine de l'autre côté du fil.

— Et les tests ADN ? Ils ont donné quelque chose ?

Un soupir lourd, presque résigné, s'échappa de ses lèvres.

— Bien sûr que non... Cela m'aurait étonné.

Il se renversa dans son fauteuil, les épaules affaissées sous le poids de l'enquête. Dans ses yeux brillait une détermination usée, celle d'un homme qui refusait pourtant de lâcher prise, même quand tout semblait perdu.

Un silence pesant vibra dans le combiné. Diallo écrasa une nouvelle fois sa cigarette, et reprit d'une voix sèche :

— Clara ! Je dois absolument trouver des éléments d'enquête si je veux présenter un semblant de dossier au juge d'instruction. Le temps presse, vous m'entendez ?

Un raclement de gorge, puis la voix de Clara hésita :

— Inspecteur... il y a bien quelque chose. Un type est venu déposer une plainte au bureau de la police locale. Contre une certaine demoiselle Chang.

Diallo se redressa brusquement, les sourcils froncés. Sa voix tonna à travers le téléphone.

— Et c'est maintenant que vous me le dites ? Bon sang, Clara ! Je veux cette déposition immédiatement. Vous me l'apportez dans l'heure. Pas demain, pas plus tard. Maintenant !

Sans attendre la réponse, il claqua sèchement le combiné sur son support. Un bruit sec résonna dans le bureau, suivi d'un silence lourd. Ses paupières se plissèrent, ses lèvres pincées serrèrent le filtre de sa cigarette. Il aspira profondément, puis expira une longue volute de fumée qui s'éleva en spirales paresseuses vers le plafond.

— Enfin... murmura-t-il. Enfin, un fil à tirer.

Son regard se fit plus dur.

— Si c'est bien elle, alors l'autre ne doit pas être loin. Et lui, je le sais, est un criminel. Deux morts sauvagement exécutés. Je ne laisserai pas passer ça.

Il se leva brusquement, attrapa son manteau sur le dossier de sa chaise et le passa d'un geste nerveux. Ses mains parcoururent aussitôt son corps à la recherche rassurante du métal froid de son arme de service. Il la sortit de la poche intérieure, la contempla un instant, puis la glissa à nouveau contre lui. Un soupir de soulagement échappa à ses lèvres.

En jetant un œil à sa montre, il se figea, l'air contrarié.

— Dix-sept heures trente... Merde ! C'est ma femme qui ne va pas être contente. Le comité de quartier, j'avais promis...

Un sourire ironique tordit sa bouche. Entre une enquête brûlante et les convenances domestiques, Diallo savait déjà ce qu'il choisirait.

Chapitre XVI : Passager de la nuit

Le bar-café *Le Rétro* vibrait sous les éclats colorés des spots lumineux et la voix grave de Pierre Rapsat résonnait à travers les enceintes : *Passager de la nuit*. L'air sentait le houblon, la fumée et le cuir vieilli des banquettes. Une atmosphère chaleureuse, presque hors du temps, enveloppait les clients venus noyer leurs pensées dans la bière belge.

Chang poussa doucement la porte et entraîna Thomas à l'intérieur. Il leva les yeux vers les lumières mouvantes, surpris par ce lieu si différent de tout ce qu'il connaissait. Ils s'installèrent à une table proche de la petite piste de danse, où un couple se balançait maladroitement en suivant le rythme de la musique.

Un barman aux avant-bras tatoués s'approcha, torchon jeté sur l'épaule. Chang prit les devants, le sourire vif.

— Deux grandes bières, s'il vous plaît.

Le serveur hocha la tête et s'éloigna aussitôt. Chang se tourna vers Thomas, ses yeux sombres brillants d'un éclat complice.

— Pas de discussions ce soir, insista-t-elle en posant sa main sur la sienne. On boit de la bière belge et on écoute tranquillement de la musique belge. C'est tout.

Thomas esquissa un sourire hésitant. Il la dévora du regard, encore surpris par la force tranquille qu'elle dégageait. Pour lui, chaque lieu de cette ville moderne était une découverte, chaque instant passé avec elle un cadeau qu'il n'avait jamais osé espérer.

La musique enveloppait leurs pensées, et dans le tumulte de la nuit bruxelloise, ils n'étaient plus que deux passagers, l'un portant son passé comme une armure, l'autre tentant de l'ouvrir à un présent fragile.

Thomas, grisé par l'ambiance et l'éclat des lumières, se pencha vers Chang. Il effleura son épaule de la sienne et, d'un sourire espiègle, lança :

— À vos ordres, gente dame !

Elle éclata de rire, rougie par l'alcool déjà bien présent dans ses veines. Le barman déposa les deux chopes devant eux et s'éclipsa, laissant le couple à leur complicité. Autour, le brouhaha montait : conversations animées, verres qui s'entrechoquaient, éclats de voix qui se mêlaient aux refrains des chansons.

Les heures passèrent sans qu'ils s'en rendent compte. Devant eux, une file de verres vides attestait de leur ivresse grandissante. Chang, les joues embrasées, se leva soudain quand résonna la voix rauque d'Arno, *Les filles du bord de mer*. La chanson semblait l'avoir happée toute entière. Elle tira Thomas par la main.

— Viens !

Sur la piste de danse

Ils s'élancèrent au centre, parmi d'autres couples qui se dandinaient maladroitement. La piste, minuscule, devint vite saturée. Les corps se frôlaient, se heurtaient parfois, provoquant des éclats de rires, des murmures agacés, et bientôt quelques invectives en plusieurs langues.

Thomas et Chang, face à face, se fixaient comme si le reste du monde n'existant pas. Leurs regards brûlaient d'un désir naissant, d'une tendresse fragile encore hésitante. Mais une bousculade plus brusque que les autres fit chavirer cet équilibre. Chang trébucha légèrement.

— Je t'en prie, Thomas... Non ! Balbutia-t-elle, les yeux soudain emplis d'angoisse.

Le visage de Thomas s'assombrit, comme si une ombre ancienne venait de ressurgir. Une rage brutale, presque incontrôlable, l'envahit. Il repoussa violemment l'homme qui venait de heurter Chang, puis se jeta sur lui avec une furie bestiale. Ses poings s'abattirent sans retenue, coup après coup, sur le visage du malheureux.

Chang hurla, le suppliant d'arrêter.

— Thomas ! Arrête !

Mais l'homme au sol, groggy, recevait encore les frappes. Les clients, d'abord surpris, reculaient, certains criant à l'aide, d'autres invectivant Thomas.

— Tu vas le tuer ! Je t'en supplie ! Cria Chang, la voix brisée.

Elle se jeta sur lui, frappant de ses petites mains son dos, son torse, n'importe quelle partie qu'elle pouvait atteindre, pour le tirer hors de cette transe violente. Ses larmes roulaient déjà sur ses joues.

Soudain, Thomas s'interrompit. Comme réveillé d'un cauchemar, il lâcha prise. Le corps de l'homme retomba lourdement sur le parquet de la piste, gémissant à peine.

Chang, suffoquant, attrapa Thomas par le bras et le tira vers la sortie.

— Viens ! Foutons le camp avant que la police n'arrive !

Ce mot, *police*, résonna comme une alarme dans la tête de Thomas. Il se raidit, ses yeux lançant un éclat inquiet.

— La police ? Répéta-t-il, la voix étranglée.

Chang resserra sa poigne sur lui, le tirant déjà vers la porte battante du café.

— Oui ! Et si tu tiens à nous, il faut partir maintenant !

Chapitre XVII : L'immeuble de Chang

L'air froid pinçait la rue lorsque l'inspecteur Louis Diallo s'arrêta devant l'immeuble social. Il écrasa sa cigarette d'un coup de talon, le mégot roulant sous la semelle avant de se noyer dans une flaue d'humidité. À soixante ans passés, le visage creusé par des années de nuits blanches et de dossiers lourds, il avait l'allure d'un homme qui se croit au centre du monde : long manteau beige, col relevé, regard perçant au-dessus de lunettes parfois inutiles. Il parcourut d'un œil rapide la rangée de boîtes aux lettres comme un général inspecte ses troupes cherchant une adresse, un indice, un nom.

« Trouvé, » souffla-t-il pour lui-même. « Rudy Malfroid, appartement D. »

Il appuya sur la sonnette d'un geste sec, la patience coupée nette par l'impatience. Une voix éraillée répondit derrière la porte avant même qu'on ait eu le temps de respirer.

— C'est qui !? Grogna Rudy.

— Monsieur Malfroid, bonsoir. Police judiciaire ici. Je suis l'inspecteur Diallo et je viens vous voir au sujet de la plainte que vous avez déposée à la police locale.

On entendit des pas, des jurons, puis la porte s'ouvrit avec fracas. Rudy apparut, un gaillard bedonnant d'une trentaine d'années, la mâchoire encore empâtée par le coup pris plus tôt. Ses doigts portaient la marque des combats : on voyait qu'il avait connu l'alcool et les bagarres. Il affichait un sourire trop large, une expression de ceux qui prennent les contrariétés pour autant d'occasions de se grandir.

— Ah, la PJ à ce point-là ! Dit-il en surgissant, étonné et réjoui à la fois.

Diallo plissa les yeux. Sa voix avait ce mélange de politesse forcée et de condescendance qu'il réservait aux gens qu'il estimait inférieurs.

— Ne vous méprenez pas, monsieur, ce n'est pas contre vous. J'avais juste un peu de temps — les effectifs sont sollicités ces jours-ci et j'aimerais éclaircir certains points. Vous comprenez, j'espère.

Rudy ricana, posa une main sur la porte comme pour s'y accrocher, puis répondit d'un ton qui trahissait sa fierté blessée autant que son besoin d'attention.

— La PJ ? Ici ? Ils viennent pour la petite chinoise, hein ? On va voir qui c'est qu'on accuse. Moi, j'ai déjà tout dit. Il faut que ça bouge.

Diallo prit une inspiration lente, la fumée qui restait dans ses poumons semblant temporiser sa réaction. Il détestait les petites scènes. Il préférait les bureaux feutrés, les dossiers bien agrafés, l'odeur du café trop fort. Mais il savait aussi quand jouer la carte du murmure condescendant pour amener les gens à parler.

— Monsieur Malfroid, je vais être très clair. Vous avez porté plainte pour voies de fait. C'est un fait sérieux. J'ai quelques questions très précises à vous poser. Restez calme, et répondez-moi franchement.

Rudy haussa les épaules comme s'il acceptait la mystique du costume qui dominait. Autour d'eux, l'immeuble respirait la nuit: lampes jaunâtres, une poussette laissée sous le porche, un chat qui s'enfuit. Une odeur de repas tardif, la rumeur d'une télévision. Tout ce petit monde populaire, ordinaire, faisait contraste avec l'importance que Diallo attribuait à sa mission.

— Bon, venez, dit Diallo en passant devant lui d'un pas mesuré. Nous allons parler dans le hall. Et ne faites pas d'histoire. J'ai horreur des histoires.

Rudy s'engouffra derrière, claquant la porte, déjà en train de se raconter la version qui le mettrait en scène. Diallo, seul quelques secondes, secoua la tête et s'essuya la bouche avec le revers de la main, comme pour chasser un goût amer.

Il sentait, dans ce quartier, quelque chose de plus grand que la simple plainte d'un voisin battu : une fissure, une faille qui pouvait mener à des choses plus graves. Le parc, les deux cadavres, la pierre, ces bottines militaires tout cela formait un puzzle insolite. Diallo aimait les puzzles. Il aimait surtout être celui qui, au bout, posait la dernière pièce en souriant.

À l'intérieur, le hall sentait l'humidité et le détergent. Clara n'était pas loin elle, qui répondrait tôt demain matin au téléphone et fouillerait les hôpitaux et les cafés comme on fouille des tiroirs. Diallo pensa à Jeanne, sa femme, et eut le pincement prophane de celui qui calcule le temps entre un devoir et un dîner conjugal. Puis il reporta son attention sur Rudy, dont l'air bravache commençait déjà à se fissurer sous l'examen du regard policier.

— Bien, monsieur Malfroid, commençons par votre récit, dit Diallo d'un ton qui savait être à la fois indulgent et implacable. Tout depuis le début. Maintenant.

Rudy ouvrit la bouche, chercha ses mots, et commença à parler. Autour d'eux, la ville de Bruxelles continuait sa respiration nocturne, indifférente, tandis que, au cœur d'un immeuble ordinaire, l'enquête tissait ses premiers fils.

Rudy Malfroid n'avait pas la langue dans sa poche. Il croisa les bras, la bedaine en avant, et lança d'un ton râpeux :

— Ouais ! Faut dire que Bruxelles devient vraiment invivable avec tous ces...

Diallo leva la main, sec, coupant court à la tirade avant qu'elle ne prenne une tournure nauséabonde. Son regard d'acier cloua Rudy sur place.

— S'il vous plaît, monsieur Malfroid. Je ne tiens pas à en débattre avec vous. Ce serait déplacé.

Le visage de Rudy se contracta dans une grimace boudeuse. Il se dandina d'un pied sur l'autre, mal à l'aise comme un gamin pris en faute.

— Faudra faire vite ! Ma bouffe est sur le feu, et ma femme risque de me tomber dessus si je tarde. Vous comprenez !

Diallo inspira longuement, ses narines dilatées aspirant la fumée comme on prend une dernière gorgée de patience. Puis, d'un geste sec, il jeta sa cigarette au sol et, en soufflant, cracha une bouffée de fumée au visage de Rudy. Un geste volontaire, presque théâtral, qui disait : *ici, c'est moi qui mène la danse.*

— Ne vous tracassez pas, monsieur Malfroid, j'en aurai pour quelques minutes tout au plus.

Chapitre XVIII : Appartement de Chang

La porte se referma doucement derrière eux, mais l'atmosphère était tout sauf paisible. Chang, les joues encore rougies par l'alcool et la colère, jeta sa veste sur une chaise de la salle à

manger avec un geste brusque. Ses yeux noirs brillaient d'un feu contenu, ses lèvres tremblaient sous l'émotion.

— Je ne peux plus rien pour toi, Thomas, lâcha-t-elle d'une voix brisée. Tu es trop instable, trop dangereux. Tu n'es plus en croisade, merde !

Elle appuya le dernier mot comme un couperet, la voix cassée mais ferme.

Thomas, la tête basse, s'avança vers elle. Son pas était hésitant, presque enfantin. Il leva la main comme pour se défendre, ou pour la supplier.

— Je...

Mais Chang ne lui laissa pas le temps. Elle planta ses yeux dans les siens, et ce regard, chargé de douleur, fut plus violent qu'une gifle.

— Tais-toi ! Demain, je veux que tu quittes mon appartement. Que tu quittes ma vie. Sans poser de questions, compris ?

Sa voix se brisa. Un éclat d'armes retint son souffle. Elle détourna la tête pour qu'il ne voie pas ses larmes, puis tourna les talons. Ses pas claquèrent sur le parquet tandis qu'elle disparaissait dans l'ombre.

De derrière la porte de sa chambre, sa voix retentit, tremblante et douloureuse :

— C'est déjà assez dur comme ça...

Thomas resta immobile, figé dans le silence lourd de l'appartement. Ses poings se crispèrent le long de son corps, ses yeux cherchaient désespérément quelque chose à quoi s'accrocher. Mais il n'y avait que ce vide. Le vide d'une femme qui venait de l'exclure de son cœur.

Thomas demeura figé dans la salle à manger, incapable de bouger. Ses épaules larges s'affaissèrent, et ses traits burinés prirent soudain la teinte de la lassitude. Le silence de l'appartement vibrait comme une condamnation. Ses yeux fixaient le vide, mais tout en lui croyait la défaite. Chang, par ses mots tranchants, venait de lui arracher le souffle qu'il croyait encore tenir. Il se sentit étranger, inutile, réduit à l'ombre d'un chevalier sans croisade.

Sa main glissa sur la table, cherchant un appui. Le bois froid ne répondit rien. Alors, il serra le poing et murmura pour lui-même, presque inaudible :

Je ne suis donc rien...

Il demeura ainsi longtemps, debout dans la pénombre, jusqu'à ce que la fatigue l'engloutisse, laissant place à un matin gris.

Chapitre XIX : Devant l'église Saint-Pierre - Uccle

Le lendemain matin, un silence pesant liait leurs pas. Chang et Thomas avançaient côte à côte, tête basse, leurs silhouettes se détachant dans la lumière pâle d'un ciel nuageux. La pierre claire de l'église Saint-Pierre se dressait devant eux comme un témoin muet de leurs tourments.

Thomas finit par rompre ce mutisme qui l'étouffait. Sa voix grave trembla d'une sincérité douloureuse :

— Hier, tu m'as demandé de partir, Chang. Alors, si tu veux, tu peux me laisser là. Je te promets de ne plus jamais réapparaître dans ta vie. Je comprendrai ton jugement. Ces quelques jours passés ensemble resteront gravés en moi, comme une brûlure douce et éternelle.

Il s'interrompit, déglutit, puis ajouta d'un souffle étranglé :

— Je suis vraiment... désolé.

Chang ralentit, son visage marqué par la tristesse. Elle tourna vers lui ses yeux sombres, encore humides de la veille.

— Arrête de parler, Thomas... Écoute-moi. J'aimerais essayer une dernière chose, avant que nous nous quittions.

Thomas s'arrêta net, surpris, son pas figé sur les pavés.

— Hein ? Quoi ?

Chang inspira profondément, rassemblant son courage.

— Viens avec moi dans cette église. Parlons au curé Léonard. Il est différent, très ouvert. Tu lui raconteras ton histoire... cette histoire extraordinaire. Peut-être qu'il te croira. Peut-être qu'il saura trouver une solution... ou au moins un espoir.

Thomas leva les yeux vers le ciel gris, comme pour y chercher une réponse. Son visage s'endurcit, ses mâchoires se crispèrent. Puis il la regarda plus sérieusement.

— Ne te méprends pas sur l'objectif que Dieu m'a donné, Chang. Je partirai. Je trouverai une nouvelle croisade, et de nouveaux compagnons se joindront à ma cause, que tu le veuilles ou non.

Il marqua une pause, sa voix se radoucit, presque tendre :

— Mais... pour toi, que j'apprécie plus que je ne l'aurais cru possible, je suis prêt à me confesser à ce curé. Après, je partirai vers mon destin.

Les yeux de Chang s'embuèrent, son visage se fit grave. Elle serra la main de Thomas avec une force désespérée, comme si ce contact pouvait encore retenir l'homme qui glissait déjà loin d'elle.

Sans un mot de plus, ils franchirent ensemble le parvis et s'avancèrent vers le grand portail de bois sculpté, qui semblait les attendre comme une bouche béante vers l'inconnu.

Sous les voûtes sacrées

La lourde porte de bois se referma derrière eux dans un grincement solennel, étouffant aussitôt les bruits de la rue. Le silence de l'église Saint-Pierre les enveloppa, seulement rythmé par les craquements du bois et le lointain écho des pas. Chang s'avança de quelques pas dans le narthex, ses yeux s'habituant à la pénombre striée par les rais de lumière colorée des vitraux.

Elle se retourna, s'approcha de Thomas et glissa à son oreille d'une voix douce, presque conspiratrice :

— Attends-moi ici. Je vais chercher le curé Léonard.

Thomas acquiesça d'un signe imperceptible, et Chang disparut vers la chapelle orientée à gauche.

Resté seul, Thomas laissa ses yeux vagabonder. Il remarqua le bénitier, simple vasque de pierre rongée par le temps, où miroitait une eau calme. Sans réfléchir, son corps obéit à un réflexe ancien : il plongea la main droite dans l'eau froide et exécuta, lentement et avec gravité, le signe de croix. Ses lèvres remuèrent à peine, mais une prière silencieuse sembla franchir ses pensées.

Puis son regard se fixa soudain vers le cœur de l'église. Quelque chose, invisible mais impérieux, l'attira. Ses traits se durcirent, ses yeux se voilèrent d'un éclat mystique. Alors, comme guidé par une force supérieure, Thomas avança d'un pas mécanique. Ses bottines résonnaient sur les dalles de l'allée centrale, chaque pas claquant comme un battement de cœur, plus fort, plus lourd. Il marchait tel un automate possédé, happé par la nef immense.

Chapelle orientée gauche

Dans l'ombre tiède des cierges, Chang trouva le curé Léonard, un homme d'une cinquantaine d'années au visage marqué par la bienveillance. Il rangeait des bougies avec application, comme s'il conversait avec elles. Ses gestes précis trahissaient l'habitude, presque un rituel.

Chang s'approcha et dit timidement :

— Monsieur le curé Léonard ! Bonjour... Je suis Chang, de l'immeuble social, rue de la Fauvette.

Le prêtre se redressa, un sourire paisible aux lèvres.

— Oui, je vois très bien. Je te souhaite la bienvenue, Chang. Mais si c'est pour recevoir un sacrement, ou parler de ton orientation vers la foi, il faudra fixer un rendez-vous.

Chang secoua vivement la tête, ses yeux brillant d'urgence.

— Non, vous vous méprenez, monsieur le curé. Je ne suis pas venue pour moi... mais pour mon ami. Il a un immense besoin de vous.

Le curé Léonard soupira, son regard s'attrista.

— Je comprends, mais je n'ai malheureusement pas le temps en ce moment. Si votre ami le désire, qu'il vienne samedi soir. Je lui consacrerai alors le temps nécessaire.

Chang, bouleversée par cette réponse, leva ses mains comme pour supplier. Sa voix s'étrangla légèrement.

— Non... cela ne peut pas attendre samedi ! Il doit vous parler maintenant, immédiatement. Son histoire... elle est incroyable, presque impossible. J'ai moi-même du mal à y croire.

Le curé Léonard eut d'abord un sourire indulgent, comme on accorde un pardon anticipé. Il agita doucement la main droite, geste de dénégation tranquille.

— Je comprends, murmura-t-il, mais je suis vraiment désolé de décliner ta demande. Comme je te l'ai dit, j'ai encore du travail.

Allée centrale de l'église

Au même instant, Thomas, comme arraché à la gravité terrestre, poursuivait sa marche. Ses yeux fixes reflétaient un vide insondable, et son visage, blême, paraissait déjà appartenir à une autre dimension. Chaque pas résonnait comme une sentence dans l'immense nef.

Arrivé à mi-parcours, il arracha sa chemise d'un geste ferme, découvrant un torse scarifié par les batailles anciennes. Sa peau marquée, tendue comme un parchemin de chair, respirait l'écho des siècles. Nu face à Dieu, il avança vers le transept, les bras lentement levés en forme de croix.

Chapelle orientée gauche

Le curé Léonard, prêt à se détourner, s'arrêta net. Son instinct se cabra. Fronçant les sourcils, il plissa les yeux vers la nef, cherchant à percer ce qui se déroulait. Sa main se leva soudain, l'index tendu comme un glaive.

— Je vous l'interdis ! Tonna-t-il.

Chang sursauta, saisie par la gravité de son ton. Son regard se tourna vers l'allée centrale, et elle vit Thomas. Ses lèvres tremblèrent.

— Thomas ! Qu'est-ce que tu fais ?

Croisé du transept

Impassible, Thomas continuait son avancée. Comme possédé, il tomba lourdement à genoux au centre exact du transept, là où se croisent les bras de pierre. Son corps se figea, ses bras demeurants étendus, figure vivante d'un crucifié sans croix.

Alors, des vitraux de la chapelle rayonnante, un jet de lumière flamboya. L'éclat multicolore jaillit, enveloppant son visage, comme si le ciel lui-même le désignait. Ses traits se tordirent dans une extase douloureuse.

Il leva la tête, les yeux brûlés de l'intérieur, et cria dans une langue oubliée mais solennelle : — *Miserere mei, Deus !*

Dieu, prends pitié de moi !

Chapelle orientée gauche

Le curé Léonard demeura pétrifié, les lèvres entrouvertes, le souffle suspendu. Son visage, d'ordinaire si doux, s'était figé dans une stupeur sacrée. Chang, quant à elle, fronçait les sourcils, déchirée entre la peur et l'incompréhension.

— Qu'est-ce qu'il dit ? Souffla-t-elle d'une voix tremblante.

Léonard, les yeux fixés sur Thomas, répondit d'une voix basse, étranglée :

— Il prie... en latin. Il implore la miséricorde divine.

Croisé du transept

À genoux, au centre du transept, Thomas redressa lentement la tête. Ses yeux s'ouvrirent en grand, révulsés par une douleur invisible, et ses mains s'écartèrent, offertes comme sur un autel. Soudain, dans chacune de ses paumes, une marque rouge apparut, éclatante, comme gravée au fer. Ses poignets, eux aussi, se couvrirent de brûlures profondes, cernées d'un rouge incandescent.

Ses lèvres s'ouvrirent et sa voix s'éleva, solennelle, résonnant dans la nef silencieuse. Il pria en latin, d'une diction claire et implacable, comme si la langue elle-même retrouvait ses droits dans cette église :

— *Pater noster, qui es in caelis, sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum...*

(Notre Père, qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel...)

Un gémissement douloureux accompagna ses mots. À mesure qu'il priait, une couronne invisible se dessina sur son front : les chairs se boursouflèrent, dessinant les piqûres sanglantes d'épines imaginaires. Sa peau se crispa, et le sang perla sur ses tempes comme une pluie de rubis sacrés.

— *...et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris. Et ne nos inducas in temptationem, sed libera nos a malo...*

(...Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés. Et ne nous laisse pas entrer en tentation, mais délivre-nous du mal.)

Sa voix se brisa dans un râle, et pourtant il poursuivit, suppliant, exalté :
— Seigneur, Dieu de tout l'univers... Ton monde, berceau de la vie, est rempli de ta gloire. Hosanna au plus haut des cieux ! Béni soit celui qui naît sur les terres sacrées du Seigneur !

Alors, son torse se contracta violemment. Sous les yeux effarés de Chang et de Léonard, des zébrures sanglantes se creusèrent sur sa peau : des marques de flagellation, comme si un fouet invisible le frappait encore et encore. Sa chair se tuméfia, se stria, jusqu'à ce qu'il pousse un hurlement d'agonie qui fit trembler les voûtes de l'église.

— Conduis-nous, Seigneur ! Apprends-nous la force du partage, l'amour à ton image... Donne au peuple l'espérance, comme ton fils Jésus-Christ nous l'a enseignée !

Sa voix se brisa dans un cri ultime. Son corps s'effondra face contre terre, étendu au pied de l'autel. Lorsqu'il se retourna à demi, une plaie béante s'ouvrit à son flanc droit, rappel terrifiant du coup de lance du Calvaire. Sur son épaule, une autre marque rougeâtre s'imprima comme un sceau, celle de la croix portée.

Chang et le curé Léonard se précipitèrent vers lui, bouleversés. Le souffle court, Léonard s'agenouilla à ses côtés. Ses yeux, tremblants, contemplaient le spectacle avec incrédulité.

— Par la Sainte Croix ! Balbutia-t-il. Je n'en crois pas mes yeux... Ce sont les stigmates du Christ... Ils viennent de lui apparaître !

Le corps de Thomas se mit soudain à convulser. Sa poitrine se soulevait par spasmes violents, ses bras se raidissaient, ses yeux se révulsaien. Chang, paniquée, agrippa le bras du prêtre. Sa voix jaillit, déchirée par l'effroi :

— Monsieur Léonard ! Faites quelque chose, vite ! Je vous en supplie !

Cœur de l'église

Le curé Léonard, l'esprit bousculé mais le cœur ferme, leva les yeux vers le chœur resplendissant. Cherchant une réponse dans les ors du tabernacle, il se calma peu à peu. Puis, d'un pas rapide, presque solennel, il franchit les dalles jusqu'à l'autel. Ses mains tremblantes ouvrirent la petite porte du sacrement. À l'intérieur, un bol de terre cuite attendait, rempli d'une huile ambrée au parfum de myrrhe et d'oliban.

Il s'en saisit, le serra contre lui comme une relique, puis revint en hâte vers le transept.

Croisée du transept

Thomas gisait encore, secoué de convulsions plus violentes, ses bras fouettant l'air, son torse tordu par des spasmes. Chang, agenouillée près de lui, ne pouvait que retenir ses larmes.

Léonard posa le bol auprès de lui, puis, avec une gravité calme, trempa son pouce droit dans l'huile parfumée. Le geste fut lent, presque cérémoniel. Il traça sur le front blême de Thomas le signe de la croix.

Aussitôt, comme frappé par une onde invisible, le corps de Thomas s'apaisa. Ses tremblements cessèrent. Son souffle, jusque-là haletant et brisé, reprit un rythme régulier. Ses traits, crispés par la douleur, se détendirent comme une mer après la tempête.

Chang, bouche entrouverte, regarda le prêtre avec un mélange d'effroi et d'admiration.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ? Balbutia-t-elle.

Léonard se redressa lentement, son visage éclairé par une lueur de fierté et de foi.

— Je lui ai donné l'onction, répondit-il avec calme. C'est une huile consacrée, parfumée de myrrhe. Elle pénètre en profondeur, même dans la pierre la plus dure. L'eau s'évapore, mais l'huile s'infiltre, imprègne, jusqu'aux fibres les plus profondes... Ainsi, l'Esprit Saint trouve passage. Il se répand en lui, anime son cœur, ranime son esprit.
Un sourire paisible passa sur ses lèvres.

— C'est le don de Dieu.

À ces mots, Thomas ouvrit doucement les yeux. Ses paupières s'écartèrent sur un regard d'abord troublé, puis apaisé, lavé de douleur. Il grimaça légèrement, prit appui sur ses bras et se redressa avec lenteur.

Sa voix, rauque mais ferme, résonna dans l'espace sacré :

— Je l'ai vu... et je sais maintenant.

Léonard s'agenouilla face à lui, ses yeux perçants s'accrochant aux siens.

— Qu'as-tu vu, mon fils ?

Thomas, encore vacillant, se remit sur ses jambes. Il chancela mais demeura debout, silhouette fragile au centre des pierres séculaires. Son regard brillait d'une intensité nouvelle, presque brûlante.

— L'éternité, dit-il simplement.

Ces mots flottèrent dans la nef comme une vérité immémoriale.

Chang, bouleversée, s'approcha et ramassa la chemise qu'il avait laissée derrière lui. Elle la tendit à Thomas d'un geste tremblant. Sa voix se brisa en répétant, incrédule :

— L'éternité...

Thomas prit le vêtement, hocha lentement la tête, et, sans un mot, l'enfila de nouveau. Le tissu se referma sur son torse marqué, comme pour voiler un mystère trop grand pour ce monde.

— La vie après la mort ! Lança Thomas d'une voix ferme, son regard incandescent rivé sur le curé Léonard.

Il boutonna sa chemise d'un geste lent, chaque pression du tissu semblant clore un chapitre de son être. Ses yeux grands ouverts brillaient d'une vérité qu'aucun sermon n'avait su dire.

— Non, mon Père, reprit-il, l'existence après la mort n'est pas ce que vous croyez... ni ce que vous prêchez depuis toujours.

Léonard, frappé de stupeur, demeura muet. Sa respiration suspendue trahissait l'effroi et l'émerveillement mêlés.

Thomas, sans attendre davantage, saisit la main de Chang. Ses doigts se refermèrent avec douceur mais aussi avec l'urgence de celui qui porte un fardeau trop lourd. Ensemble, ils se dirigèrent vers l'entrée.

Nartex

Arrivés sous les arcs massifs du narthex, Chang s'immobilisa. Elle retint Thomas par le bras et leva vers lui des yeux remplis d'incompréhension.

— Je... je ne comprends pas, souffla-t-elle, la voix brisée entre peur et désir de croire.

Thomas se tourna vers elle, et son regard s'enfonça dans le sien avec une intensité qui la cloua sur place.

— Chang, murmura-t-il, le royaume éternel n'est pas dans un ailleurs inaccessible. Il est tout autour de nous, invisible mais présent. Il respire à travers nous, il vit en nous.

Il s'approcha davantage, si près que son souffle effleurait ses lèvres tremblantes.

— Là où toutes les religions se croisent, continua-t-il d'une voix vibrante, Dieu ne fait qu'un. Un seul. De mes crimes passés, commis en son nom, je comprends aujourd'hui l'abomination. Car jamais sa main ne fut vengeresse, jamais elle ne fut celle qui arrache la vie à l'homme, à la femme ou à l'enfant. Non, Dieu est neutre et impartial dans le monde des vivants.

Ses mots résonnaient comme une révélation arrachée aux tréfonds des âges. Chang le fixait, tremblante, bouleversée.

Thomas leva les yeux vers les voûtes sombres, comme s'il y voyait percer la lumière des cieux.

— C'est à nous, poursuivit-il avec gravité, de donner un sens à cette vie, un idéal à la marche des hommes. C'est le don le plus pur qu'il nous a fait.

Il marqua une pause. Sa voix se brisa d'émotion lorsqu'il ajouta :

— Mais il me reste un espoir... pour mon âme chargée de crimes. Un espoir d'être enfin libéré, d'un jour rejoindre la vraie vie après la mort.

Chang, le souffle court, chercha désespérément ses yeux.

— Quel espoir, Thomas ? Implora-t-elle, le cœur au bord des larmes.

Thomas, l'air soudain apaisé, leva la tête vers la voûte sombre du narthex, comme s'il regardait au-delà des pierres, au-delà du ciel visible. Ses traits, marqués par la douleur, se détendirent. Ses lèvres s'entrouvrirent dans un souffle de délivrance.

Thomas baissa lentement la tête, comme accablé d'un poids invisible, puis releva ses yeux vers Chang. Dans son regard flambait une résolution nouvelle.

— Je dois faire un acte de foi, dit-il d'une voix grave, presque solennelle.

Chang demeura interdite. Elle porta son index contre ses lèvres, comme pour contenir le flot de questions qui lui brûlaient la bouche.

— Mais... quel acte de foi te demande-t-il ? Souffla-t-elle, la voix tremblante.

Thomas secoua doucement la tête, ses yeux plantés dans les siens.

— Là est toute la question...

Un silence chargé de mystère plana un instant entre eux. Puis, contre toute attente, un sourire s'épanouit sur le visage de Chang, fragile d'abord, puis éclatant comme une éclaircie après l'orage.

— Au moins, dit-elle avec un brin d'espèglerie, il n'est plus question de croisade. Rentrons chez moi, Thomas... Nous trouverons ensemble la solution.

Main dans la main, ils quittèrent l'église. Leurs silhouettes s'éloignèrent lentement dans la lumière du jour, et le grand portail de bois se referma derrière eux dans un fracas sourd, comme un point final à la révélation qu'ils venaient de vivre.

Chapitre XX : Immeuble de Chang

Le chemin fut bref, leurs pas pressés par l'impatience et l'incertitude. Devant l'immeuble de briques, Thomas ralentit soudainement. Son regard, troublé par une gêne inhabituelle, se posa sur Chang.

— Serait-il possible... de me laver chez toi ? Demanda-t-il, presque hésitant.

Chang s'arrêta net. Ses yeux s'arrondirent de surprise, puis elle le fixa, incrédule, avant de s'exclamer :

— Tu rigoles, j'espère ! Évidemment que tu peux te laver chez moi.

Thomas inclina légèrement la tête, humble, et murmura :

— Je te remercie, Chang.

Elle leva encore davantage les yeux au ciel et poussa un long soupir, entre lassitude et tendresse. Puis, avec une détermination douce, elle reprit sa marche et le guida vers l'entrée de l'immeuble. En arrière-plan de l'autre côté de la rue, une voiture banalisée de la police judiciaire de couleur blanche et stationnée. À l'intérieur de celle-ci, L'inspecteur Diallo reste au volant. Il regarde avec assistance vers l'entrée de l'immeuble tout en clignant légèrement de la tête.

Appartement de Chang

Le battant grinça légèrement lorsqu'ils franchirent le seuil. Chang alluma d'un geste rapide l'interrupteur du couloir : une lumière douce, presque jaune, inonda les murs tapissés de tons crème. L'appartement respirait la simplicité, mais une simplicité soignée, empreinte de chaleur féminine.

Une odeur familière de jasmin flottait dans l'air, mêlée à celle du thé encore présent dans une tasse abandonnée sur la table basse. Sur les étagères, quelques livres aux couvertures cornées se seraient contre des bibelots venus de Chine : une petite statuette de Bouddha, un éventail peint, une lanterne rouge minuscule.

Thomas s'arrêta sur le pas du salon, comme intimidé par la délicatesse de ce refuge. Ses yeux glissèrent sur les détails, attentifs, comme s'il découvrait pour la première fois ce que signifiait le mot « foyer ».

— Ton appartement... il est à ton image, murmura-t-il. Sobre mais... lumineux.

Chang, un peu gênée, haussa les épaules en déposant son sac près du canapé.

— Lumineux ? Tu exagères... Ce n'est qu'un petit deux-pièces.

Thomas esquissa un sourire.

— Pour moi, il ressemble à un palais.

Elle détourna les yeux, troublée, puis reprit un ton plus pragmatique.

— La salle de bain est par là, dit-elle en désignant une porte au fond. Tu peux prendre une douche chaude, cela te fera du bien.

Thomas inclina la tête avec gratitude.

— Merci, Chang.

Il s'avança, mais, au moment de franchir la porte, il s'arrêta. Se retournant vers elle, il ajouta doucement :

— Tu n'imagines pas à quel point ce simple geste... me touche.

Chang, immobile, resta figée un instant. Ses yeux s'attardèrent sur lui, ce chevalier égaré dans le présent, et un frisson lui parcourut l'échine.

Chapitre XXI : L'invité inattendu

-Thomas, dans un kimono chinois étroit, mangent des nouilles en compagnie de Chang pendant que de la musique de la radio envahit la pièce. Soudain on frappe à la porte d'entrée. Chang arrête de mastiquer ses aliments et regarde étrangement vers celle-ci. Elle lâche, ses baguettes, se lève et se dirige vers la porte.

-Chang, le visage fermé ouvre prudemment la porte. Puis, elle se penche tout sourire.

Alice insista du regard vers la salle à manger, ses yeux pétillant d'une curiosité difficile à contenir.

— Hmm ! Que cela sent bon... Tu as préparé quoi, Chang ?

Chang, un peu embarrassée, lui lança un sourire timide.

— Des nouilles sautées.

La voix de Thomas résonna depuis la salle à manger, claire et hospitalière :

— Fais-la entrer, Chang ! J'aimerais qu'elle partage notre repas, si tu es d'accord.

Chang resta un instant figée, interloquée, les yeux rivés sur Alice. Celle-ci, malicieuse, esquissa un sourire en coin, ravie de l'occasion.

— Merci de l'invitation, Chang !

Sans se faire prier davantage, elle franchit le seuil, boitant légèrement, et avança vers la salle à manger.

Salle à manger

Thomas s'était levé pour l'accueillir. Grand, droit, il lui adressa un salut empreint d'un respect presque chevaleresque. Alice, surprise et amusée, le dévisagea de bas en haut avec une admiration à peine voilée.

— Eh bien ! s'exclama-t-elle. Quel beau jeune homme voilà !

Elle tendit sa main vers lui avec une grâce affectée.

— Je suis Alice, la voisine de Chang Lée.

Thomas la serra doucement, inclinant légèrement la tête.

— Bonjour Alice, je suis Thomas, un...

— ...Un très bon copain ! Coupa Chang depuis la cuisine, la voix volontairement appuyée.

Rougissante, elle réapparut un instant dans l'encadrement de la porte et indiqua une chaise à la droite de Thomas.

— Installez-vous, Alice.

La voisine hocha la tête et prit place avec lenteur, ses gestes calculés, comme pour marquer son territoire. Thomas, sourcils légèrement froncés, accompagna son mouvement du regard, puis tourna ses yeux vers la cuisine, où Chang disparaissait déjà pour rapporter les plats.

Il resta un instant pensif, ses lèvres entrouvertes, comme s'il hésitait à briser le silence.

— Tu dis t'appeler Lée ? Lança Thomas, intrigué.

Depuis la cuisine, la voix claire de Chang résonna.

— Lée est mon nom de famille, comme toi c'est *De La Lys*.

Thomas inclina légèrement la tête, méditatif.

— Ton prénom et ton nom... est-ce qu'ils ont une signification particulière ?

Chang reparut, déposant un plat fumant au centre de la table. Elle leva vers lui un regard brillant, presque fier.

— En chinois, *Lée* veut dire « force » et « puissance ». Et *Chang* veut dire « forte, indépendante et libre ».

Thomas se redressa, frappé par l'évidence. Un sourire éclaira son visage.

— Cela ne pouvait pas mieux te représenter !

Ses yeux se mirent à pétiller d'une douce nostalgie.

— Pour ma part, *De La Lys* vient du fait que ma famille habitait dans une ferme entourée de plusieurs étangs. En été, les lys blancs et orangés bordaient les berges de façon si généreuse qu'on aurait dit un manteau vivant.

Chang se pencha légèrement, l'air captivé.

— Les mêmes lys qui représentent l'emblème des rois de France ?

— Absolument, répondit Thomas avec ferveur. Toi qui aimes l'histoire, tu sais peut-être que ce fut le roi des Francs, Clovis, qui, un jour, sur les conseils de son épouse Clotilde, remplaça les trois crapauds de son écusson par trois fleurs de lys dorées. La légende raconte qu'un ange, apparu lors de ses prières, lui aurait inspiré ce changement.

Alice, jusque-là silencieuse, fronça les sourcils. Elle observa Thomas avec une insistance presque inquisitrice.

— Eh bien ! Vous en connaissez un rayon, monsieur. Mais dites-moi... vous habitez où ? Vous venez d'où, exactement, cher Thomas ?

Thomas, pris de court, baissa légèrement la tête. Son regard se perdit un instant dans le vide, comme s'il cherchait une échappatoire dans les ombres de la pièce. Lentement, il s'assit, tentant de masquer son trouble.

Alice ne lâcha pas prise. Ses yeux clairs le transperçaient, impitoyables.

— Vous avez fait vos études à Bruxelles, peut-être ?

Un silence pesant s'abattit. Thomas, mal à l'aise, prit sa fourchette. Ses doigts crispés la firent tournoyer dans les nouilles, sans conviction. Son souffle devint plus court, son visage plus tendu.

— Je... Commença-t-il d'une voix éraillée.

— Vous dites... Bruxelles ? insista Alice.

Elle se pencha vers Thomas, son visage s'approchant dangereusement du sien, ses yeux scrutant le moindre frémissement de ses lèvres.

— Et vos parents, ils sont de quelles communes ?

À cet instant, Chang fit irruption, un large bol de nouilles fumantes dans les mains. Elle le posa bruyamment devant Alice, interrompant net son interrogatoire.

— Alice ! Toujours en train de chercher des poux dans la tête des autres, dit-elle d'un ton sec.

Elle s'assit face à Thomas, le regard fuyant, un peu embarrassée. Puis, reprenant d'une voix plus douce, elle ajouta :

— Thomas ne veut pas le dire, mais il est orphelin. Il a fait ses études fondamentales à Uccle puis à Bruxelles... comme moi. Seulement, il arrivait toujours en retard, toujours dernier de la classe. En vérité, il a fini par décrocher et traîner dans la capitale, sans vraiment savoir où aller.

Alice resta un moment bouche bée. Son visage se décomposa légèrement, et elle poussa un long soupir.

— Mon Dieu... Vous n'avez pas été gâté, on dirait.

Son regard glissa vers Thomas, qui tournoyait nerveusement sa fourchette dans son assiette sans oser lever les yeux.

Alice esquissa un sourire, comme pour détendre l'atmosphère.

— Moi non plus, je n'ai jamais su m'y faire avec ces fichues baguettes ! Chaque fois que j'essaie de manger des nouilles, il y en a plus qui tombent que celles qui arrivent dans ma bouche.

Thomas éclata de rire, soudain libéré de la tension. Son sourire sincère illumina son visage.

— Vous avez raison, Alice ! Mais vous devriez voir Chang... c'est une véritable experte.

Chang, pour toute réponse, attrapa ses baguettes. Avec une dextérité gracieuse, elle saisit quelques nouilles, les porta à ses lèvres et les avala d'un geste naturel.

— Vous dites des sottises ! Ce n'est qu'une question d'habitude, répliqua-t-elle en haussant les épaules.

Alice laissa échapper un petit rire, puis plongea à son tour sa fourchette dans le bol. Elle mâcha lentement, son sourire toujours accroché, mais ses yeux... ses yeux restaient fixés sur Thomas, avec une intensité troublante. Puis, ses yeux brillants d'une malice contenue, laissa son regard glisser sur Thomas.

— Vous avez un beau kimono ! Lança-t-elle avec un petit rire. Un peu serré, je trouve, cher Thomas.

Pris de court, Thomas tira légèrement sur le tissu, bougeant maladroitement comme pour retrouver son aise. Ses joues se colorèrent d'un rouge discret.

— Effectivement... Mais Chang n'avait que cela à me proposer, dit-il avec un sourire léger, en attendant que mes vêtements soient lavés.

Alice, la bouche pleine, plissa les yeux et avala bruyamment avant de sourire d'un air entendu.

— Je vois... Et vous comptez rester longtemps ici ?

Chang, piquée au vif, se redressa vivement.

— Alice ! C'est indiscret !

Thomas, imperturbable, laissa flotter une sérénité tranquille. Son regard se posa sur Chang, doux mais ferme.

— Aussi longtemps que Chang me le permettra.

Chang, baguettes immobiles entre ses doigts, resta figée, la bouche entrouverte. Ses yeux s'écarquillèrent une seconde avant de se baisser timidement. Un frisson parcourut son corps, partagé entre la gêne et une émotion plus profonde qu'elle n'osait nommer.

Alice éclata de rire, savourant la scène comme un spectateur gourmand d'un spectacle improvisé.

— Je pense qu'elle ne s'y attendait pas, celle-là !

Thomas termina calmement sa portion de nouilles. Il posa sa fourchette, s'essuya les lèvres, puis tourna la tête vers Alice, comme pour reprendre le contrôle de la conversation.

— Je me disais, puisque vous êtes la plus âgée de l'immeuble, vous devez certainement bien connaître tous les locataires. Pourriez-vous me les présenter ?

Alice, gonflée d'importance, redressa son dos, le menton fier. Elle leva son index vers le plafond, comme une institutrice prête à faire la leçon.

— Appartement A : c'est Juliette, trente-six ans. Elle travaille dans un bureau d'avocats. Pas d'enfant, vit seule. Rien à redire sur elle.

Son ton s'était fait docte, presque solennel, comme si elle goûtait l'autorité que cette position lui offrait.

Alice poursuivit sa litanie avec l'entrain d'une chroniqueuse qui récite un registre intime.

— Appartement B : c'est Lucas. Un jeune homme de vingt-trois ans... Il ne travaille pas, enfin, pas souvent. Malheureusement, il se drogue. Mais, ajouta-t-elle en adoucissant sa voix, il est très gentil. C'est le papa de deux enfants qu'il voit de temps à autre.

Son index s'agita encore dans l'air, comme une baguette d'institutrice.

— Appartement C : c'est Anne, vingt-huit ans. Elle est prostituée, et avec un fichu caractère ! Mais... elle s'occupe très bien de sa fille. Elle vit avec un homme qui, étrangement, ne passe qu'en soirée.

Elle eut un petit rire sec, presque complice, avant de pointer de nouveau.

— Appartement D : Rudy. Mais inutile de faire les présentations, n'est-ce pas ?

Thomas, surpris, écarquilla légèrement les yeux puis sourit en coin.

— Effectivement...

— Appartement G, continua Alice en retrouvant son sérieux. C'est Jules, mon ancien compagnon. Soixante-douze ans. Un tonneau sur pattes... et un parfait connard.

Elle laissa traîner une pause dramatique, savourant son propre cynisme.

— Quant à moi, je suis dans l'appartement F. Et Chang, tu le sais déjà, vit dans le E.

Thomas fronça légèrement les sourcils, son regard se posant avec une insistance polie sur Alice.

— Je suis vraiment désolé pour votre ancien compagnon, murmura-t-il avec sincérité.

Alice haussa les épaules, piquant distraitemment ses nouilles avec la fourchette qu'elle agitait comme un sceptre.

— Oh, il ne faut pas ! Nous avons formé un beau couple, mais sans enfants, à travailler chaque jour... Et puis, parfois, les gens changent avec l'âge. Ils deviennent l'opposé de ce que vous espériez qu'ils soient. C'est la vie.

Thomas esquissa un sourire franc.

— Vous avez du caractère, Alice. Et cela me plaît.

Chang, le visage fermé, frappa ses baguettes contre l'assiette comme pour ponctuer son agacement.

— Bon ! Il est temps que tu retournes dans ton appartement, chère Alice. Je dois partir sans tarder avec Thomas.

Alice, interloquée, leva ses sourcils fins.

— Tu as l'air bien énervée !

— Désolée, Alice, souffla Chang, crispée. Ce n'est pas contre toi... c'est contre Thomas.

Alice tourna lentement la tête vers lui. Ses yeux pétillèrent d'une malice narquoise. Elle lui adressa un clin d'œil complice, puis pivota à nouveau vers Chang, le visage redevenu grave.

— Tu as vu dans le journal local ? On raconte que, lundi soir, deux meurtres étranges ont été commis dans le parc de Wolvendael.

Un silence pesant s'installa. Les flammes vacillantes des bougies semblaient souligner la gravité de ses mots.

— Plus le temps passe, reprit Alice, plus on n'est en sécurité nulle part. On tue pour rien, maintenant !

Ses traits se durcirent. D'un geste lent, elle posa sa serviette sur la table, se redressa et, boitant légèrement, se dirigea vers la porte d'entrée.

À la porte d'entrée

Arrivée devant le battant, Alice se retourna. Son regard s'était assombri, sa voix vibrait d'un accent d'autrefois.

— De mon temps, ça n'existe pas.

Chang, le souffle court, vint la rejoindre pour lui ouvrir. Son regard vacilla un instant, ébranlé par cette remarque. Puis elle se redressa et lança, d'un ton ferme :

— Je suis certaine qu'à ton époque aussi, des crimes étaient commis. Regarde, à l'école, nous avons étudié « la bande à Bonnot »... début du siècle. Des anarchistes, des marginaux, qui, en Belgique comme en France, multipliaient braquages, cambriolages et crimes avec une sauvagerie sans pareil.

Alice inclina la tête, un sourire ironique étirant ses lèvres. Ses yeux scintillaient d'un éclat malicieux, presque provocateur.

— Effectivement, reprit Alice en haussant les épaules, mais je n'étais pas encore née ! Quoique l'on retienne d'eux encore aujourd'hui, ils dégageaient, même des années après, un certain romantisme... si tu vois ce que je veux dire.

Elle ponctua sa phrase d'un éclat de rire bref, tranchant, presque dérangeant.

Chang resta bouche bée, le visage crispé par l'embarras.

— Alice ! Allons...

Sans se départir de son sourire ironique, Alice franchit le seuil, amusée par son propre trait d'esprit. La porte claqua doucement derrière elle. Chang, restée un instant immobile, soupira longuement. Ses épaules s'affaissèrent ; l'irritation laissa place à une lassitude lourde. Elle tourna les talons et marcha d'un pas ralenti vers la salle à manger, l'air ennuyé.

— Je suis désolée, Thomas, dit-elle d'une voix contrite. J'ai inventé cette histoire d'orphelin... mais si ce n'était pas assez dramatique, Alice serait encore en train de t'assaillir de questions.

Salle à manger

Thomas reposa son verre, avala la dernière gorgée et déglutit, les yeux brillants d'une reconnaissance silencieuse.

— Je ne savais vraiment pas quoi répondre, murmura-t-il. Merci de m'avoir sauvé la mise... Ton histoire m'a même un peu bouleversé. Elle m'a serré le cœur, comme si elle avait éveillé une douleur réelle.

Chang esquissa un sourire joueur. Elle vint s'asseoir face à lui, attrapa ses baguettes avec un geste assuré, et le regarda droit dans les yeux.

— Le preux chevalier aurait-il, finalement, un peu de sensibilité en lui ?

Thomas resta sans voix. Son regard s'attarda sur ses traits délicats, sur la vivacité de son sourire. Un mélange d'admiration et d'élan tendre l'envahit. Le silence, soudain, semblait plus éloquent que toutes les réponses.

Chapitre XXII : Le souffle du soir

En fin de journée, Chang et Thomas marchaient côte à côte dans les rues calmes du quartier d'Uccle. Le ciel déclinait vers des teintes orangées ; les façades des maisons s'illuminaient de reflets chauds, et les voitures en stationnement formaient une rangée immobile comme des sentinelles silencieuses.

Chang leva les yeux vers lui, esquissant une grimace mi-amusée, mi-fatiguée.

— Demain, je dois reprendre le travail... Il faut bien payer les factures.

Thomas tourna légèrement la tête vers elle. Son regard se fit doux, attentif.

— Tu veux que je t'accompagne ?

Un soulagement se peignit aussitôt sur le visage de Chang. Ses traits se détendirent et, malgré la fatigue, elle sourit, sincère et lumineux.

— J'en serais heureuse, répondit Chang, et n'oublie pas de venir me chercher vers dix-huit heures trente, à la fermeture du magasin.

Thomas hocha la tête. Un sourire satisfait s'étira sur ses lèvres, discret mais sincère.

— Compte sur moi, Chang.

Il s'arrêta un instant, l'observant avec une intensité qui fit battre l'air différemment autour d'eux.

— Tu veux que je cherche du travail ? Demanda-t-il d'une voix grave. Que je trouve une occupation qui puisse te rendre la vie plus facile ?

Chang s'immobilisa, surprise par cette proposition. Ses yeux s'écarquillèrent légèrement, comme si elle ne reconnaissait plus totalement l'homme qui marchait à ses côtés. Elle fit un pas vers lui, réduisant la distance.

— Tu as changé, murmura-t-elle. On dirait...

Thomas leva son index vers le ciel crépusculaire, où quelques étoiles commençaient à percer.

— Dieu m'a ouvert les yeux, dit-il avec ferveur. Une nouvelle voie s'ouvre devant moi.

Chang recula légèrement la tête, fronçant les sourcils, partagée entre admiration et inquiétude.

— Tu ne vas pas devenir agent de sécurité... ou pire, un vendeur de nuit, j'espère ?

Un sourire adouci passa sur le visage de Thomas. Il s'avança, son corps effleurant celui de Chang, son visage se rapprochant du sien au point de sentir son souffle chaud.

— Je ferai ce que tu voudras, dit-il doucement, afin de ne pas te froisser. Mais...

Son regard se fit plus profond, presque brûlant.

— ... je désire quelque chose de précieux. Quelque chose de merveilleux... venant de toi.

Le cœur de Chang accéléra. Elle se pencha encore, ses lèvres à quelques centimètres des siennes. Ses yeux brillèrent de curiosité et de trouble mêlés.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Souffla-t-elle.

Leurs respirations se confondaient déjà dans le silence feutré du soir, suspendant le temps autour d'eux.

Les yeux brillants d'amour, Thomas inclina doucement son visage vers celui de Chang. Ses lèvres se posèrent avec une tendresse brûlante sur les siennes. Elle se laissa aller à cette ivresse, accueillant l'élan avec une fougue grandissante, ses lèvres insistant sur celles de Thomas dans un baiser ardent. L'instant s'étira, suspendu, comme si le monde autour d'eux n'existant plus.

Chapitre XXIII : Le long du parc de Wolvendael

Le lendemain, l'air vif du matin les enveloppait. Chang et Thomas avançaient côte à côte, leurs doigts entrelacés, heureux de se savoir ensemble. Leurs pas résonnaient doucement sur le trottoir humide, longeant les grilles du parc encore couvert de brumes légères.

Mais Chang, soudain pensive, tourna la tête vers les arbres silencieux du parc. Une angoisse traversa son regard.

— Il y a encore quelques jours, murmura-t-elle, tu me sauvais d'une mort certaine.

Thomas suivit son regard vers les bosquets sombres. Un sourire lumineux adoucit aussitôt ses traits.

— Et quelle rencontre j'ai faite ce soir-là, répondit-il avec chaleur.

Le visage de Chang se transforma. Elle se retourna vers lui, un sourire naissant au coin des lèvres.

— Déjà cinq jours que tu es entré dans ma vie... Je n'étais pas au mieux de ma forme, c'est certain.

Thomas passa un bras protecteur autour de sa taille et la serra contre lui.

— Ne pense plus à cela, Chang. Regarde plutôt vers l'avenir... à ce qu'il nous apportera.

Ils continuèrent leur marche, absorbés par leur bulle. Pourtant, de l'autre côté de la rue, Rudy les suivait d'un pas nonchalant. Son regard malveillant s'attardait sur eux, amusé par la scène. Il ressemblait à une ombre rôdant dans le quotidien.

Chang l'aperçut. D'abord, son vieux réflexe de peur reprit le dessus : elle baissa les yeux, soumise. Mais presque aussitôt, quelque chose en elle se redressa. Elle inspira profondément et leva la tête. Ses yeux croisèrent ceux de Rudy. Un éclat farouche s'alluma dans son regard. Elle le soutint avec intensité, refusant cette fois de flétrir.

Surpris, Rudy grimaça, détourna les yeux et poursuivit sa route, le pas plus rapide. Thomas, absorbé par son propre sourire, ne remarqua rien.

Soulagée, Chang resserra son étreinte autour de Thomas, glissant une main tendre dans son dos. Elle s'autorisa un sourire discret, comme victorieuse d'un combat intime.

— Je voulais savoir, Thomas, dit-elle d'une voix tremblante mais déterminée. Et je t'en prie, sois sincère avec moi. Je te le demande de toutes mes forces.

Thomas arqua un sourcil, amusé par le sérieux de son ton.

— Eh bien, cela a l'air très grave, dis-moi !

Chang inspira, prête à formuler la question qui lui brûlait les lèvres.

Chang hésita un instant, la voix tremblante mais décidée.

— Quand... quand tu es parti en croisade, en l'an mille... étais-tu marié ? Ou bien courtisais-tu quelque *gente dame* ?

Thomas éclata d'un rire clair, un peu surpris par l'audace de la question. Il se pencha aussitôt et déposa un tendre baiser sur son front, comme pour l'apaiser.

— Quelle question indiscrete ! Dit-il en la taquinant.

Mais le visage de Chang se crispa. Elle s'arrêta net, se détacha de lui d'un pas brusque.

— Tu n'es pas obligé de répondre si tu ne veux pas...

Le ton trahissait une pointe de déception. Thomas, voyant son trouble, s'approcha à nouveau. Il la prit dans ses bras avec chaleur, l'enveloppant d'une présence protectrice. Son regard s'éleva vers l'horizon, comme s'il cherchait les mots justes dans le ciel.

— Je vais te répondre sans détour, souffla-t-il.

Il marqua une pause, ses yeux se voilant de souvenirs lointains.

— Oui, à l'époque des *gentes demoiselles*, comme tu dis... certaines me regardaient avec douceur, et il y eut parfois des gestes, des attentions qui me faisaient pressentir un avenir possible.

Il inspira profondément, ses bras se resserrant un instant autour d'elle.

— Mais mon devoir était bien plus important que celui de la chair. J'avais si peu de temps à consacrer à l'amour. Celui de Dieu, en revanche, me consumait. Il me transcendait au point de faire de moi un homme prêt à ne vivre que pour cela.

Sa voix se fit grave, habitée d'une ferveur passée :

— Le croisé avait pour devise : *Deus Vult*. « Dieu le veut. » Et crois-moi, lorsque ton esprit est en totale communion avec cette doctrine, chaque fibre de ton être ne vibre plus que pour Lui.

Chang leva timidement les yeux vers lui, cherchant à percer son secret.

— Alors... tu...

Thomas inclina la tête vers elle, un sourire doux ourlant ses lèvres. Son regard brillait d'une vérité qu'il assumait sans détour.

— Oui, Chang. Je suis vierge. Ou puceau, si tu préfères ce mot.

Il approcha lentement son visage du sien.

Chang, sérieuse mais profondément troublée, sentit son souffle effleurer sa peau. Elle s'avança à son tour, embarrassée, mais incapable de détourner le regard.

Leurs visages n'étaient plus qu'à un souffle l'un de l'autre.

Chang baissa légèrement les yeux, hésitante, puis, d'une voix douce mais ferme, laissa tomber ses mots comme un secret longtemps gardé :

— Je... je n'ai pas honte de cela, car moi aussi, je suis vierge. Une pucelle, comme tu dis.

Thomas la contempla avec un amour renouvelé. Ses traits se détendirent, et il posa ses lèvres sur les siennes dans un baiser empreint de gratitude et de respect.

— Alors nous sommes sur le même pied d'égalité, murmura-t-il en souriant.

Chang passa ses bras autour de son cou, le serrant contre elle. L'espace d'un instant, elle se laissa aller à une tendresse sans retenue. Puis, amusée, elle fronça légèrement le nez et grimaça.

— Dans ma famille, le consentement est une affaire compliquée... impossible, même, sans

mariage. Et, pour le coup, le mariage, pour moi, c'est encore un autre monde, quelque chose d'inaccessible. Alors...

Thomas hocha la tête avec gravité, mais son regard restait empreint d'une douceur apaisante.
— Tu as raison. La vie professionnelle avant tout. Il n'est pas question de se précipiter.

Chang détourna un instant les yeux, comme pour reprendre contenance. Elle regarda de gauche à droite, puis planta son regard dans celui de Thomas, pleine de cette détermination fragile qui la caractérisait.

— D'ailleurs... en parlant de ça, nous voilà arrivés. C'est ici mon lieu de travail.

Devant le magasin d'alimentation

Ils s'arrêtèrent devant la façade modeste du commerce. Le soleil matinal faisait briller la vitrine où s'entassaient des fruits frais et des paniers de légumes. Un instant, ils restèrent immobiles, comme incapables de rompre la bulle qu'ils avaient créée autour d'eux.

Leurs regards s'accrochèrent une dernière fois. Alors Thomas inclina la tête et embrassa Chang longuement, comme pour marquer le temps d'un sceau invisible.

Quand leurs lèvres se séparèrent, Chang lui souffla :

— Thomas... Avant de rentrer, j'aimerais que tu rendes une petite visite au curé Léonard. Je crois qu'il a besoin de plus d'explications...

Le vent matinal décoiffa les cheveux de Thomas. Il se redressa, droit comme une statue, et répondit avec un sérieux tranquille :

— Comme tu veux, Chang. J'irai le voir de ce pas. Je te souhaite une agréable journée. À ce soir.

Chang recula lentement vers l'entrée du magasin, ses pas hésitants comme ceux d'une enfant qui s'éloigne à regret. Son regard, pourtant, resta fixé sur Thomas. Avant de franchir la porte, elle leva la main et lui envoya un baiser dans l'air.

— À ce soir, mon croisé bien-aimé ! Lança Chang d'une voix claire, comme une promesse à la fois joyeuse et solennelle.

Thomas leva la main et lui envoya un baiser aérien, un sourire empreint de douceur au coin des lèvres. Puis il se retourna et, d'un pas décidé, s'éloigna vers l'église Saint-Pierre, silhouette droite sous le soleil de la fin de matinée.

Chang, elle, se tourna vers la façade vitrée du magasin. Elle entra presque en dansant, la joie illuminant son visage.

— Bonjour, Luc ! S'exclama-t-elle gaiement. Je suis de retour !

De l'autre côté de la rue Rouge, une voiture blanche banalisée, moteur encore ronflant, restait immobile. Après quelques secondes, le grondement s'éteignit. La portière s'ouvrit. En sortit l'inspecteur Louis Diallo. Sa haute silhouette s'imposa immédiatement : manteau long,

démarche ferme, regard sévère. Le visage fermé, il observa la scène avec cette intensité obstinée qui le caractérisait, avant de rabattre son col contre le vent.

Chapitre XXIV : Eglise Saint-Pierre

Collatéraux gauche

Sous les voûtes séculaires, Thomas et le curé Léonard s'étaient assis côte à côte sur le dernier banc. Le silence n'était troublé que par le vacillement des flammes. Devant eux, dans la chapelle orientée, un bougeoir laissait se consumer lentement des dizaines de cierges, leurs lueurs fragiles découplant des reflets mouvants sur les pierres anciennes.

Thomas brisa ce silence d'une voix profonde, empreinte d'une gravité nouvelle :
— Voilà, comme Chang me l'a demandé, vous savez désormais quand et où je suis né... et pourquoi mon destin fut d'emprunter la voie de Dieu tout-puissant.

Léonard, abasourdi, se passa lentement la langue sur les lèvres, puis baissa un instant les yeux, le visage marqué par l'émotion. Quand il releva la tête, ce fut pour fixer Thomas avec une gravité ardente.

— Ce que la religion enseigne depuis toujours, dit-il d'une voix lente, c'est que tout commence entre un homme et une femme, par la chair ou par l'esprit, peu importe... Là où Dieu insuffle la vie, l'éternité est déjà donnée, avant même que cet être innocent ne voie le jour.

Il marqua une pause, ferma les yeux comme pour mesurer la portée de ses propres paroles, puis reprit avec force :

— Mais ce qui me terrifie, c'est ta confirmation de ce que je redoutais... Oui, l'enfer existe bel et bien. Non comme une simple image, mais comme une réalité effroyable, dantesque. Tous ceux qui ont péché, les puissants comme les humbles, les hommes de guerre comme les décisionnaires qui œuvrèrent à la mort... tous connaîtront la damnation éternelle.

Ses mains tremblaient légèrement. Il leva le visage vers les vitraux immenses de la chapelle rayonnante. La lumière se brisait dans les teintes profondes, certaines baignant l'église d'un rouge flamboyant, d'autres d'un bleu nuit mystérieux.

— Et voici donc, reprit-il d'une voix vibrante, le berceau de la vie... l'éternité dissimulée dans ces éclats de lumière.

Il inspira profondément, comme étreint par un vertige. Ses yeux s'embuèrent.
— Oh, mon Dieu... comment cela est-il possible ?

Léonard, ébranlé par les paroles de Thomas, se leva lentement. Ses pas résonnèrent faiblement sous les voûtes, jusqu'au bougeoir où des dizaines de cierges se consumaient dans une odeur de cire chaude. Sa main tremblante saisit une bougie. Il l'alluma, et, penché, la planta avec précaution auprès des autres flammes, comme s'il scellait par ce geste une prière muette.

Ses doigts joint l'un contre l'autre, il porta ses mains à sa bouche et murmura, d'une voix vibrante :

— Souviens-toi... Avant l'onction d'huile, tu étais dans la souffrance, marqué des stigmates de Jésus. Et ces stigmates n'apparaissent que chez ceux dont la foi est la plus ardente. Puis, ton âme a trouvé la paix intérieure...

Thomas, ému par cette confession, se leva à son tour. Il rejoignit le curé, son pas ferme contrastant avec l'émotion qui ébranlait Léonard. Le vieil homme le fixa avec intensité, cherchant à percer les mystères de cet être qui semblait à la fois homme et légende.

— Tes nombreux combats, reprit Léonard, ta violence, ton sang versé lors des croisades... voilà ta souffrance. Ton âme n'a jamais été libérée, elle n'a pas trouvé la paix éternelle. Dieu t'impose la pénitence, et pourtant, Il t'a accordé la vision la plus incroyable : la certitude de la vie après la mort.

Thomas prit alors une bougie à son tour. Il l'approcha de la flamme, et lorsque la mèche s'enflamma, il la planta aux côtés de celle du curé. Les deux flammes se rejoignirent, se frôlèrent, se nourrissent l'une de l'autre. Leur lueur éclaira son visage, soulignant ses traits graves et résolus.

Sa voix s'éleva, calme mais chargée d'une intensité troublante :

— Dieu m'a parlé, Léonard. Il m'a révélé que là où toutes les religions se croisent, Lui demeure unique et indivisible. Sa main n'est jamais vengeresse. Jamais Il n'arrache la vie d'un homme, d'une femme ou d'un enfant. Il est neutre, impartial, dans le royaume des vivants.

Il marqua une pause, baissa un instant les yeux vers les flammes, puis poursuivit :

— Seuls les archanges chuchotent et soufflent encore à nos oreilles l'espérance que nous refusons d'entendre. Et pour ceux dont l'âme est entièrement imprégnée de Dieu, le miracle devient possible. Mais la vérité est là : c'est à nous, hommes et femmes, de donner un sens, un idéal, à la vie progressiste qui nous a été donnée. Qu'on croie ou qu'on ne croie pas, avec ou sans les Écritures, ce devoir nous incombe.

Léonard recula d'un pas, frappé par ces paroles. Ses sourcils se froncèrent, son visage se durcit, comme s'il avait du mal à accepter une telle audace.

— La vie est un cadeau de Dieu, concéda-t-il. Mais Dieu est mystère, Thomas, et non naïveté ! Il ne saurait absoudre sans condition. Il t'exige l'absolution, et tu devras t'attendre à la pénitence. C'est seulement par l'acte de foi ultime que tu seras libéré.

Thomas redressa la tête. Son regard s'embrasa d'une lueur sombre, empreinte du souvenir des siècles de tourments.

— En enfer, Léonard... j'ai déjà accompli ma pénitence. Durant des siècles, j'ai porté les souffrances des innocents, j'ai absorbé leurs cris, leurs plaies, leurs douleurs. Chaque larme, chaque gémissement, je les ai sentis dans ma chair et dans mon âme. Le mal qui les a rongés, je l'ai bu comme un poison sans fin.

Sa voix trembla, mais demeura ferme :

— Et pourtant, je suis là. Debout. Vivant. En quête.

Le silence tomba entre eux, seulement rythmé par le crépitement des flammes qui vacillaient devant la chapelle.

— Tu as raison, murmura Léonard, mais tu étais en enfer... et maintenant, te voilà revenu sur Terre !

Ces mots résonnèrent comme une évidence impossible. Thomas baissa la tête. Ses épaules se voûtèrent légèrement, alourdis par des siècles de silence et de fardeaux invisibles. Une ombre passa sur son visage, aussitôt marquée par une anxiété soudaine. Ses yeux, sombres et inquiets, se tournèrent vers l'entrée de l'église.

Léonard, remarquant ce changement, pencha la tête.

— Qu'y a-t-il, Thomas ? Demanda-t-il, la voix soucieuse.

— J'ai... j'ai cru ressentir quelque chose, avoua Thomas. Un souffle, une présence...

Le prêtre ne dit rien. Il posa simplement une main apaisante sur l'épaule de Thomas et lui désigna l'allée centrale.

— Viens. Allons prier un instant. Peut-être découvrirons-nous ensemble ce que Dieu attend de toi.

Les deux silhouettes s'avancèrent alors vers le cœur de l'église. Les vitraux teintaient leurs visages d'ombres bleues et carmin, et le silence, chargé d'encens, pesait comme une attente.

Chapitre XXV : L'interrogatoire

Commissariat de la police fédérale – Bureau de Diallo

Au même moment, dans un autre lieu où le silence avait une tout autre saveur, Chang était assise, raide, les mains crispées sur ses genoux. Son regard fuyait, rivé au sol, mais son corps trahissait la tension.

En face d'elle, l'inspecteur Louis Diallo s'installa avec l'assurance d'un homme habitué à voir défiler les âmes inquiètes. Il alluma tranquillement une cigarette, inspira longuement, puis souffla une volute de fumée qui s'éleva en arabesques paresseuses dans la pièce. Ouvrant le tiroir de son bureau, il y jeta un coup d'œil comme pour s'assurer d'un détail, puis referma doucement, ses yeux plissés fixés sur Chang.

Sa voix se fit faussement cordiale :

— Avant de commencer, mademoiselle Chang, je tiens à vous remercier d'avoir accepté de me suivre jusqu'ici pour répondre à quelques questions. Elles sont essentielles à mon enquête.

Il recracha la fumée, un mince sourire accroché aux lèvres.

— Votre patron est... très compréhensif. Il m'a bien confirmé que cela n'aurait aucun impact sur votre emploi. Vous pouvez donc être rassurée sur ce point.

Nouvelle bouffée, nouvelle pause, calculée.

— De toute façon, je ne vous retiendrai pas trop longtemps.

Chang leva timidement la tête, ses yeux brillants de crainte. Ses mains, jusque-là serrées, s'avancèrent lentement vers le bureau comme pour implorer un peu d'indulgence.

— Écoutez, monsieur l'inspecteur... je suis en règle en ce qui concerne mon immigration.

Louis Diallo eut un sursaut théâtral : ses yeux s'écarquillèrent et il leva brusquement les deux mains en signe de dénégation, comme si on venait de l'accuser à tort.

— Non, non ! Ne vous tracassez pas, mademoiselle Chang, répondit Diallo avec un sourire faux, presque paternel. Cela n'a rien à voir avec votre immigration. Je sais très bien que vous êtes en règle. Votre contrat de travail renouvelle votre permis de séjour en Belgique, pour cette année encore. Vous voyez ? Rien à craindre de ce côté-là.

Il tira une longue bouffée de cigarette, recracha la fumée lentement, comme pour laisser peser le silence.

— Vous voulez quelque chose à boire ? Ajouta-t-il d'un ton faussement poli.

Chang secoua vivement la tête, refusant, puis porta nerveusement la main à sa chevelure, la grattant comme pour évacuer une tension qui grandissait.

Diallo, lui, se pencha vers son bureau. Sa main gauche glissa dans le tiroir. Il fit mine de chercher quelque chose, laissant le suspense volontairement planer. Puis il lança, sur un ton

provocateur :

— Ma femme, que j'écoute toujours... me dit souvent que la musique adoucit les mœurs.

Un sourire mesquin étira ses lèvres. De la main droite, il écrasa sa cigarette dans le cendrier, envoyant un dernier panache de fumée. Puis, de la gauche, il ressortit lentement un petit objet qu'il posa devant lui : un baladeur MP3.

— Vous aimez la musique, mademoiselle Chang ?

Le cœur de la jeune femme manqua un battement. Ses yeux s'écarquillèrent. Ce baladeur... c'était le sien.

Diallo, savourant son effet, sortit ensuite un petit baffle portatif qu'il raccorda soigneusement à l'appareil. Un déclic, un souffle... et soudain la voix de Michel Sardou emplit la pièce :

Je vais t'aimer...

L'inspecteur ferma brièvement les yeux et fit osciller sa tête de gauche à droite, comme s'il goûtait chaque note. Son regard, lui, ne quittait pas Chang.

Puis, brusquement, il arrêta le morceau. Reculant la bande d'un geste précis, il relança le lecteur. Cette fois, la voix vibrante de Mike Brant résonna :

Laisse-moi t'aimer...

Les mots emplirent la pièce, si intenses qu'ils semblaient se heurter aux murs gris du bureau.

Diallo fixait Chang avec insistance. Il voulait voir la moindre réaction, le moindre frémissement dans ses yeux. Mais Chang, pétrifiée, resta immobile. Son visage était un masque embarrassé, ses pupilles cherchant désespérément une échappatoire.

Alors, dans un geste sec, Diallo éteignit le baladeur. Le silence retomba, lourd. Il s'exalta soudain, sa voix montant d'un ton :

— Ma femme les adore, vous savez ! Sardou, Brant... Et puis Gainsbourg avec Birkin, ce duo de scandale. Joe Dassin, le romantique universel. Ah, et le grand Jacques Brel, bien sûr ! Sans oublier Adamo, Frédéric François, Lara Fabian...

Il se laissa tomber au fond de son fauteuil, les yeux brillants d'une fausse ferveur. Puis il soupira longuement, un souffle presque théâtral.

— L'amour... toujours l'amour !

Il laissa planer un silence pesant, puis inclina légèrement la tête, ses yeux fouillant ceux de Chang.

— Et vous, mademoiselle Chang... vous aimez les anciennes chansons d'amour ?

Chang, les yeux fuyants, mordilla sa lèvre. Sa tête fit un petit signe hésitant. Oui. Mais le mot resta coincé dans sa gorge.

Louis Diallo fronça aussitôt les sourcils, comme un professeur impatient devant un élève timide. Il se pencha vers elle et désigna son oreille, le visage fermé.

— Pardon ? Je n'ai rien entendu, mademoiselle Chang.

Rougissante, Chang baissa les yeux. Ses doigts tremblaient contre ses genoux. Elle inspira discrètement, puis osa relever un instant son regard timide vers l'inspecteur.

— Oui... cette musique me plaît énormément.

Diallo soupira comme soulagé, s'adossa de nouveau dans son fauteuil. Ses yeux la scrutaient encore, mais son ton retrouva une légèreté feinte.

— Michael Jackson me manque tellement, confia-t-il, le visage soudain adouci.

Il se permit même un petit sourire d'amusement :

— Heureusement, aujourd'hui, et sans vouloir paraître trop chauvin, j'écoute la petite... Angèle, vous savez. Son morceau *Bruxelles je t'aime*, quelle merveille ! Et Stromae... ah, Stromae ! Quel symbole, n'est-ce pas, mademoiselle Chang ?

Chang hocha la tête mécaniquement. Mais son visage, troublé, laissait transparaître une mélancolie qu'elle n'arrivait pas à masquer. Ses yeux s'assombrirent, et ses lèvres, trop serrées, se pincèrent comme sous le poids d'un souvenir douloureux.

Diallo, observateur, plissa les yeux. Il la détailla longuement. Et soudain, son expression changea du tout au tout. Le masque de convivialité se brisa. Son regard devint tranchant, son visage se raidit. D'un geste sec, il se pencha vers elle.

— Lundi soir, dans le parc de Wolvendael, deux individus ont été sauvagement tués.

Ses mots claquèrent comme un verdict.

— Êtes-vous au courant, mademoiselle Chang ?

La jeune femme sursauta sur sa chaise. Sa respiration se bloqua, ses mains se crispèrent.

— Ou... Oui ! Balbutia-t-elle. Ma voisine me l'a dit... parce que... je n'ai pas de télévision, monsieur l'inspecteur.

Diallo ne la lâcha pas des yeux. Fixe, implacable, il s'adossa lentement à sa chaise. Il inspira, souffla, comme un fauve qui prépare son prochain bond.

— Je comprends.

Un silence lourd suivit. Diallo laissa planer ses mots, savourant l'effet de cette pression psychologique.

— Évidemment, reprit Diallo d'une voix lente, ces deux types n'étaient pas des enfants de chœur. Mais... cela n'empêche pas : un meurtre reste un meurtre, et aux yeux de la loi, le crime demeure un crime.

Il marqua une pause, écrasa une nouvelle bouffée de fumée, puis pencha légèrement la tête vers elle. Son ton devint faussement neutre :

— Dites-moi, mademoiselle Chang... possédez-vous un vélo et... un baladeur MP3 ?

Les yeux de Chang s'écarquillèrent. Son corps se crispa, ses mains se mirent à s'agiter nerveusement comme pour repousser l'air autour d'elle.

— Oui... enfin... j'avais un vélo, bredouilla-t-elle. Mais... on me l'a volé, malheureusement.

Diallo soupira, croisa ses bras sur sa poitrine. Un soupir qui n'était pas celui de la compassion, mais de l'agacement calculé.

— Le quartier n'est plus ce qu'il était, lâcha-t-il avec amertume. On vole tout, désormais... Tout ce qui traîne.

Il marqua une nouvelle pause, puis ajouta, presque distrait :

— Et pour le baladeur ?

Chang ouvrit de grands yeux. Sa gorge se serra. Elle secoua la tête avec insistance, le regard planté dans celui de l'inspecteur.

— Je... je n'ai pas de baladeur, ni de smartphone. C'est... c'est bien trop cher pour moi, actuellement.

Diallo acquiesça lentement. Son visage demeurait impassible, mais ses mâchoires trahissaient la tension.

— Je comprends... je comprends.

Un nouveau silence, étiré à dessein, s'installa. Puis, d'une voix douce, presque banale, il demanda :

— Si je puis me permettre... avez-vous un petit ami, mademoiselle Chang ?

La question tomba comme un coup de massue. Chang resta bouche bée, la surprise figeant ses traits. Ses lèvres s'ouvrirent sans qu'aucun son ne sorte. Finalement, elle balbutia, rouge de honte :

— Heu... non, monsieur l'inspecteur.

Diallo fit une grimace étrange, comme s'il doutait de sa réponse. Il leva ses deux mains devant lui, les paumes ouvertes, dans un geste qui se voulait rassurant mais qui sonnait faux.

— Vous vivez donc seule, alors ? Demanda Diallo en plissant les yeux, sa voix teintée d'un mélange de constat et de piège.

Chang releva la tête. Ses traits s'assombrirent, sa bouche se crispa. Une tristesse muette passa dans ses yeux.

— Oui... murmura-t-elle. Depuis que mes parents sont repartis vivre en Chine.

Diallo soupira, comme s'il compatissait. Ses deux mains se serrèrent l'une contre l'autre, ses épaules s'affaissèrent légèrement.

— Je suis désolé pour vous, dit-il, sur un ton qui avait tout d'une formule apprise.

Puis il se pencha, saisit un dossier posé sur le bureau, l'ouvrit nonchalamment et commença à le feuilleter. Ses yeux parcouraient les pages avec une précision feinte, jusqu'à ce qu'il s'arrête brusquement. Il leva alors ses yeux grands ouverts vers Chang, les fixant comme une proie prise au piège.

— J'ai ici une déposition d'un certain Rudy Malfroid, habitant votre immeuble.

Le nom claquait dans l'air comme une gifle.

— Il s'est plaint, il y a peu, d'avoir ramassé un coup en plein visage. Deux lignes, pas plus, mais assez claires : d'après ses dires, l'auteur serait votre petit copain. Et il ajoute même, je cite : "un type raciste."

Un sourire amusé fendit le visage de Diallo. Il jeta le dossier sur la table avec désinvolture, comme si la vérité n'avait pas besoin de preuve écrite.

— Alors, je vous écoute, mademoiselle Chang. Même si nous savons, vous et moi, que ce type n'est pas très clair.

Les yeux de Chang s'écarquillèrent. Son souffle se hacha. Une panique sourde monta dans sa poitrine, si violente qu'elle porta la main à sa gorge. Sa respiration devint lourde, difficile.

Diallo, aux aguets, ne la quittait pas des yeux. Son visage se raidit soudain, ses réflexes prirent le dessus. Il bondit presque de sa chaise, tendant une main vers elle.

— Reprenez-vous, mademoiselle Chang, allons !

Puis il hurla, sa voix résonnant contre les murs du bureau :

— Clara !

La porte s'ouvrit brusquement. Clara apparut, alerte, son visage sérieux.

— Inspecteur Diallo !

— Vite, apportez-lui un verre d'eau, merci, ordonna-t-il d'un ton sec, mais calculé, comme s'il tenait à garder le contrôle de la scène.

Clara jeta un dernier regard soucieux vers Chang, comme si elle hésitait à obéir ou à rester. Mais un signe de tête sec de l'inspecteur la fit tourner les talons. La porte claquait doucement derrière elle, et le silence retomba aussitôt, pesant.

Diallo, seul à nouveau avec sa proie, reprit son aise. Il s'installa confortablement dans son fauteuil, croisa une jambe sur l'autre, et observa Chang en silence. Ses yeux perçants semblaient sonder jusqu'à l'âme de la jeune femme.

Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit de nouveau. Clara revint en hâte, un verre d'eau à la main. Elle s'approcha de Chang, sa voix douce contrastant avec l'atmosphère oppressante de la pièce.

— S'il vous plaît.

Chang saisit le verre, inclina légèrement la tête en guise de remerciement. Elle porta le liquide à ses lèvres, but par petites gorgées, comme pour reprendre contenance. Quand elle reposa le verre sur le bureau, Clara avait déjà disparu, laissant de nouveau la scène se refermer sur elle et l'inspecteur.

Diallo, qui n'avait pas bougé, fit alors glisser sur la table un petit objet. D'un geste presque cérémonial, il retira le baffle et le posa de côté, puis prit le baladeur MP3 entre ses doigts. Le regard brillant d'une satisfaction mesquine, il tendit l'appareil vers Chang.

— Je crois que cela vous appartient, mademoiselle Chang.

Elle le saisit machinalement, comme hypnotisée. L'écran, encore allumé, affichait son prénom. Ce détail, minuscule, la frappa comme une preuve irréfutable. Sans un mot, elle glissa l'appareil dans sa poche, le cœur battant plus vite.

Diallo alluma une nouvelle cigarette, inspira profondément, puis relâcha un épais nuage de fumée qui serpenta dans l'air entre eux. Ses yeux restaient fixés sur elle, attentifs à la moindre crispation.

— J'oubliais... Alice, votre voisine, m'a confié quelque chose lors de son interrogatoire.

Il prit une bouffée supplémentaire, et ajouta d'une voix égale :

— Lundi soir, elle vous a vue à l'entrée de l'immeuble... dans les bras d'un beau jeune homme. Habillé militairement.

Il souffla la fumée comme une gifle.

— Apparemment, vous étiez en état de choc. C'est ce qu'elle m'a dit.

Le visage de Chang se figea. Ses yeux cherchèrent désespérément une issue, se posèrent à gauche, puis à droite, sans jamais trouver de refuge.

— Alice... murmura-t-elle, comme si le simple prénom pouvait la trahir davantage encore.

Diallo sourit. Pas un sourire chaleureux, mais un rictus ironique, satisfait.

— Elle a l'air de très bien connaître les habitants de votre immeuble, cette Alice. Et, vu son âge, cela ne m'étonne guère. Une vraie gazette vivante, vous ne trouvez pas ?

Il se redressa brusquement, planta son regard dans celui de Chang et abattit sa question, sèche comme un couperet :

— Comment il s'appelle ?

Chang recula légèrement sur sa chaise, crispée. Ses mains tremblaient sur les accoudoirs, ses yeux fixés au sol. Elle secoua la tête, balbutiant d'une voix brisée :

— Je... je ne peux pas !

Diallo, implacable, se redressa dans son fauteuil et reprit une posture plus confortable. Ses coudes se posèrent sur les accoudoirs, son regard s'ancrant dans celui de la jeune femme avec une intensité glaciale.

— C'est dans votre intérêt, mademoiselle Chang, dit-il d'un ton ferme. Pensez à votre futur, ici, dans notre beau pays.

Le sous-entendu pesa dans l'air comme une menace voilée. Chang se mordit la lèvre, se leva brusquement, incapable de rester immobile. Son corps tout entier vibrait de nervosité.

— Qu'est-ce que vous allez lui faire, monsieur l'inspecteur ? Demanda-t-elle, les yeux agrandis par l'angoisse.

Diallo ouvrit ses mains en signe d'apaisement, presque paternel.

— Reprenez votre calme, mademoiselle Chang. Allons, rasseyez-vous. L'interrogatoire n'est pas terminé.

Dépitée, abattue, elle obéit. Ses gestes manquaient de force, ses épaules s'affaissèrent. Elle se laissa retomber sur la chaise, le regard perdu. Sa voix, à peine un souffle, finit par céder :

— Si je coopère... vous ne lui ferez rien ?

Diallo, un sourire conciliant aux lèvres, leva doucement ses mains comme pour sceller un pacte invisible.

— Ne vous tracassez pas, mademoiselle Chang. Je veux seulement m'entretenir avec ce jeune homme demain. Rien de plus.

Il cracha une volute de fumée vers le plafond, ses yeux rivés sur elle.

— Je ne lui ferai rien... mais croyez-moi, il vaut mieux coopérer. Vous comprenez ce que je veux dire.

Un silence tendu suivit. Chang, désespérée, joignit ses mains contre sa bouche comme pour y enfermer son secret. Ses yeux s'embuèrent. Puis, dans un souffle résigné, elle lâcha :

— Thomas De La Lys. Il s'appelle Thomas De La Lys. Demain matin, il me conduira au travail... et après, je lui demanderai de vous rencontrer.

Diallo se redressa, son visage s'illumina d'un sourire qu'il ne chercha pas à contenir. Ce n'était pas la joie, mais l'exaltation d'un prédateur qui sentait sa proie livrée. Ses traits se tendirent dans une satisfaction presque jouissive.

— C'est bien, mademoiselle Chang, dit Diallo en hochant lentement la tête. Vous prenez la meilleure décision.

Il écrasa sa cigarette dans le cendrier, ses doigts tremblant à peine, puis ajouta d'une voix qui se voulait rassurante mais sonnait comme une condamnation :

— Dites-lui que je l'attendrai demain dans le parc de Wolvendael, après qu'il vous aura déposée à votre travail. C'est à deux pas... il n'aura aucune excuse pour refuser.

Chang le fixa longuement, le regard chargé d'une inquiétude qu'elle ne pouvait plus cacher. Sa voix trembla :

— Que va-t-il arriver à Thomas ?

Diallo se leva, arrangea son manteau avec une lenteur étudiée et s'approcha d'elle. Il lui tendit une main invitant à se mettre debout, comme un maître qui libère provisoirement sa captive.

— Rien, comme je vous l'ai déjà dit. Je veux simplement l'entendre, dresser son profil. Aujourd'hui, il est encore présumé innocent.

Il cracha une volute de fumée, un sourire mince aux lèvres.

— Retournez à votre travail, et surtout... ne me décevez pas, mademoiselle Chang.

Chang se leva. Ses jambes tremblaient, sa chaise racla faiblement le sol. Elle évita soigneusement son regard, rabattit une mèche de cheveux nerveusement derrière son oreille et se dirigea vers la sortie. La porte se referma derrière elle dans un silence lourd, comme si tout l'air avait quitté la pièce avec elle.

Diallo resta immobile quelques secondes, puis laissa échapper un souffle bruyant. Il avança de deux pas, roula des épaules comme pour se délester de la tension, et lâcha un rictus ironique.

— Ouf... Elle n'était pas trop difficile à mettre à table. Mais l'autre... ah, l'autre, ce ne sera pas la même chanson.

Il secoua la tête, amusé par sa propre pensée.

— Encore des heures sup' ce samedi... Ma femme ne va pas être ravie. Décidément...

Un éclat de cynisme dans la voix, il se tourna vers la porte et aboya :

— Clara !

Quelques instants plus tard, Clara entra dans le bureau, attentive, presque raide, comme si elle avait deviné que l'affaire prenait un tour sérieux.

— Inspecteur Diallo !

Diallo s'approcha de Clara, les mains jointes derrière le dos, son visage marqué par une concentration calculée. Sa voix prit un ton grave, comme s'il lui confiait une mission capitale.

— Demain matin, je dois interroger dans le parc de Wolvendael un suspect très dangereux. Vous viendrez avec deux collègues. Je veux que vous restiez discrets, mais pas trop loin de moi. Compris ?

Il s'interrompit, plissant les yeux. Une idée lui traversa l'esprit, et un demi-sourire s'esquissa.

— Clara, vous avez un chien, n'est-ce pas ?

La jeune femme releva le menton, fière, presque provocante.

— Oui, inspecteur Diallo.

Il la scruta avec une moue faussement inquiète, prenant un ton plaintif :

— J'espère que ce n'est pas... un chihuahua ?

Clara haussa les épaules avec assurance, s'avança d'un pas décidé.

— C'est un berger allemand, inspecteur. Il m'écoute au doigt et à l'œil... et il peut attaquer à la demande.

Un éclat de rire échappa à Diallo. Son visage se détendit enfin.

— Pour le coup, vous m'impressionnez, Clara. Demain, soyez prête. Pas trop loin de moi avec votre chien, compris ?

Elle acquiesça, le regard brillant d'une excitation contenue. Le ton de l'inspecteur venait de transformer une consigne en défi personnel.

Chapitre XXVI : L'ombre et le roux

Plus tard, dans le calme feutré de l'immeuble, une tout autre scène se jouait. Thomas referma doucement la porte de l'appartement derrière lui. Le couloir, à peine éclairé par une veilleuse jaunâtre, respirait la quiétude du soir.

Un mouvement attira son attention : un chat roux, assis au milieu du passage, le fixait de ses grands yeux dorés. Thomas s'agenouilla, sa haute silhouette se pliant avec une tendresse inattendue. Il tendit les bras et recueillit l'animal contre lui.

— Alors, monsieur le chat... on est perdu ? Demanda-t-il d'une voix douce. Et à qui appartiens-tu, toi ?

Le félin ronronna, frottant sa tête contre sa poitrine. Thomas lui caressa le dos avec lenteur, comme s'il retrouvait, dans cette petite créature, un écho de l'innocence qu'il croyait perdue. Il jeta un regard de part et d'autre du couloir désert.

— Je n'ai pas trop le temps, ajouta-t-il avec un soupir, car je dois aller chercher Chang à son travail... mais que vais-je faire de toi ?

Le chat ferma les yeux, confiant, comme s'il l'avait déjà choisi.

Soudain, la porte de l'appartement D s'ouvrit avec fracas, libérant un flot d'invectives qui résonnèrent dans tout le couloir. Rudy apparut, massif, les cheveux en bataille, le visage rouge de colère. Ses yeux fouillaient l'espace avec une hargne animale.

— Saloperie de rouquin ! Viens ici, ou je te donne à bouffer aux chiens !

Thomas tourna lentement la tête. Sans un mot, il se leva, redressant toute sa stature, l'animal roux toujours entre ses bras protecteurs. Il avança calmement vers Rudy, ses pas résonnant comme un défi dans le couloir silencieux.

Rudy s'arrêta net face à lui, méprisant. Ses lèvres se tordirent en une grimace.

— Mon chat !

Thomas ne cilla pas. Il planta son regard droit dans celui de son voisin, son ton ferme et posé.

— C'est votre chat, monsieur Rudy.

Rudy, irrité, tendit ses bras avec brusquerie.

— Ouais ! Et je veux que tu me le rendes, maintenant, avant que ma femme n'explose un plomb.

Thomas avança un peu l'animal vers lui, comme s'il s'apprêtait à le lui confier. Mais au dernier instant, il stoppa son geste. Ses yeux se rétrécirent, sa voix se fit tranchante.

— Le rouquin... tu ne comptes pas vraiment le donner aux chiens, j'espère ?

Rudy détourna le regard, mal à l'aise, ses mâchoires serrées.

— Putain... ça ne te regarde pas.

Thomas fronça les sourcils et inclina légèrement la tête, son visage approchant de celui de Rudy. Ses mots tombèrent comme un avertissement.

— Je crois que je vais plutôt le ramener à votre femme. Pour plus de sécurité.

Un silence pesant s'installa. Rudy esquissa un sourire nerveux, forcé, et finalement reprit l'animal, qu'il serra maladroitement contre sa poitrine. Ses gestes se firent soudain plus doux, comme s'il voulait se rattraper.

— J'aboie beaucoup, marmonna-t-il, mais jamais je ferais de mal à une bête.

Thomas recula d'un pas, le jaugeant encore. Le chat ronronna dans les bras de son maître, inconscient du duel silencieux qui venait d'avoir lieu.

Thomas inclina la tête, ses traits s'adoucirent. Il se frotta les mains comme pour clore le duel.

— Je compte sur vous. Et je suis sûr que, dans le futur, nous nous entendrons comme des frères.

Les mots tombèrent avec une sérénité désarmante. Rudy écarquilla les yeux, stupéfait par cette déclaration inattendue. Puis son visage se crispa dans une grimace ironique. Il recula de deux pas, serrant son chat comme un bouclier.

— Tu te sens bien, ou quoi ?

Sans attendre de réponse, il tourna les talons.

— Hé, grosse ! Lança-t-il d'une voix forte en s'adressant à l'intérieur. J'ai retrouvé ton salopard de chat !

La porte claqua sèchement derrière lui. Le couloir retrouva son calme, comme si rien ne s'était passé.

Thomas resta un instant immobile, le sourire aux lèvres.

— Je crois qu'on ne sera jamais amis, murmura-t-il.

Il inspira profondément et redressa les épaules. L'heure tournait.

— Maintenant, il faut que je me dépêche d'aller chercher Chang. Je ne voudrais pas arriver en retard pour sa première journée.

Chapitre XXVII : Le poids du secret

À l'extérieur, la nuit avait déjà étendu son manteau. Les réverbères diffusaient une lumière jaune qui découpaient des ombres allongées sur le trottoir. Debout devant le magasin d'alimentation, Thomas attendait, son cœur battant d'impatience.

Enfin, la porte vitrée s'ouvrit. Chang apparut, silhouette fragile dans son manteau sombre. Son visage rayonnait en apercevant Thomas, mais un voile d'inquiétude ne tarda pas à ternir sa joie.

Sans un mot, elle se jeta dans ses bras. Leurs lèvres se rencontrèrent dans un baiser long et fiévreux, comme pour repousser les spectres de la journée.

Thomas, le souffle court, caressa doucement sa joue.

— Tu as l'air fatiguée, dit-il d'une voix tendre.

Chang acquiesça d'un signe de tête. Mais aussitôt, son corps se crispa à nouveau. Elle se blottit plus fort contre lui et des larmes roulèrent sur ses joues.

— Rentrons, souffla-t-elle. J'ai des choses importantes à te dire.

Elle recula légèrement, essuya ses larmes d'un geste rapide, et releva vers lui un regard où se mêlaient la détresse et l'urgence.

— Ne me pose pas de questions, Thomas, murmura Chang, la voix chargée d'une étrange gravité. Marchons simplement, main dans la main, sans jamais les lâcher. Apprécions chaque pas et chaque instant ensemble.

Thomas la regarda, intrigué. Son front se plissa, une inquiétude affleura dans son regard.

— Que se passe-t-il ?... C'est ta religion qui...

Il s'interrompit, secoua doucement la tête et ajouta dans un souffle résigné :

— OK.

Il serra ses doigts contre les siens. Leurs paumes jointes devinrent une promesse silencieuse. Alors, ils avancèrent côte à côte dans la nuit, sans échanger un mot, comme si chaque pas gravé dans l'obscurité pouvait repousser l'inévitable.

Appartement de Chang

L'appartement baignait dans une lumière tamisée. La vapeur s'élevait d'une tasse encore fumante que Chang tenait entre ses mains. Assise à table, elle fixait son contenu, la cuillère tournant sans fin dans le liquide sombre, trahissant son agitation.

Enfin, elle parla, la voix tremblante mais décidée :

— ... L'inspecteur Diallo veut absolument te rencontrer demain matin. Après que tu m'auras laissée au travail, il t'attendra dans le parc de Wolvendaal, quelque part près de l'entrée.

Thomas releva les sourcils, surpris, puis son visage se détendit.

— Voilà pourquoi tu étais accablée au magasin... Je comprends mieux pourquoi ta journée

fut si pénible. Ne t'en fais plus. Demain, j'irai voir cet inspecteur et je répondrai à ses questions.

Les yeux de Chang s'écarquillèrent. Elle arrêta net de remuer sa cuillère. Son regard se planta dans le sien, chargé d'une supplication désespérée.

— Partons, Thomas ! Quittons tout. Allons loin d'ici pour nous cacher.

Thomas plissa les yeux, un sourire calme mais déterminé effleurant ses lèvres.

— Tu me connais, Chang. Jamais je ne fuis face au danger.

Elle se leva brusquement, ses traits marqués d'une résolution nouvelle, et se dirigea vers sa chambre.

— Alors, je fais ma valise. Il n'est pas question que je te laisse affronter ça seul !

Thomas tendit les bras vers elle, la ramenant doucement à lui. Ses mains chaudes entourèrent les siennes, les enfermant dans une étreinte protectrice. Chang, touchée par ce geste, se figea. Ses doigts se serrèrent autour des siens avec force, comme si elle avait trouvé dans ce contact la seule certitude qui lui restait.

— Arrête, Chang ! S'exclama Thomas, la voix ferme, mais emplie d'une tendresse qui cherchait à apaiser. Je ne laisserai pas notre amour se perdre à jamais. Et puis, il faudrait qu'il me fasse avouer des crimes. Ce qui n'arrivera pas : il n'a aucune preuve.

Il marqua une pause, ses yeux se durcirent.

— Alors, il devra bien chercher un autre coupable.

Chang se figea, ses poings serrés au point d'en blanchir les jointures. Son regard se planta dans celui de Thomas, traversé d'un éclat de peur.

— Tu ne comprends pas... L'inspecteur a retrouvé mon baladeur et mon vélo. J'en suis certaine, il détient des preuves tangibles. Mais il les garde cachées pour les brandir au dernier moment, quand nous serons acculés. Il est machiavélique, Thomas ! Je n'ai même pas signé de déposition... tout cela est une toile où il m'enferme.

Sa voix se brisa, un ton de désespoir la traversa.

— Thomas, je t'en supplie... n'y va pas. Partons loin, disparaîssons avant qu'il ne soit trop tard !

Thomas se redressa de toute sa stature, la mâchoire contractée. D'un geste lent, il secoua la tête.

— Fuir comme des voleurs, se cacher en attendant qu'il nous retrouve ? Jamais. Nous méritons mieux que cela, Chang. Et puis, le vélo et le baladeur ne prouvent rien : ni ton implication, ni la mienne.

Elle haussa les épaules, ses mains glissèrent des siennes. Elle se détourna, frottant nerveusement ses longs cheveux, comme pour chasser une angoisse insaisissable.

— Si seulement c'était aussi simple... Mais l'intuition de femme que je suis me crie qu'il prépare quelque chose. Je le sens. L'inspecteur Diallo va t'arrêter. Et alors... tu ne reviendras plus jamais.

Un silence lourd tomba. Thomas, le regard rempli d'une confiance rassurante, tendit ses mains vers elle à nouveau, comme pour l'attirer hors de ce gouffre d'inquiétude.

— Arrête de t'imaginer le pire. Demain, je verrai cet inspecteur. Et demain soir, je reviendrai te chercher au travail.

Il marqua une pause, adoucissant son ton, cherchant à esquisser un sourire.

— Mieux encore... je viendrai à midi, à l'heure de ta pause. Comme ça, tu n'auras pas à attendre le soir pour être rassurée.

Les traits crispés de Chang se relâchèrent enfin. Ses yeux brillèrent d'un espoir fragile. Elle se redressa, plus droite, et laissa échapper un souffle qui ressemblait à un soulagement.

— Tu me le promets, Thomas ! S'exclama Chang, les mains jointes, sa voix vibrante d'un mélange d'amour et d'angoisse.

Thomas, grave, posa sa paume contre sa poitrine, comme un serment médiéval.

— Pour toi !

Chang grimaça, secouant la tête.

— Oh, Thomas ! Arrête de faire le con... On n'est plus en croisade.

Un sourire attendri éclaira son visage. Ses traits se détendirent, sa voix devint caresse.

— C'est toi, à présent, ma croisade, mon amour.

Alors, Chang se pencha brusquement par-dessus la table. Ses lèvres trouvèrent celles de Thomas dans un baiser ardent, passionné, comme si elle voulait sceller ce serment d'un sceau indélébile. Le temps sembla s'arrêter, suspendu dans la chaleur de cet instant.

Chapitre XXVIII : Le matin des adieux

Le soleil du matin filtrait entre les façades encore engourdis. Devant le magasin d'alimentation, Thomas tenait Chang par la taille, son regard noyé d'affection. Ses doigts caressaient lentement sa joue, puis glissaient vers son cou, effleurant sa peau avec une infinie délicatesse.

— Chang... arrête de te tracasser, dit-il d'une voix douce. N'oublie pas : je serai là, à midi tapant.

Mais le visage de Chang trahissait son désespoir. Ses mains s'agrippèrent à lui comme à une bouée.

— Nous pouvons encore partir, Thomas ! Je t'en supplie...

Il écarta doucement ses mains, dans un geste empreint de calme et de certitude. Ses yeux brillaient d'une confiance qui semblait inébranlable.

— Chang, prends confiance en toi.

Elle baissa la tête, désolée. Une larme roula, mais elle esquissa un sourire fragile.

— ... Ne plus courber l'échine, je sais.

Leurs regards se croisèrent une dernière fois avant qu'elle ne s'éloigne vers son travail. Dans ce bref instant, tout leur amour, toute leur peur, et tout le poids du destin semblaient suspendus entre eux.

Thomas sourit avec douceur et déposa un baiser sur le front de Chang, comme une bénédiction intime.

— Maintenant, il faut que tu ailles travailler, murmura-t-il.

Chang répondit par un baiser passionné, fougueux, presque désespéré, comme si elle craignait que ce soit le dernier. Puis, d'un pas ferme, elle se dirigea vers l'entrée du magasin. Elle franchit le seuil sans se retourner, emportant avec elle un éclat du cœur de Thomas.

Resté seul, il demeura immobile quelques instants. Ses yeux suivaient encore la silhouette disparue, comme pour la retenir. Il inspira profondément, emplissant ses poumons d'air froid, puis relâcha lentement ce souffle en serrant ses bras contre son corps. Ce geste, mi-protecteur, mi-prémonitoire, était celui d'un homme sur le point d'affronter son destin.

La rencontre au parc

Le parc de Wolvendael s'étendait, vaste et silencieux sous la pâle lumière du matin. À l'entrée, l'inspecteur Louis Diallo attendait, vêtu de son long manteau sombre qui battait au gré du vent. Son visage fermé trahissait la méfiance. Entre ses doigts, une cigarette se consumait rapidement, et chaque bouffée semblait lui ronger un peu plus les nerfs.

Ses yeux balayaient les alentours. Plus loin, sur un banc, Clara était assise, son grand chien couché à ses pieds, les oreilles dressées. Elle gardait une apparence détendue, mais ses yeux

suivaient chaque mouvement. Dans une allée latérale, deux hommes en civil avançaient à pas mesurés, scrutant discrètement l'environnement. Le filet était tendu.

— Tout est prêt, souffla Diallo pour lui-même.

Il jeta sa cigarette au sol et l'écrasa d'un geste sec. Son poignet pivota : la montre indiquait que l'heure approchait.

— Vous êtes l'inspecteur, j'imagine ! Lança soudain une voix derrière lui.

Surpris, Diallo tourna la tête vers l'entrée. Thomas s'approchait d'un pas assuré. Sa silhouette se découvrait dans la lumière du matin, droite et ferme. Arrivé à hauteur de l'inspecteur, il le fixa intensément.

— Thomas de La Lys, j'imagine, répondit Diallo d'un ton neutre, presque ironique.

Leurs regards se croisèrent. Les yeux clairs de Thomas brillaient d'une intensité calme, une confiance étrange, presque désarmante.

— Et si nous marchions ensemble, à travers ce beau parc ? Proposa-t-il d'une voix posée.

Diallo eut un rictus crispé, une grimace contrariée qui déformait ses traits. Son regard glissa un instant vers les arbres au loin, puis revint sur Thomas.

— D'accord. Mais pas vers l'orée du bois. Je n'aime pas trop cet endroit, lâcha-t-il, un brin mesquin.

Thomas ne détourna pas les yeux. Il soutint le regard de l'inspecteur avec une intensité qui le troubla presque. Puis un léger sourire effleura ses lèvres, mystérieux, comme s'il avait deviné quelque chose que l'autre ignorait encore.

— Si vous le dites, répondit Thomas avec une ironie légère, presque imperceptible.

Les deux hommes s'engagèrent côte à côte sur l'allée principale du parc. Leurs pas résonnaient d'un même rythme, réguliers, mais chacun cherchait à imposer sa cadence à l'autre. L'air était frais, chargé d'humidité matinale, et un silence pesant s'étira quelques instants, seulement troublé par le bruissement des feuilles au-dessus d'eux.

— Chang m'a dit que vous vouliez absolument me voir, reprit Thomas d'une voix claire. Alors me voici, inspecteur.

— Diallo, rectifia sèchement l'autre, sans le regarder.

— Pardon ?

— Moi, c'est inspecteur Diallo, lâcha-t-il, insistant sur chaque syllabe comme pour réaffirmer son autorité.

Thomas plissa les yeux, s'immobilisa d'un seul mouvement, plantant ses talons dans le gravier. Il se redressa, les épaules droites, et fit face à l'inspecteur. Son regard se fixa dans celui de Diallo, inébranlable.

— Posez vos questions. Je vous écoute, inspecteur.

Un léger agacement traversa le visage de Diallo. Il sortit un paquet de cigarettes, en cala une entre ses lèvres et alluma avec une lenteur étudiée. Il aspira profondément, retint la fumée quelques secondes, puis la relâcha en un nuage épais qui s'éleva entre eux comme une barrière. Derrière cet écran gris, son regard s'éclaira d'une lueur amusée.

— D'accord... J'imagine que Chang vous a mis au courant de notre entrevue, hier, à mon bureau de la police judiciaire fédérale ?

Thomas ne cilla pas. Il hocha lentement la tête, son regard toujours ancré dans celui de l'inspecteur.

— Effectivement.

— Donc, vous savez que j'ai encore des devoirs d'enquête à accomplir, poursuivit Diallo, le ton faussement détendu, comme s'il voulait alléger la gravité de ses paroles.

Thomas sortit ses mains de ses poches. Il les ouvrit largement, paumes tournées vers le ciel, comme une offrande, un signe de transparence.

— Alors, allez droit au but, inspecteur.

Un silence retomba. La fumée de cigarette se dispersa lentement dans l'air, portée par le vent. Entre eux, plus que des mots, c'était une lutte de regards, une confrontation muette où chacun testait la force de l'autre.

Deux policiers en civil croisèrent leur chemin. Ils marchaient d'un pas lent, leurs regards se promenant distraitements sur les alentours, mais tout en restant attentifs au moindre geste de Thomas. Ils dépassèrent les deux hommes, puis continuèrent leur ronde discrète, comme deux ombres prêtes à intervenir à la moindre alerte.

Diallo, absorbé dans ses pensées, aspira une nouvelle bouffée de fumée, la retint longuement, puis la relâcha dans un souffle bruyant. Ses yeux, plissés, se tournèrent vers l'orée sombre du bois.

— Que s'est-il passé lundi soir, à l'orée du bois ? Demanda-t-il, sa voix empreinte d'une gravité étudiée. Et ne me dites pas que vous n'êtes pas au courant des deux meurtres perpétrés avec une telle sauvagerie.

Son regard revint vers Thomas, l'évaluant de haut en bas comme s'il cherchait des traces invisibles de culpabilité. Puis il jeta sa cigarette au sol, l'écrasant d'un mouvement sec de la chaussure.

— Et que faites-vous, poursuivit-il, avec les habits militaires de Jean Van Stell ?

Thomas inspira brusquement, une respiration sèche, nerveuse. Ses yeux se plantèrent dans ceux de l'inspecteur avec une intensité farouche.

— Qui vous dit que ce sont les siens ? Répliqua-t-il, la voix dure.

Un sourire mauvais étira les lèvres de Diallo. Il baissa les yeux vers les bottines de Thomas, puis soupira comme s'il venait d'obtenir une confirmation silencieuse.

— Vous portez aussi ses bottines... et vous avez gardé son style, ce détail absurde : les lacets laissés lâches, exactement comme lui.

— Pure coïncidence, répondit Thomas avec froideur, son ton tranchant comme une lame.

Diallo se mit à sourire nerveusement, une crispation de lèvres qui n'était ni joie ni ironie, mais la marque d'un chasseur sentant sa proie vaciller. Il fronça les sourcils, inspira profondément, et son regard devint perçant, presque cruel.

— C'est vous, cracha-t-il enfin, qui avez empalé Jean Van Stell et fracassé le crâne de Marcel Poinpont. Avouez, Thomas de La Lys !

Un silence lourd suivit, pesant comme une chape de plomb. Le vent souleva quelques feuilles mortes qui vinrent tournoyer autour d'eux.

Diallo reprit, plus sombre encore :

— Tchang n'était qu'une malheureuse victime de leur machination, après cet « accident » rue Rouge. Un accident orchestré par ces deux hommes. Les traces sur le pare-chocs de leur voiture correspondent parfaitement au vieux vélo de Chang.

Thomas se redressa, la mâchoire crispée. Sa voix vibra d'une conviction sèche :

— Chang a bien eu un accident ce lundi soir. Mais elle est rentrée aussitôt, saine et sauve.

Ses mots résonnèrent comme une barrière dressée entre lui et l'accusation. Son regard brillait d'une détermination farouche, celui d'un homme qui ne se laisserait pas acculer sans combattre.

Le sourire de Diallo s'élargit, narquois, comme celui d'un joueur qui croit avoir trouvé la faille. Il leva les mains, paumes ouvertes, en signe de dénégation théâtrale.

— Et n'oublions pas, ajouta-t-il d'un ton moqueur, son baladeur et son vélo, abandonnés comme par enchantement.

Thomas se raidit. Ses yeux s'assombrirent, et sa réplique claqua sèchement :

— Et après ?

Un silence tendu suivit. Le vent, froid et mordant, fit claquer les pans du manteau de Diallo. Celui-ci reprit un air plus grave, plus solennel, comme un prêtre prononçant une sentence. Il accompagna ses mots de gestes lents, de ses mains qu'il agitait pour donner plus de poids à son propos.

— Je suppose que vous connaissez Alice, la voisine de Chang. Elle a fait une déposition. Elle jure qu'elle vous a vu, ce soir-là, tenant Chang dans vos bras, encore sous le choc. Et selon ses dires, elle ne vous avait jamais aperçu auparavant. Elle ne savait rien de vous. Vous étiez, pour elle, un inconnu tombé du néant.

Il s'approcha alors de Thomas, réduisant la distance entre eux à quelques pas seulement. Ses yeux se plissèrent, sa voix se fit plus incisive, presque tranchante.

— Chang, poursuivit-il, avait été passée à tabac, violée par Jean Van Stell et Marcel Poinpont. Vous savez ce qu'ils avaient prévu ensuite ?

Diallo haussa soudain le ton, ses mots frappant comme un fouet.

— Ils allaient la brûler vive, Thomas ! Oui, la brûler, pour se repaître de ses cris, pour jouir de son agonie. Ils allaient se repaître de ses flammes comme de leur victoire sur une vie innocente !

Un éclair de rage traversa le visage de Thomas. Sa mâchoire se contracta, son regard devint incandescent, ses traits tendus à l'extrême. Sa voix éclata, lourde d'une colère qu'il ne

cherchait plus à dissimuler.

— Aujourd’hui, ce sont eux qui se consument en enfer !

L’aveu, brutal, jaillit comme un coup de tonnerre dans l’air glacé du parc. Diallo, surpris, recula instinctivement d’un pas. Son visage se décomposa d’abord sous l’effet de la stupeur, puis se recomposa en un sourire pervers, satisfait. Dans ses yeux brilla la lueur d’un prédateur qui venait enfin de coincer sa proie.

— Nous y voilà enfin, Thomas, souffla-t-il avec un plaisir malsain.

D’un geste brusque, il plongea sa main droite dans la poche profonde de son manteau. Ses yeux ne quittaient pas ceux de Thomas.

— Comment avez-vous fait ? Et surtout... qui êtes-vous vraiment ?

Dans le magasin

Dans l’épicerie où elle venait à peine d’achever son premier service, Chang rangeait machinalement des boîtes de conserve sur les étagères. Ses gestes, d’ordinaire précis, devenaient nerveux, saccadés. Son esprit était ailleurs. Le bourdonnement des clients, le grincement des caddies, tout se dissolvait autour d’elle dans une brume d’angoisse.

La radio diffusait une chanson entraînante, presque joyeuse, qui contrastait douloureusement avec le poids qui lui écrasait la poitrine. Soudain, sa main se figea sur une boîte de soupe en fer-blanc. Une larme roula le long de sa joue, silencieuse, incontrôlable.

— Thomas..., murmura-t-elle, comme une prière éperdue.

Elle resta immobile, les yeux fixés dans le vide, tandis qu’au-dehors, dans le parc, se jouait l’affrontement décisif.

Dans le parc

Dans l’allée recouverte de feuilles mortes, Diallo et Thomas s’étaient rapprochés l’un de l’autre. Clara, restée en arrière avec son berger allemand, observait avec une tension palpable.

Thomas, le regard fuyant mais l’âme en feu, planta soudain ses yeux clairs dans ceux de l’inspecteur. Sa voix s’éleva, grave, habitée d’une force presque mystique.

— Vous croyez en Dieu, inspecteur ?

Diallo arqua un sourcil, intrigué, mais garda le silence. Thomas fit quelques pas de côté, s’écartant lentement comme pour reprendre de la distance, ses bottines écrasant les feuilles mortes sous leurs lacets lâchés. Puis il reprit, avec une intensité croissante :

— Je vais tout vous raconter, inspecteur.

D'un geste vif, Diallo leva sa main gauche vers Clara, un signe d'apaisement. Elle s'arrêta, son chien immobile à ses pieds, mais ses yeux restaient braqués sur Thomas, prête à réagir au moindre mouvement suspect.

L'inspecteur accéléra le pas et rejoignit Thomas, sa silhouette imposante dans son long manteau. Sa voix claquait comme un ordre.

— Non, pas ici ! Venez dans mon bureau. Vous ferez une déposition en bonne et due forme. Vous signerez, et ce sera officiel.

Thomas s'immobilisa près d'un gros rocher moussu, planté comme un témoin muet au bord du sentier. Son visage se crispa, et il leva les mains, paumes ouvertes, en signe de refus catégorique.

— Non. Avant toute chose, je vais vous dire qui je suis. Et pourquoi je suis ici.

Diallo fronça les sourcils. Sa main droite demeurait enfouie dans la poche de son manteau, comme si elle caressait en secret le métal froid de son arme. Son regard devint arrogant, impérieux.

— Cela ne marche pas ainsi, Thomas ! Lança-t-il d'une voix dure. C'est moi l'inspecteur de police, et ce sont mes règles qui dictent cette enquête. Vous n'imposerez rien.

Un rictus de mépris passa sur les lèvres de Thomas. Il hocha la tête lentement, d'un mouvement désabusé, ses yeux toujours braqués sur Diallo.

— Dans ce cas... je ne vous dirai rien.

Le silence retomba, lourd et menaçant, seulement troublé par le souffle glacé du vent qui fit frissonner les branches au-dessus de leurs têtes.

Diallo, les narines dilatées par une colère contenue, se pencha si près que Thomas sentit le souffle âcre de sa cigarette. Son regard brûlait d'arrogance.

— Vous n'êtes enregistré nulle part dans ce pays, lâcha-t-il d'une voix sourde. Et d'après Interpol, vous n'existez tout simplement pas. Pas de papiers, pas d'identité... rien !

Un sourire mauvais étira ses lèvres.

— Autrement dit, je pourrais vous faire arrêter. Ou même vous tuer sur-le-champ si je le désirais. Et personne ne viendrait vous réclamer.

Thomas recula d'un pas, comme pour s'offrir de l'air, mais son regard se fit plus dur encore. Une intensité froide, presque surnaturelle, jaillit de ses yeux. Sa voix claquait, calme mais glaciale :

— Avant même que votre main droite ne sorte de votre manteau, je vous arrêterais net... et vous auriez le cou brisé.

Diallo tressaillit, mais Thomas continua, implacable, chaque mot comme une lame tranchant l'air.

— Quant à cette femme et son chien, dit-il en désignant d'un mouvement de tête Clara et son berger allemand, je n'aurais qu'à saisir cette pierre à mes pieds pour les réduire à néant. Ensuite, ce serait son tour.

Il marqua une pause, son ton plus grave encore.

— Et vos deux hommes, là-bas... trop loin, trop distraits. Ils n'arriveraient jamais à me rattraper.

Le sang de Diallo se glaça un instant, mais il masqua son trouble par un rire nerveux, un rictus de défi.

— Ce serait un carnage, hein ?...

Thomas le transperça de son regard incandescent, et sa voix tonna :

— Comme avec Van Stell et Poinpont !

Le nom des deux victimes flotta un instant dans l'air, comme une condamnation irrévocable. Diallo, frissonnant malgré lui, plissa les yeux et enfonça sa main gauche dans la poche de son manteau, cherchant à se redonner contenance.

Puis, reprenant son masque de stratège, il parla plus lentement, pesant chaque mot comme une menace :

— D'accord... mais sachez une chose. Chang peut être arrêtée quand je le déciderai. Elle peut être renvoyée dans son pays du jour au lendemain. Pire : je peux la faire inculper comme complice de vos deux meurtres. Elle goûtera à la prison avant l'expulsion.

Ses yeux s'illuminèrent d'une lueur froide.

— Vous ne voulez pas qu'elle rate sa vie, n'est-ce pas ? Alors écoutez bien. Si vous tenez à elle... vous viendrez ce dimanche, dans mon bureau. Vous m'apporterez vos aveux circonstanciés, écrits de votre main. Vous signerez que vous êtes coupable des deux meurtres.

Diallo marqua une pause, un sourire carnassier au coin des lèvres.

— Et si vous refusez... c'est elle qui paiera le prix.

Le vent d'automne agitait les branches du parc, projetant leurs ombres mouvantes sur les visages des deux hommes. Diallo resserra le col de son manteau avec un geste théâtral, presque arrogant. Sa voix se fit basse, teintée d'un sarcasme glacé.

— Tu viendras dimanche. Avec une confession écrite, détaillée, circonstanciée. Et tu décriras aussi l'homme que tu prétends être. Tu signeras de ta main. Ce sera ton sceau. Ta condamnation.

Thomas, le souffle court, sentit son cœur battre plus fort, non pas de peur mais d'un lourd dilemme. Il s'approcha de l'inspecteur, si près que leurs regards s'accrochèrent comme deux lames croisées. Sa voix, chargée d'inquiétude, trembla malgré lui :

— Si je me plie à votre demande, inspecteur Diallo... Si je m'accuse et accepte ma condamnation... vous me laisserez tranquille ? Vous laisserez Chang en paix ? Elle pourra rester au pays ?

Diallo eut un sourire froid, presque imperceptible, comme s'il venait de gagner une manche. Ses doigts remontèrent lentement le col de son manteau, geste de supériorité calculée. Il plissa les yeux et lança, d'un ton sarcastique :

— Vous croyez en Dieu ?

Thomas resta figé, incapable de répondre. Car ce que l'inspecteur insinuait, ce n'était pas une simple question. C'était une mise à l'épreuve.

Devant le magasin

À midi, devant l'épicerie où Chang travaillait, l'air était chargé d'impatience. Thomas, debout face à la grande porte vitrée, attendait, les yeux hantés par la rencontre qui venait de bouleverser son destin. Le poids des paroles de Diallo l'écrasait encore, mais dès que la porte s'ouvrit et que Chang apparut, il se redressa comme si la lumière venait de renaître.

Chang sortit en courant, son visage radieux et tremblant à la fois. Son souffle court se mélangeait à des sanglots de soulagement. Sans réfléchir, elle se jeta dans ses bras, l'étreignit de toutes ses forces et scella leurs retrouvailles d'un baiser passionné, brûlant de larmes et de désir de vivre.

— Je croyais ne plus jamais te revoir !... Sanglotait-elle contre ses lèvres. Thomas, dis-moi ce qu'il s'est passé.

Thomas la serra plus fort, puis, comme pour effacer ses inquiétudes, il força un sourire éclatant, presque insouciant.

— L'inspecteur laisse tomber, Chang. Faute de preuves.

Elle recula brusquement d'un pas, ses yeux s'écarquillant d'incrédulité.

— Quoi ?... Mais...

Il la rassura d'un geste de la main, d'un ton faussement léger.

— Ton vélo, ton baladeur... tout ça n'est lié qu'à l'accident de la rue Rouge. Rien qui puisse prouver une implication dans les meurtres du parc de Wolvendael.

Chang insista du regard, ses pupilles sombres brillant d'un mélange de peur et d'instinct.

— Et Alice ?... Sa déposition...

Thomas soutint ses yeux, son sourire forcé se durcissant en une gravité contenue.

— Cela ne prouve rien non plus. En rien, Chang. Ni contre toi, ni contre moi.

Elle resta figée, partagée entre soulagement et un doute persistant, comme si son intuition de femme pressentait que Thomas lui cachait encore une part de vérité.

Un instant, Chang resta figée, incapable d'articuler la moindre parole. Sa bouche entrouverte trahissait son incrédulité, son esprit hésitait encore à croire que le cauchemar s'achevait. Puis, soudain, un sourire éclatant fendit son visage, un sourire qui venait du cœur, trempé de larmes.

— Alors... nous sommes libres ! Souffla-t-elle, sa voix brisée par l'émotion.

Thomas ouvrit grand les yeux, savourant la chaleur de cette phrase comme une bénédiction. Un rire franc jaillit de sa gorge.

— Oui, Chang ! C'est pour cela que je suis là. Pour t'apporter la bonne nouvelle. Tu peux désormais envisager ton avenir sans crainte, en toute sérénité.

Elle se jeta contre lui, des larmes roulant sur ses joues comme une pluie de délivrance. Elle l'étreignit de toutes ses forces, cherchant refuge dans ses bras puissants.

— Mon avenir... murmura-t-elle d'une voix vibrante. Mon avenir, c'est avec toi, Thomas. Avec toi que je veux le bâtir.

Elle s'écarta légèrement, essuya ses joues du revers de la main et, retrouvant un éclat de détermination, poursuivit :

— Dès janvier, je m'inscris au cours du soir. Je veux être diplômée en gestion d'entreprise. Tu avais raison... je dois m'élever, devenir plus forte, pour ne plus jamais me laisser soumettre par qui que ce soit.

Thomas arqua un sourcil, amusé, cherchant à alléger l'intensité de ce moment.

— Gestion d'entreprise, hein ? Ne me dis pas que ton rêve, c'est de vendre des frites !

Chang éclata de rire, un rire clair, presque enfantin, qui fit briller ses yeux.

— Bien que j'adore les frites belges, non, Thomas. Ce n'est pas ça mon rêve. Je veux être une dirigeante. Une femme respectée et responsable. Je veux que personne ne puisse jamais douter de moi, ni m'humilier.

Thomas applaudit d'un claquement sec des deux mains, son visage illuminé par une fierté sincère.

— Tu grandis dans le bon sens, Chang. Et j'adore tes perspectives.

Sans attendre, il la saisit et la serra contre lui, l'embrassant fougueusement, comme pour graver à jamais ce moment d'espoir dans leur mémoire commune. Leurs cœurs battaient à l'unisson, résonnant comme un serment silencieux : celui de ne plus jamais se laisser écraser par l'ombre du passé.

Chapitre XXVIII : L'écho des prières

Le silence solennel de l'église Saint-Pierre enveloppait Thomas. Agenouillé au centre du transept, la tête inclinée, il semblait minuscule face à l'immensité des statues qui représentaient la chrétienté. Leurs visages de pierre le scrutaient comme des témoins immuables de son fardeau.

Ses épaules voûtées portaient non seulement la mémoire des croisades mais aussi l'incertitude de son avenir terrestre. Ses lèvres s'entrouvirent dans une plainte.

— Seigneur... pourquoi me tortures-tu ainsi ? Pourquoi me condamnes-tu à mentir à celle que j'aime ?

Son visage meurtri se releva lentement vers le chœur inondé de lumière colorée. Les vitraux projetaient sur lui des fragments de pourpre et d'or, comme un jugement céleste.

Il ferma les yeux, ses poings serrés, et répéta, d'une voix éraillée par l'angoisse :

— Aide-moi à marcher sur ce chemin... montre-moi le sens de ton épreuve...

Thomas demeura agenouillé, les poings serrés, les yeux noyés de larmes qui coulaient lentement sur ses joues marquées par la douleur. Sa voix, d'abord un murmure, monta dans la nef comme un cri venu des entrailles.

— Dieu ! Pourquoi me tortures-tu ainsi ? Pourquoi m'imposes-tu le poids insoutenable du mensonge envers celle que j'aime ?

Il redressa lentement la tête, et ses yeux rougis croisèrent les silhouettes immobiles des statues, témoins muets de sa supplique. Son visage, déformé par la tristesse, laissait éclater la vérité nue de son cœur.

— Je suis amoureux de Chang, confessa-t-il dans un souffle tremblant. C'est un amour que je n'avais jamais connu auparavant. Connaître la tendresse d'une femme vivante... c'est si profond, si délicat...

Puis sa voix se brisa pour mieux renaître dans un éclat de colère. Il se leva brusquement, écartant les bras en croix comme pour défier le ciel.

— Mais qu'attends-tu de moi, Seigneur ? Cria-t-il, la voix résonnant sous les voûtes. Je me sens trahi ! Tu refuses que je goûte à la passion, au désir, à la tendresse et à l'affection. À moi qui ai porté ton amour comme une bannière, tu ne laisses que l'amertume. Cruel !

Ses bras retombèrent lourdement le long de son corps, ballants, vidés de force. Il chancela, puis rassembla ses mains tremblantes en une prière désespérée.

— Ô Dieu... pardonne ma faiblesse. Montre-moi le chemin. Que veux-tu de moi pour que je sois digne à tes yeux ? Quelle épreuve, quelle souffrance exige encore ta volonté ?

Un silence écrasant envahit l'église, seulement rompu par le craquement discret des cierges consumés. Thomas se pencha, presque écrasé par le poids de sa supplique.

Et soudain, une voix douce, grave, s'éleva derrière lui.

— Dieu ne demande pas ta souffrance, Thomas. Seulement un acte de foi. Rien de plus.

Thomas sursauta, ses yeux s'écarquillant. Il se retourna lentement et distingua la silhouette du curé Léonard, avançant dans la lumière diffuse des vitraux. Son pas était mesuré, presque solennel, comme s'il sortait des ombres pour incarner la réponse divine.

— Léonard... Souffla Thomas, bouleversé. Mais... Que voulez-vous dire ?

Léonard s'arrêta à quelques pas de Thomas. Ses mains jointes reposaient devant lui, son visage empreint de douceur contrastait avec l'intensité de son regard. Ses yeux brillaient d'une bienveillance calme, mais portaient aussi la gravité d'un homme qui connaît les luttes de l'âme.

— Dieu te demande fidélité, conviction et confiance absolues, dit-il d'une voix posée, chaque mot résonnant comme une vérité intemporelle. Non pas des paroles, mais des actes, Thomas.

Il marqua une pause, laissant le silence sacré de l'église donner du poids à son propos.

— Si tu es revenu sur Terre, ce n'est pas pour être châtié. C'est pour vivre une épreuve. Ton défi, c'est l'amour. L'amour que tu as découvert auprès de Chang.

Thomas, les yeux embués, serra les lèvres.

— Mais... pourquoi ? Souffla-t-il, presque honteux.

Léonard inclina légèrement la tête, comme pour mieux pénétrer son cœur.

— Parce que cet amour est ton chemin de rédemption. Tu as commis autrefois des actes sanglants, tu as porté la croix du guerrier. Aujourd'hui, Dieu t'offre de porter une autre croix : celle du don, de la tendresse et de la fidélité. Ce n'est pas une punition, Thomas, mais une éducation. L'enseignement que tu tires de Chang servira ton âme éternelle, bien au-delà de cette vie.

Il avança d'un pas, posa brièvement sa main sur l'épaule de Thomas.

— À toi de choisir. Libre, toujours. Mais sache que Dieu attend ton acte de foi. Ce ne sont pas tes prières ou tes sacrifices qu'il désire. C'est ton choix.

Thomas trembla. Son regard se détourna vers le chœur illuminé, vers les vitraux de la chapelle rayonnante. La lumière colorée dansait sur son visage, le caressant comme une bénédiction fragile.

Il leva les yeux vers le ciel invisible derrière la voûte et soupira.

— Seigneur... aide-moi à marcher sur ce chemin tortueux.

Ses mains jointes se levèrent lentement. Il traça le signe de la croix, avec une lenteur presque cérémonielle, comme un soldat fatigué retrouvant enfin le sens de son combat.

Chapitre XXX : Les ombres d'Alice

La nuit était tombée, et dans le couloir étroit de l'immeuble, Thomas frappa à la porte de l'appartement F. Quelques secondes plus tard, la porte s'entrouvrit en grinçant. Alice apparut, courbée dans un peignoir de soirée, les cheveux défaits, le visage marqué par la fatigue mais illuminé par un sourire de façade.

— Bonsoir, Alice, dit Thomas, sa voix calme mais légèrement tendue.

Elle haussa un sourcil, surprise de sa visite à une heure si tardive.

— Thomas... que me vaut ta visite ? Tu veux entrer ?

Il fit un signe de tête en négation, levant doucement les mains comme pour apaiser.

— Merci, Alice, mais non. Je ne veux pas vous déranger plus que nécessaire.

— Merci, Alice, mais je suis pressé, je dois aller chercher Chang à son travail, expliqua Thomas avec un sourire poli.

Alice pinça les lèvres, l'air à la fois soulagé et intrigué. Ses yeux s'adoucirent et un sourire délicat se dessina sur son visage fatigué.

— Cela a l'air de bien marcher entre vous, constata-t-elle avec une pointe de nostalgie dans la voix.

Les yeux de Thomas se plissèrent de bonheur. On pouvait lire dans ses traits la fierté et l'admiration d'un homme éperdument amoureux.

— Chang est vraiment extraordinaire... tellement attentive, tellement généreuse. Je l'adore.

Alice baissa un instant le regard, hésitante. Puis, rassemblant son courage, elle s'avança d'un pas. Ses mains fines tripotaient nerveusement la ceinture de son peignoir.

— J'espère que tu ne m'en veux pas trop... pour la déposition que j'ai faite à la police fédérale. Tu sais, cet inspecteur Diallo... Je n'ai pas réfléchi, je pensais simplement...

Un malaise flotta un instant dans l'air. Thomas la dévisagea, puis agita doucement ses mains, comme pour dissiper la gêne.

— Non, non, ne vous tracassez pas, Alice. Tout est arrangé avec l'inspecteur. L'affaire a été laissée sans suite.

Un souffle de soulagement fit redresser le dos d'Alice. Ses épaules s'allégèrent, son visage s'illumina presque.

— Vraiment ?... Oh, je suis heureuse pour vous, dit-elle avec une sincérité palpable.

Thomas joignit ses mains devant sa bouche, comme dans une prière improvisée. Ses yeux se firent plus graves, plus intenses.

— Justement, Alice... Je me demandais si vous pouviez m'aider.

Elle acquiesça vivement, comme si elle retrouvait là une occasion de se racheter.

— Évidemment, Thomas. Comment puis-je faire ?

— N’auriez-vous pas quelque chose qui m’aiderait à dormir profondément cette nuit ? demanda Thomas d’une voix lasse. Les événements d’aujourd’hui m’ont tellement épuisé que je crains de ne pas trouver le sommeil.

Alice inclina la tête, un sourire doux effleurant ses lèvres. Ses yeux s’emplirent de compassion.

— Je connais bien cela, Thomas, répondit-elle avec chaleur. Attends-moi ici, je vais te chercher un somnifère. Ça t’aidera à trouver le sommeil profond, ce soir.

Elle disparut dans son appartement, laissant derrière elle une légère odeur de tisane et de linge propre. De l’intérieur, sa voix résonna, légèrement plus forte, presque comme une confession lancée au hasard.

— Chaque fois que mon passé douloureux resurgit, je prends ce médicament ! C’est le seul moyen que j’ai trouvé pour apaiser mes nuits…

Thomas, resté dans le couloir, pencha la tête. Un frisson de compassion l’effleura, mais il n’esquissa pas un mot. Il connaissait le poids des blessures intérieures, et savait qu’elles se dissimulaient derrière les gestes les plus ordinaires.

Bientôt, Alice réapparut, une petite boîte à la main. Elle en sortit un comprimé qu’elle tendit à Thomas, comme une offrande.

— Tiens, Thomas, voilà le somnifère. Prends-le avec beaucoup d’eau.

Il tendit sa main avec reconnaissance et reçut le médicament comme on reçoit une confiance fragile.

— Merci infiniment, Alice. Et surtout… n’en parlez pas à Chang. Je ne voudrais pas qu’elle s’inquiète pour moi.

Alice hocha la tête, compréhensive.

— Bien sûr. Ton secret restera le mien.

Thomas glissa le comprimé dans la poche de son manteau, songeur. Puis il redressa la tête, et un sourire malicieux se dessina sur ses lèvres.

— En échange, je vous promets un dîner prochainement. Je vous inviterai à déguster un bon plat de nouilles sautées… mais avec une vraie fourchette, pas de baguettes.

Alice éclata d’un petit rire, surprise par cette attention inattendue. Ses joues rosirent légèrement.

— Bonsoir, Thomas. Tu es un chou, vraiment.

Elle referma la porte doucement, laissant Thomas seul dans le couloir sombre. Il inspira profondément, puis tourna les talons et s’éloigna d’un pas rapide, son ombre glissant le long des murs silencieux.

Chapitre XXXI : La nuit des confidences

Dans la salle de bain, la vapeur se dissipait encore sur le miroir. Thomas, les cheveux encore humides, torse nu, se tenait là, un essuie noué autour de sa taille. Son regard, chargé d'inquiétude, se posa sur son pantalon jeté sur la chaise. Il plongea la main dans la poche et en sortit le comprimé qu'Alice lui avait confié. La petite pilule reposait dans sa paume, insignifiante en apparence, mais lourde d'un choix silencieux.

Il la contempla longuement, comme si elle recelait une destinée qu'il ne voulait pas affronter. Sa gorge se serra.

— Excuse-moi, Chang... murmura-t-il d'une voix brisée. Mais je n'ai pas le choix.

Ses doigts tremblants se refermèrent sur le comprimé, puis il le glissa dans la poche de son peignoir de soie d'inspiration asiatique. Il s'enveloppa de ce vêtement avec un mélange de résignation et de pudeur, avant de quitter la salle de bain.

Le silence du salon l'accueillit. Thomas marcha d'un pas lourd vers le canapé, mais la porte de la chambre de Chang s'ouvrit soudain, laissant s'échapper une lueur tamisée et une effluve parfumée. Il s'arrêta net, fronça les sourcils.

— Chang ? Tout va bien ? Demanda-t-il, feignant un ton rassurant. Justement... j'allais t'apporter un peu d'eau... et un médicament pour te détendre.

Aucune réponse. L'écho de ses paroles se perdit dans l'air chaud. Intrigué, il s'approcha de la porte entrouverte.

La chambre baignait dans une lumière vacillante : des bougies allumées parsemaient les meubles, projetant des ombres dansantes sur les murs. La voix suave de Mike Brant emplissait l'espace : « *Laisse-moi t'aimer...* »

Chang apparut dans ce décor intime, ses cheveux lâchés tombant en cascade sur ses épaules. Vêtue d'un peignoir de soie, elle s'avança vers Thomas avec une tendresse empreinte de gravité. Elle posa ses mains fines sur ses épaules, et dans un geste lent, presque cérémoniel, elle fit glisser le tissu de son corps, le laissant nu devant elle.

À son tour, elle laissa tomber son propre peignoir, révélant la courbe délicate de sa silhouette. Ils se regardèrent longuement, comme deux âmes enfin libérées, avant de se serrer avec passion. Leurs baisers se firent fougueux, désespérés, comme s'ils savaient que la nuit leur offrait un répit fragile, un instant volé à l'éternité.

Thomas la souleva avec une douceur infinie, la portant jusqu'au lit. Chang, allongée, l'attira contre elle, ses lèvres brûlantes cherchant les siennes. Dans un souffle, elle approcha sa bouche de son oreille et murmura :

— Tu es mon ange...

Alors, dans l'obscurité parfumée de cire fondu et au rythme de la chanson qui s'élevait comme une prière charnelle, ils s'unirent. Chaque geste, chaque caresse semblait effacer pour un temps la menace du monde extérieur. Leurs corps s'entrelacèrent avec une intensité où se mêlaient désir et foi, passion et abandon.

La lettre du matin

L'aube filtrait à travers les rideaux, pâle et froide. Dans la salle à manger, Thomas se tenait debout, déjà habillé. Ses chaussures aux lacets serrés témoignaient de sa décision irréversible. Son regard s'abaissa vers le somnifère, posé sur la table. Il le prit, le contempla, puis un mince sourire ironique étira ses lèvres. D'un geste sec, il le remit à sa place dans la poche de son manteau.

Il s'assit, tira vers lui une feuille vierge et un stylo. Le silence n'était troublé que par le grincement léger de la plume sur le papier. Ses mots, rapides et précis, s'alignaient comme les pierres d'un chemin qu'il n'avait plus le droit de quitter.

Après plusieurs lignes, il reposa le stylo, le souffle court. Son regard s'arrêta sur un petit couteau posé près de lui. Sans hésiter, il s'en empara, et d'un geste net, entailla légèrement son index gauche. Une perle de sang jaillit et roula sur sa peau.

Grimaçant, il pressa son pouce contre la feuille, apposant une empreinte rouge en bas du texte. Une signature de chair et de douleur. Puis il porta son doigt à sa bouche, goûtant le sel métallique.

Il plia soigneusement le papier, le glissa dans une enveloppe qu'il rangea dans la poche arrière de son pantalon. Se levant, il jeta un dernier regard mélancolique vers la chambre close où reposait Chang. Ses lèvres tremblèrent.

— Aujourd'hui, cela fait seulement sept jours que nous nous connaissons... et pourtant, j'ai l'impression de l'avoir aimée toute une vie, murmura-t-il.

Il resta figé un instant, puis tourna la poignée, ouvrit la porte d'entrée et sortit, refermant doucement derrière lui, comme on ferme un tombeau.

Chapitre XXXII : L'antre de l'inspecteur

Le matin, au commissariat fédéral, l'odeur âcre du tabac imprégnait les murs du bureau de l'inspecteur Diallo. Assis derrière son bureau encombré de dossiers, il fixait le vide d'un air sombre. Une tasse de café refroidi reposait à portée de main. De son autre main, il tapotait nerveusement du bout des doigts un dossier qu'il refusait d'ouvrir, comme si son simple poids suffisait à lui rappeler l'ampleur de l'affaire.

— Ne joue pas avec moi, Thomas... murmura-t-il entre ses dents serrées. Ne joue pas...

Une bouffée de fumée s'échappa de ses lèvres, et il écrasa sa cigarette avec une violence sèche.

Soudain, la porte s'ouvrit brusquement. Clara entra précipitamment, le visage pâle, les yeux écarquillés. Sa respiration haletante trahissait sa nervosité.

— Inspecteur ! Il est là... Thomas De La Lys. Le suspect est ici !

Diallo redressa vivement la tête. Ses sourcils se froncèrent, mais sa voix resta ferme, glaciale.

— Calmez-vous, Clara. Du sang-froid, je vous prie. À l'école de police, on vous a bien appris à contrôler vos émotions, non ?

Clara baissa la tête, honteuse de sa précipitation.

— Désolée, Inspecteur Diallo... C'est juste que... je n'y croyais pas. Pas vraiment.

Le vieil inspecteur se leva lentement, rajusta son manteau, puis s'approcha d'elle d'un pas lourd. Son regard se fit plus perçant encore.

— Écoutez-moi bien. Vous restez à proximité. S'il devait se passer quoi que ce soit... vous intervenez sans ménagement. Compris ?

Clara hocha vivement la tête. Ses mains tremblaient légèrement, mais ses yeux retrouvaient un éclat déterminé.

Diallo marqua une pause, puis ajouta d'un ton plus léger, presque ironique :

— Ah, et... merci encore de m'assister exceptionnellement ce dimanche. Mais n'y prenez pas goût, Clara... sinon ma femme demanderait le divorce.

Un sourire amer étira ses lèvres, vite remplacé par un masque de dureté. Il glissa sa main à sa ceinture, sortit son arme de service, la vérifia avec précision, puis la remit en place.

— Espérons que nous n'en arriverons pas là, grogna-t-il. Mais souvenez-vous... c'est peut-être le tueur du parc de Wolvendael que nous allons affronter.

Clara avala difficilement sa salive, acquiesça, puis quitta le bureau, laissant Diallo seul. Celui-ci s'assit à nouveau, ralluma une cigarette, et attendit, l'air sombre et impénétrable.

Le bureau baignait dans une lumière blafarde, filtrée par les stores poussiéreux. L'odeur âcre du tabac emplissait l'air, collant aux murs comme une seconde peau. Derrière son bureau, Diallo s'adossa lourdement à son fauteuil et expulsa une longue bouffée de fumée, son regard perçant fixé sur la porte.

Clara réapparut, le teint pâle, encore secouée par l'intensité de l'instant.

— Inspecteur Diallo ! Monsieur Thomas De La Lys est là... il souhaite s'entretenir avec vous.

Diallo écrasa son mégot, son visage impassible à peine traversé d'un pli d'ironie.

— Bien, Clara. Faites-le entrer, merci.

Elle s'exécuta aussitôt. Son geste bref, presque cérémoniel, invita Thomas à franchir le seuil. L'homme entra avec un calme déconcertant, son pas ferme, son port altier. Il se posta devant le bureau sans chercher à s'asseoir, tel un soldat venu se présenter au jugement. Dans l'ombre, Clara se retira silencieusement, refermant la porte derrière elle.

Un épais nuage de fumée s'éleva à nouveau. Diallo, orgueilleux, exhala bruyamment.

— Je suis heureux que vous soyez là, Thomas, lança-t-il d'une voix chargée de sarcasme. J'espère que vous m'apportez ce que je vous avais demandé.

Sans un mot de plus, Thomas glissa la main dans la poche arrière de son pantalon et sortit une enveloppe soigneusement scellée. Il la posa avec une lenteur solennelle sur le bureau. Son regard ne tremblait pas.

— La déposition est là, dit-il d'un ton clair. J'y ai tout détaillé, du début à la fin. Et je veux que Chang soit innocentée. Elle n'a rien à voir avec vos accusations.

Diallo, pris de court, haussa légèrement les sourcils. Une hésitation passa fugitivement dans ses yeux, mais il se ressaisit aussitôt. Sa bouche s'étira en un rictus méprisant.

— Ça, c'est moi qui en déciderai, répliqua-t-il froidement. Pour l'instant, tu restes le suspect numéro un... et elle, la complice.

Il s'empara de l'enveloppe, l'ouvrit avec précipitation et en sortit le document. Le papier froissé trembla entre ses doigts jaunis par le tabac. Ses yeux glissèrent rapidement sur les premières lignes, avides, suspicieuses, déjà prêtes à bondir sur la moindre faille.

Diallo leva la déposition du bout des doigts, comme s'il tenait un document contaminé. Ses lunettes glissèrent sur son nez, il les remonta d'un geste brusque et, fronçant les sourcils, entreprit sa lecture.

— Tu peux t'asseoir en attendant que je lise et vérifie ça, lança-t-il avec un ton faussement détaché.

Thomas garda le silence. Il enfonça ses mains dans ses poches et redressa le torse, refusant l'invitation. Son souffle s'alourdit, profond, maîtrisé.

— Je préfère rester debout, répondit-il d'une voix ferme. De toute manière, elle sera bientôt libre... une fois que vous aurez lu ma déposition.

Le vieil inspecteur le fixa, interloqué par son aplomb. Puis un sourire nerveux tordit ses lèvres. Il se replongea dans les lignes, ses yeux courant frénétiquement sur les mots.

Thomas, quant à lui, détourna le regard vers la fenêtre. Dehors, l'automne s'étalait en couleurs flamboyantes. Les feuilles, agitées par un vent discret, tombaient une à une, comme des vies arrachées à la terre. Ce spectacle fragile lui serra la poitrine, rappel brutal de sa propre condition.

— Tu te fous de moi ! Explosa soudain Diallo.

Le ton claquait comme un coup de tonnerre. Thomas se retourna vivement, ses mains quittant ses poches pour se lever en signe d'apaisement.

— Inspecteur, dit-il d'une voix grave, vous m'avez demandé de faire une déposition sur l'honneur, d'avouer les meurtres que j'ai commis. C'est ce que j'ai fait. En âme et conscience.

Diallo bondit de sa chaise. Sa colère éclata dans un geste violent : son poing s'abattit contre le bureau, faisant vibrer les dossiers empilés.

— C'est quoi cette histoire abracadabante ! S'écria-t-il, le visage rouge, les veines du cou saillantes.

Thomas serra les mâchoires, mais ne recula pas.

— C'est... c'est mon histoire, inspecteur. Ma vérité.

— Ta vérité ! Répéta Diallo avec un ricanement amer. Tu es fou, voilà ce que tu es. Un déséquilibré, un paranoïaque en puissance !

Il attrapa la déposition de ses deux mains, comme s'il allait la réduire en lambeaux. Mais au lieu de cela, il la scruta, les yeux agités, le souffle court. Ses lèvres bougèrent en murmurant certains passages, incrédules. Puis, levant brusquement le regard vers Thomas, il lança, d'un ton railleur et venimeux :

— Je vous lis entre les lignes, monsieur De La Lys... et qu'est-ce que je trouve ? Vous écrivez être un croisé ! Rien que ça ! Un croisé, venu du passé, de l'an... 1099 ! Sous les ordres de Godefroy de Bouillon ! Tiens donc !

Il éclata d'un rire mauvais, mélange de mépris et de rage, avant de se rasseoir lourdement.

Diallo reprit la lecture, sa voix moqueuse découpant chaque ligne comme une lame.

— *Pour vos crimes de guerre, Dieu vous a laissé au purgatoire afin de libérer les âmes meurtries...* Il leva les yeux au ciel. — Fantastique ! On croirait un mauvais sermon de curé.

Il reprit, théâtral, accentuant chaque mot avec un rictus.

— *Je suis revenu sur Terre afin d'expier mes péchés.* Ah ! De plus en plus fort.

Il froissa la page, ses lunettes glissant sur son nez, son rire sec ponctuant les phrases.

— *J'ai rencontré Chang, que j'ai sauvée des deux meurtriers. Je dois chercher et accomplir un acte de foi afin que mon âme soit libérée.* Diallo s'interrompit, feignant l'émotion. — Ça, c'est l'apothéose !

Puis, il abattit son doigt sur la dernière ligne, son ton montant dans un éclat de mépris.

— *Et pour finir, l'éternité m'est offerte.* Une vraie dinguerie !

Il balança violemment la déposition sur le bureau, ses yeux flamboyants de colère et de mépris.

— C'est de la connerie ! Hurla-t-il. Je te jure que si tu ne changes pas la version de ta déposition, tu finiras en prison, débile ou pas !

Thomas ne cilla pas. Sa voix, grave, résonna dans le silence tendu.

— C'est la vérité, inspecteur. Et rien que la vérité.

Diallo, rouge de colère, s'effondra dans sa chaise, les mains crispées sur les accoudoirs. Son souffle était lourd, ses yeux injectés de sang.

— D'accord, cracha-t-il, tu veux jouer au plus fort... Alors sache que je peux demander à ce que Chang retourne dans son pays. Mais avant, comme je te l'ai déjà dit, elle sera complice des deux meurtres.

Il marqua une pause, savourant l'effet de ses mots, puis se pencha en avant, la voix basse, venimeuse.

— Et comme toi, elle fera de la prison. Sa vie sera brisée à jamais. Avec un pédigrée pareil, même en Chine, elle sera sous surveillance étroite. Et au moindre écart... elle retournera en prison. Et crois-moi... en Chine, on n'en ressort jamais.

Ses paroles claquèrent dans l'air comme une sentence.

Thomas se redressa, blême, son corps tout entier parcouru d'une agitation fébrile.

— Vous ne pouvez pas ! Cria-t-il. Elle est innocente ! Elle n'a rien fait... Elle était la victime !

Diallo planta ses yeux dans ceux de Thomas, son visage fermé par un masque de mépris. Sa voix claqua, glaciale :

— Alors, écris que tu es bien le tueur que je recherche.

Thomas chancela. Son regard se voila d'un désespoir brûlant. Secouant la tête, il leva ses mains tremblantes et les plaqua contre ses oreilles, comme pour repousser l'injonction.

— Non ! Cria-t-il. Je ne peux pas porter de faux témoignage. Rendez-moi ma déposition... je la soumettrai moi-même au juge. Elle prouvera mon inculpation... sans que Chang ne soit mêlé.

Diallo ricana, ses lèvres se retroussant en une grimace carnassière.

— Certainement pas ! Si tu crois pouvoir te faire passer pour un débile afin d'échapper à la prison, sache-le : tu es fini, Thomas De La Lys. Et Chang aussi.

Un silence de plomb s'abattit. Diallo tendit la main vers la déposition, hésitant d'abord, puis brusquement décidé. À cet instant, le souffle de Thomas se brisa. Dans un élan désespéré, il se jeta en avant, bras tendus, cherchant à arracher le document qui portait son destin.

Alors, la pièce explosa.

Deux coups de feu déchirèrent l'air. Le vacarme fit vibrer les vitres. Le corps de Thomas fut projeté contre le bureau, s'affaissant lourdement. Ses yeux grands ouverts s'éteignirent aussitôt, figés dans une lueur de stupeur et de défi.

Diallo resta figé, blême, la main crispée sur le vide. Lentement, il tourna la tête vers la porte. Clara se tenait là, les bras tendus, son arme encore fumante. Son visage était pétrifié par la peur.

— Qu'est-ce que vous avez fait, Clara ? Hurla Diallo, la voix éraillée.

— J'ai... j'ai cru qu'il allait s'en prendre à vous, bredouilla-t-elle, les lèvres tremblantes. Qu'il voulait vous sauter dessus... vous faire du mal.

Diallo, le souffle court, se frotta le visage avec rage, cherchant à reprendre contenance. Il s'approcha lentement de Clara, saisit ses poignets, et abaissa l'arme encore chaude. Ses mains à elle tremblaient si fort qu'on aurait dit un enfant perdu.

Tous deux se retournèrent vers le bureau. Le corps de Thomas gisait inerte, sa silhouette imposante effondrée sur le bois, comme écrasée par le poids d'un destin inéluctable.

Soudain, un éclat fulgurant jaillit.

Une lumière aveuglante envahit la pièce. Un flash si puissant qu'il fit disparaître le bureau, les murs, jusqu'aux ombres elles-mêmes. Diallo et Clara, éblouis, se couvrirent les yeux, les frottant avec désespoir.

Quand la clarté s'éteignit enfin, le silence retomba... et Thomas avait disparu.

Seule la déposition, intacte, reposait encore sur le bureau.

Diallo, hagard, s'avança comme un somnambule. Il saisit le papier entre ses doigts tremblants, scrutant la surface comme s'il cherchait une explication.

— Que s'est-il passé ? Balbutia-t-il, la voix étranglée. Mais où est-il ?

Clara, bouche bée, s'approcha à son tour, ses yeux écarquillés fixés sur la page tachée de sang.

Clara, encore figée, pointa le bureau du doigt. Sa voix trembla, étranglée par l'incompréhension :

— Il... il a disparu, inspecteur Diallo !

Diallo, effaré, pivota vers elle. Son visage congestionné, ses yeux exorbités cherchaient un sens.

— Il n'a pas pu s'enfuir, c'est impossible !

Clara haussa les épaules, son regard vidé d'assurance. Elle cligna lentement des yeux, comme pour repousser l'illusion.

— L'enquête est terminée, souffla-t-elle. Personne ne nous croira, inspecteur. Et puis... ce Thomas De La Lys n'est enregistré nulle part. Ni ici, ni en Europe. Pour le monde, il n'a jamais existé.

Diallo inspira profondément, ses joues gonflées d'air avant d'expulser un souffle rauque. Le papier tremblait dans sa main, seule preuve tangible de l'absurde. Il plia la déposition avec une lenteur cérémonieuse, son front luisant de sueur.

— Je suis bon pour la retraite, lâcha-t-il, une lueur d'épuisement dans les yeux.

Chapitre XXXII : La révélation

À quelques rues de là, l'église Saint-Pierre baignait dans un silence sacré. Dans le collatéral gauche, le père Léonard demeurait assis, les mains jointes, le regard fixé sur la chapelle où des dizaines de bougies se consumaient lentement. La lumière vacillante dansait sur les murs de pierre, dessinant des ombres vivantes.

Troublé, il se leva, ses pas résonnant sur le dallage. Arrivé au bougeoir, il saisit une bougie vierge. Ses doigts tremblaient légèrement lorsqu'il alluma la flamme. Il planta la bougie parmi les autres, puis joignit ses mains devant sa bouche, un sourire paisible naissant sur son visage marqué par les années.

— Thomas... murmura-t-il. Je comprends maintenant. Ton acte de foi... c'est l'amour du prochain. Voilà la vérité. C'est en Chang que tu le trouveras.

Ses yeux se fermèrent. D'un geste lent et précis, il traça sur son front et sur sa poitrine le signe de la croix. Le silence retomba, solennel, comme si le ciel lui-même s'était approché pour écouter.

Chapitre XXXIII : L'absence

Dans son appartement encore enveloppé de l'odeur de la nuit, Chang avança pieds nus jusqu'à la salle à manger. Ses longs cheveux noirs glissaient en mèches humides sur son peignoir clair. Ses yeux mi-clos trahissaient une fatigue douce, alourdie par la torpeur du matin.

— Thomas... appela-t-elle d'une voix tendre. Tu es là ?

Ses pas hésitèrent. Son regard se posa sur la pièce vide, puis elle leva brusquement la tête vers l'horloge murale. Les aiguilles marquaient déjà onze heures.

Ses yeux s'écarquillèrent.

— Merde... Souffla-t-elle. Il est déjà onze heures.

Un sourire bref éclaira son visage.

— Thomas est certainement parti chercher le petit déjeuner, ajouta-t-elle à voix basse, comme pour se rassurer.

Elle frotta ses bras, frissonnante.

— En attendant... je vais me faire un café. J'en ai vraiment besoin après cette nuit... inoubliable.

Au même instant, trois coups secs résonnèrent à la porte d'entrée. Chang s'immobilisa. Elle plissa les yeux et murmura, mi-amusée, mi-agacée :

— Je parie que c'est Alice... Qu'est-ce qu'elle veut encore ?

Elle s'approcha de la porte, l'ouvrit d'un geste rapide... et resta figée.

— Inspecteur Diallo !

Dans l'encadrement, l'homme apparaissait sombre, le visage tiré, le regard chargé d'une gravité inhabituelle. Sans un mot d'abord, il tendit un document plié : la déposition de Thomas. Sa voix, grave et fatiguée, se brisa légèrement :

— Je suis au regret de vous annoncer... la mort accidentelle de Thomas De La Lys, mademoiselle Chang.

Le monde chavira. Chang porta aussitôt ses mains tremblantes à sa tête, ses doigts s'enfonçant dans ses cheveux noirs. Elle chancela, puis s'effondra à genoux sur le sol, une plainte déchirante jaillissant de sa gorge :

— Non !

Diallo fit un pas, son visage se contractant de gêne et de tristesse.

— Je suis vraiment désolé, dit-il d'une voix plus douce. Et je vous promets de ne pas vous poursuivre dans cette enquête.

Il hésita, puis céda à un élan humain rare : il plia ses genoux, se mettant à sa hauteur. Ses yeux fouillèrent ceux de Chang, noyés de larmes.

— Mais je dois savoir, insista-t-il. Je dois absolument savoir si ce qui est écrit dans cette déposition... est vrai. Parce que... je ne comprends pas.

Sa voix se brisa en un souffle :

— Par quel miracle... Thomas a totalement disparu. Disparu dans un flash, juste après les coups de feu.

Les doigts tremblants de Chang se saisirent du papier. Elle l'ouvrit maladroitement, ses yeux brouillés de larmes parcourant les lignes. Chaque mot lui lacéra le cœur. Puis, au bas de la page, elle reconnut l'empreinte rouge sang du pouce de Thomas.

Un sanglot l'arracha à elle-même. Elle hocha lentement la tête, incapable d'articuler davantage.

Diallo demeurait pétrifié. Ses lèvres s'entrouvrirent, un souffle rauque s'échappa.

— Mon Dieu...

Mais Chang, elle, trouva dans sa douleur une force insoupçonnée. Elle se redressa lentement, son visage ravagé par les larmes. Ses poings se serrèrent avec une vigueur farouche, comme si elle se promettait à elle-même de renaître des cendres de son amour perdu. Elle essuya ses joues d'un geste brusque, puis leva le menton, droite et fière.

— Je te promets, Thomas De La Lys... murmura-t-elle d'une voix tremblante mais ferme. De toujours t'aimer, et de ne jamais t'oublier pour le restant de ma vie. Je serai à la hauteur. Je ne courberai plus jamais l'échine face à personne.

Ses mots résonnèrent comme un serment, suspendu dans l'air lourd de l'appartement.

Fin du flashback.

Chapitre XXXIII : Le passage

La réalité reprit brutalement son cours.

Dans l'habitacle étroit d'une berline, Chang gisait sur le siège passager. Son visage, creusé

par la douleur, brillait de sueur. Ses lèvres cherchaient l'air avec peine. Ses doigts crispés serraient un petit pendentif, ultime relique de Thomas. Au centre du métal terni, l'empreinte sanglante de son pouce brillait comme un sceau éternel.

— Madame ! Restez avec moi ! Lança une voix anxiuse.

Un ambulancier se pencha vers elle, ses yeux écarquillés par l'urgence. Il attrapa son poignet, compta la pulsation faible qui s'échappait encore. D'un geste vif, il se tourna vers l'extérieur.

— Docteur ! Vite ! Je crois qu'on va la perdre !

Chang laissa sa tête rouler légèrement de côté. Ses paupières s'abaissèrent. Mais au lieu de la peur, un sourire tendre effleura ses lèvres.

— Oh, mon Dieu... si je le mérite... faites-moi découvrir l'éternité.

Ses traits se détendirent, paisibles. Sa main glissa, le pendentif échappa à sa paume et tomba contre son flanc. Son souffle s'éteignit comme une bougie à bout de cire.

— Non ! Madame, restez avec moi ! Cria l'ambulancier, le cœur battant à tout rompre.

Il déchira la chemise de Chang, plaça ses mains sur sa poitrine fragile et se mit à comprimer avec rage. Chaque poussée arrachait à son visage des grimaces de détermination.

Les secondes s'étiraient, interminables.

Puis, dans un dernier sursaut, Chang entrouvrit les yeux. L'espace d'un instant, au centre de ses pupilles voilées, une étincelle de lumière jaillit, comme un reflet d'infini. Puis l'éclat se dissipa.

L'ambulancier, le front ruisselant de sueur, suspendit son geste. Sa respiration haletante emplissait l'habitacle. Il secoua la tête avec désespoir, murmurant :

— Je suis... désolé, madame.

L'ambulancier, le visage défait, s'arracha au cadavre de ses efforts. Ses mains tombaient molles, ses yeux rougis.

— Je... je suis désolé, madame... murmura-t-il encore, la gorge nouée.

Il se tourna vers l'extérieur de la berline, la voix brisée :

— Docteur ! La dame n'a pas survécu, malheureusement...

Dans l'habitacle silencieux, Chang demeurait inerte. Ses yeux, grands ouverts, fixaient un ailleurs invisible. Et dans ces prunelles mortes se dessinait déjà l'immensité de l'univers : constellations, galaxies, une mer de lumière infinie.

Chapitre XXXV : La renaissance

Aux confins de l'univers, dans l'hôpital de la mégapole de Bôôt, sur la planète Méridianne-Six.

La chambre d'accouchement resplendissait de murs opalescents striés de lignes abstraites, comme si la matière elle-même respirait. Dans un bassin d'eau tiède, une jeune femme nue, à la chevelure rousse flamboyante, haletait, le ventre gonflé par l'imminence d'une naissance.

À ses côtés, une sage-femme en tunique orange, ceinte d'une large ceinture, veillait avec une intensité bienveillante. Son bonnet ajusté dissimulait ses cheveux, mais ses yeux pétillaient de compassion.

— Courage, dit-elle d'une voix ferme, votre petit garçon arrive !

La jeune femme hurla, non pas de douleur seule, mais de rage et de détermination, son cri vibrant comme une proclamation de vie. Son visage se tordit, puis s'illumina.

Un instant suspendu. Puis les mains expertes de la sage-femme jaillirent de l'eau, tenant un nouveau-né hurlant, fragile et brûlant de vie.

— Voilà, dit-elle doucement. Voilà votre enfant.

Elle le déposa dans les bras tremblants de la mère. Celle-ci le serra aussitôt contre sa poitrine, ses traits fatigués se muant en un sourire radieux. Ses yeux se remplirent de larmes, mais cette fois de joie.

L'enfant sanglotait, ses petits poings crispés. En se calmant, il tourna la tête et, sur son cou délicat, une tache de naissance apparut, en forme de goutte d'eau, du côté droit.

La sage-femme, émue, leva les mains et applaudit doucement, comme si elle bénissait le moment.

— La vie est un cadeau de Dieu ! S'écria t-elle.

La mère, fièrement assise malgré la fatigue, contempla son fils avec une tendresse infinie. Le temps sembla s'arrêter. L'univers tout entier se réduisait à ce souffle nouveau, à ce lien éternel entre une âme et un corps renaissant.

L'éternité venait de commencer.

FIN